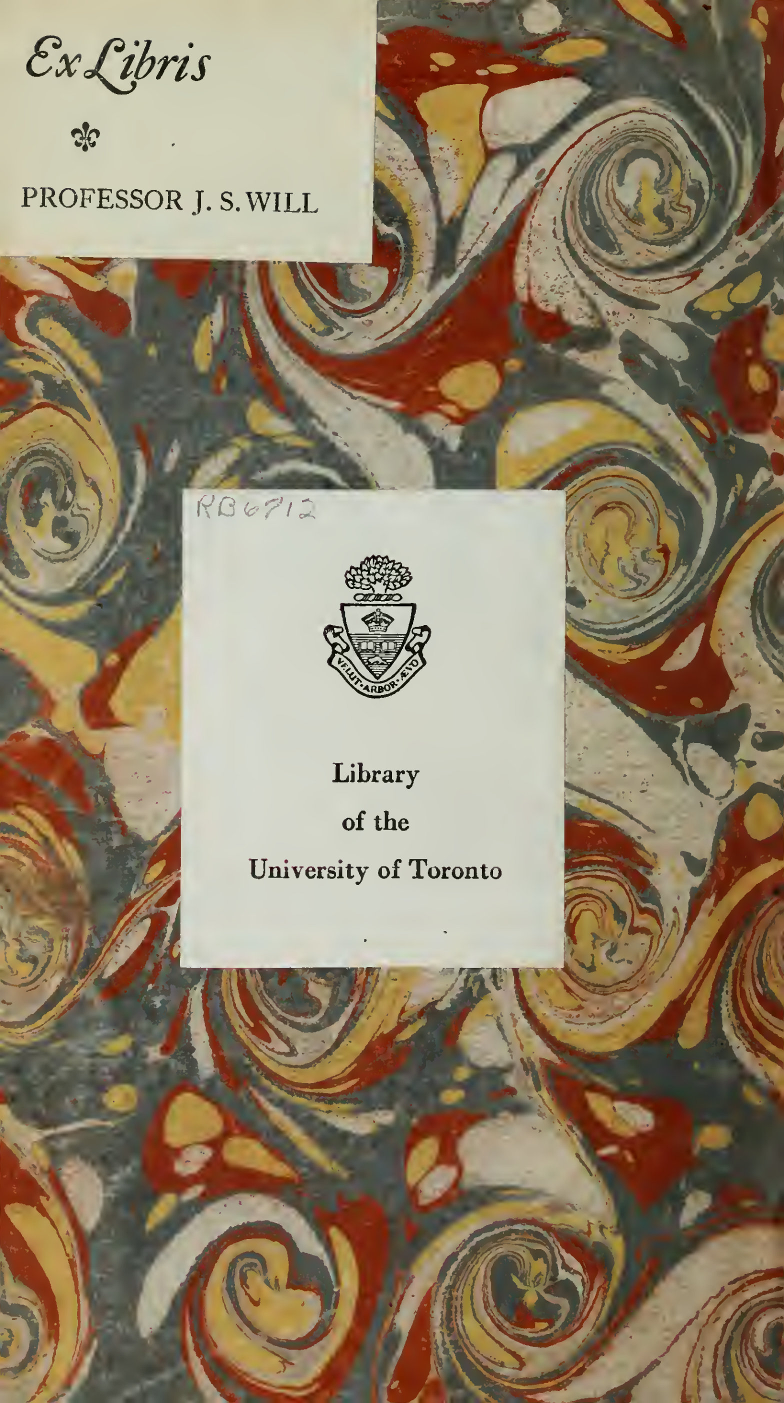



Ex Libris
PROFESSOR J. S. WILL
RB6712
VELUT·ARBOR·ÆVO
Library
of the
University of Toronto



Frontispice du Tome VII.



F. Bou... C.N. Cochin f.

Cithere aſsiegée.

THEATRE DE M. FAVART,

OU RECUEIL

Des Comédies, Parodies & Opera-Comiques qu'il a donnés jusqu'à ce jour,

Avec les Airs, Rondes & Vaudevilles notés dans chaque Piece.

THÉATRE DE LA FOIRE.

TOME SEPTIÉME.



A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

Avec Approbation & Privilége du Roi.
M. DCC. LXIII.

TABLE

Des PIECES *contenues dans ce ſeptieme Volume du Théâtre de la Foire.*

LA COQUETTE SANS LE SÇAVOIR, *Opera-Comique, en un Acte.*

ACAJOU, *Opera-Comique, en trois Actes.*

LES AMOURS GRIVOIS, *Opera-Comique, en un Acte.*

L'AMOUR AU VILLAGE, *Opera-Comique, en un Acte & en Vaudevilles.*

THÉSÉE, *Parodie nouvelle de Théſée.*

LE BAL DE STRASBOURG, *Divertiſſement Allemand, Opera-Comique.*

CYTHERE ASSIÉGÉ, *Opera-Comique, en un Acte.*

LES JEUNES MARIÉS, *Opera-Comique, en un Acte.*

LA
COQUETTE
SANS LE SÇAVOIR;
OPERA-COMIQUE,
EN UN ACTE.

ACTEURS.

Madame BOMBINOTTE.

AGATHE.

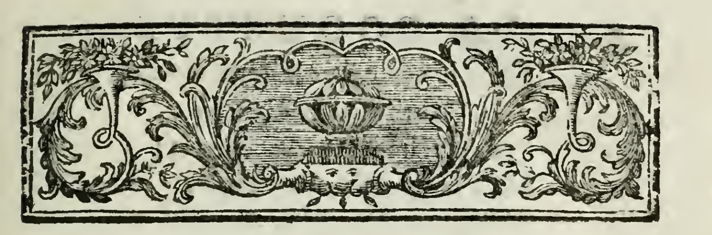
COLETTE, Coufine d'Agathe.

COLIN, Berger.

LE PROCUREUR FISCAL.

LUCAS, } Payfans.
BLAISE, }

La Scène eft dans un Village.



LA COQUETTE SANS LE SÇAVOIR.

SCENE PREMIERE.

COLETTE, *ſeule.*

AIR. *Mon Pere je viens devant vous*, ou Du *Confiteor.*

PENDANT mon ſéjour à Paris,
Où j'ai bien façonné mes charmes,
Nombre d'Amans m'étoient ſoumis.
Faut-il donc rendre ici les armes!
Agathe l'emporte ſur moi,
Et de Colin obtient la foi.

AIR. *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Troublons, troublons leur ſympathie;
Tâchons de les rendre inconſtans.
J'ai déja mis la jalouſie

Dans le cœur de ces deux Amans.
A la Ville, on a l'avantage
De s'enflâmer par ſon ſecours ;
Mais la jalouſie, au village,
Eloigne & détruit les Amours.

AIR. *Faut-il qu'une ſi foible plante.*

De cet eſpoir mon cœur ſe flatte :
Agathe vient, cachons nos feux.

SCENE II.

COLETTE, AGATHE.

COLETTE.

OU vas-tu donc, ma cher Agathe ?
Vas-tu trouver ton amoureux ?

AGATHE.

Je veux lui parler, ma Couſine :
Il eſt fâché, j'en ſuis chagrine.

AIR. *Vous voulez me faire chanter.*

Colin me plaît infiniment,
Je ne puis m'en défendre.

COLETTE.

Un Garçon, ſous le nom d'Amant,
Ne tend qu'à nous ſurprendre.

AGATHE.

Tu lui fais tort de le penſer.

COLETTE.

Ses regards le trahiſſent.
Le drôle voudroit commencer
Par où d'autres finiſſent.

AIR. *Je le crois bien.*

Pour un autre Colin ſoupire.

AGATHE.

Pour qui ?

COLETTE.

Suffit...

AGATHE.

Que veux-tu dire ?

COLETTE.

Je ne dis rien.

AGATHE.

Eſt-ce pour toi ?

COLETTE.

Cela peut-être.

AGATHE.

D'accord... mais...

COLETTE.

Colin eſt un traître :
Je le ſçais bien.

AIR. *Baiſe-moi donc, me diſoit Blaiſe.*

Mais ne crains rien, il a ma haîne ;
Va, va, je ſçais, pour renouer ta chaîne,
Un bon ſecret.

AGATHE.

En vérité !

Ah ! dis-le moi vîte, de grace.

COLETTE.

Il faut...

AGATHE.

J'admire ta bonté.

COLETTE.

Il faut...

AGATHE, *avec vivacité.*

Permets que je t'embraſſe.

COLETTE.

AIR. *Joconde nouveau.*

A Colin témoigne en ce jour
Beaucoup d'indifférence.
Je lui marquerai de l'amour.
Soyons d'intelligence.

AGATHE.

Bon ! bon ! tu veux railler, je croi.

COLETTE.

En diſant que je l'aime,
Je le détacherai de moi.
C'eſt un fin ſtratagême.

AGATHE.

AIR. *Je voudrois bien me marier.*

Mais, de grace, apprends-moi comment.

COLETTE.

On aime ce qui coûte.
D'un bien qu'on obtient aiſément,
Toujours on ſe dégoûte.
C'eſt ainſi que penſe un Amant.

AGATHE.

Ah ! tu dis vrai.

COLETTE.

Sans doute.

AIR. *Le tout par nature.*

Gros Guillot, Blaiſe & Lucas
Sont épris de tes appas ;
A leurs feux, d'un ton plus doux,
Que ta bouche réponde.
Colin en ſera jaloux.

AGATHE.

Fi ! c'eſt tromper le monde.

COLETTE.

AIR. *Ah ! vraiment, je m'y connois bien.*

Mais chut. Le perfide s'avance.
Tu vas apprendre comme il penſe ;
Tu peux l'écouter à l'écart.

(*Agathe ſe retire à un coin du Théâtre.*)

COLETTE, *à part.*

J'ai beſoin ici de mon art.



SCENE III.

COLIN, COLETTE.

COLIN, *en entrant avec un Ruban à la main.*

AIR. *Je ſuis la fleur des garçons du Village.*

(*A part.*)
BON jour, ma chere. Oh ! j'ai cru voir Agathe.

COLETTE.

Votre chere ! ah qu'il eſt galant !
De jolis mots toujours Colin me flatte.
Que me voulez-vous, mon enfant ?

COLIN, *à part.*

AIR. *Je vous la gringole.*

Colette va m'obſéder ;
Son aſpect me chagrine :
Cependant, loin de la bouder,
Faiſons-lui bonne mine.
Elle peut me racommoder,
Avec ſa couſine.

COLETTE.

AIR. *Je ne veux pour tout bien que ma Vielle.*

Voilà le plus beau des Rubans :
Vous me le deſtinez, je gage.

COLIN.

Ne gagez pas. (*A part.*) Nenni,

COLETTE.

J'entends.

C'eſt gager avec avantage.
Que Colin eſt poli !
Je veux qu'il mette
A ma Gorgerette
Un Ruban ſi joli.

COLIN, *d'un ton embarraſſé.*

AIR. *Je reviendrai demain au ſoir.*

Oh ! c'eſt trop peu pour vous l'offrir.

COLETTE.

Il me fera plaiſir. (*bis.*)
C'eſt me l'offrir trop galamment.
(*Elle lui arrache le Ruban.*)
J'accepte le préſent. (*bis.*)

COLIN, *à part.*

AIR. *Ma mie Babichon.*

Je ſuis un Nigaud ;
Jarni, peu s'en faut
Que mon dépit n'éclate.
Mais ne diſons mot,
J'en aurai tantôt
Un plus beau pour Agathe.

COLETTE.

AIR. *Tout vous adore, Venus & Flore.*

Un tel préſent mérite du retour.

COLIN.

Ah ! vous pourriez me ſervir en ce jour.

COLETTE.

Oui je devine,
A votre mine,
Que vous avez à me parler d'amour.

COLIN.

AIR. *Tout me dit qu'il eſt inconſtant Le beau Berger que j'aime tant.*

Je voudrois bien que ma maitreſſe
N'eût point pour moi de cruauté.

COLETTE.

Pouvez-vous être rebuté ?
Non ; pour vous le cœur s'intéreſſe.

COLIN.

J'eſpere que votre bonté
Prendra pitié de ma tendreſſe.

COLETTE.

Cher Colin, ſoyez amoureux ;
C'en eſt aſſez pour être heureux.

COLIN.

AIR. *De tous les Capucins du monde.*

Vous me ſerez donc favorable.

COLETTE.

Si votre amour eſt véritable,
Soyez certain d'un heureux ſort.

COLIN.

Cette aſſurance me conſole.
Je vais vous embraſſer bien fort,
Pour une ſi douce parole.

(*Colin prend un baiſer, qu'elle reçoit de bonne grace.*)

COLETTE.

AIR. *Refrain, ou Vous m'entendez bien.*

En agit-on comme cela ?
Ah ! fripon, que faites-vous là ?

COLIN.

AIR. *Petits Moutons, gardez la plaine.*

A votre Cousine il faut dire...

COLETTE.

Oui, fiez-vous à moi, Colin ;
De votre amour je vais l'instruire.

(*Elle emmene Agathe qui s'avançoit sur le Théâtre.*)

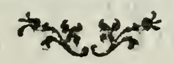
SCENE IV.

COLIN, *seul, continuant l'air.*

VOILA mon affaire en bon train.

AIR. *Tout cela m'est indifférent.*

Allons, d'un ruban gris-de-lin,
Qui signifie amour sans fin,
Et d'un autre couleur de rose,
Faire à ma belle un lacs d'amour.
Puisse-t-il, malgré toute chose,
Rejoindre nos cœurs en ce jour !



SCENE V.

COLETTE, AGATHE.

COLETTE.

Air. *Ah, ah, ah! Venez-y toutes.*

Voila comme une Fille
Eſt dupe d'un Garçon!
Le fripon!
Et, de fil en aiguille,
Nous gobons l'hameçon.
Colin change d'amourette;
Tu vois qu'il me conte fleurette:
Il tè fait faux-bond. (*bis.*)

Air. *Il a la fine montre au gouſſet.*

Il devroit être abandonné:
Vois le Ruban qu'il m'a donné,
Ce traître, ce volage!
De ſon amour c'eſt un gage.

AGATHE.

Air. *C'eſt une excuſe.*

Il t'a même pris un baiſer;
Tu devois bien le refuſer.

COLETTE.

Eſt-ç'que ça ſe refuſe?
Va, ſans conſéquence, à Paris;

Les baiſers ſont donnés, ou pris :
C'eſt une excuſe.

AGATHE.

AIR. *A l'envers.*

J'ai du dépit contre toi.

COLETTE.

Eh ! pourquoi ?
J'agis pour te ſatisfaire.

AGATHE.

Je le croi ;
Mais auſſi pourquoi lui plaire
Plus que moi ?

COLETTE.

AIR. *La Bergere de nos hameaux.*

Ton amant ne me tente point ;
Je cherche à te rendre ſervice.
Nous ſommes d'accord ſur ce point.

AGATHE.

Pour toi, j'ai vû, quoique novice,
Qu'il n'a point du tout
Marqué de dégoût.

COLETTE.

Cela viendra : patience ;
Rends Colin jaloux.
Lucas vient à nous,
Donne-lui quelqu'eſpérance.

SCENE VI.

AGATHE, COLETTE, LUCAS *au fond du Théâtre.*

AGATHE.

AIR *Non, je n'irai plus ſeulette aux bois.*

C'EST le tromper. Que dire ? hélas !

COLETTE.

Je te conſeillerai tout bas.

AGATHE.

J'y conſens.

COLETTE.

Appelle Lucas.

AGATHE.

Lucas, Lucas !
Quoi ! vous ne nous voyez pas !

LUCAS.

Hé ! bien Lucas !
Que voulez-vous de Lucas ?
De languir pour vous Lucas
Eſt las.

AIR. *Hélas ! vous n' m'aimez pas.*

Je d'viens comme un parchemin ;
Je crois qu'alle m'enſorcelle.

Je f'rois tourner un moulin
Des ſoupirs que j'fais pour elle.
C'en eſt trop à la parfin;
Je dois fuir une cruelle.
Morgué, j'la plante là, je m'en vas.

AGATHE.

Lucas vous n' m'aimez pas.

COLETTE.

AIR. *Margot filoit tranquillement.*

C'eſt ſe laſſer trop aiſément;
Un amant
Doit guetter un heureux moment:
La récompenſe de ſes ſoins
Vient ſouvent
A l'inſtant
Qu'il l'attend
Le moins.

LUCAS.

AIR. *Ah! la vieille! la peſte de vieille!*

D'oublier une tigreſſe,
Je m'étions promis cent fois.
L'amour détruit ma promeſſe,
Tout drès que j'vous apperçois:
Oui, ventrebille!
Ma fille,
Je grille
Toujours pour votre minois.

Air. *Ces filles ſont ſi ſottes, lon la.*

D'vant vot' couſeine j'en fais l'aveu :
Je ſens là-d'dans pour vous un feu....
Un feu que rien n'appaiſe.

AGATHE, *bas à Colette.*

Que répond-on en pareil cas?

COLETTE, *bas à Agathe.*

Dis-lui : j'en ſuis bien-aiſe, Lucas.

AGATHE.

Lucas, j'en ſuis bien-aiſe.

LUCAS.

Air. *Ce qui n'eſt qu'enflûre.*

Aimez qui vous aime bian :
C'eſt-là l'bon ſyſtême.
Sans quoi, ça n'm'avance de rian.

ÇOLETTE, *bas à Agathe.*

Dis-lui : je vous aime.

AGATHE.

Lucas, je vous aime.

LUCAS.

Air. *Simone, ma Simone.*

Agathe, eſt-ce tout de bon?

AGATHE.

Lucas, pourquoi non?

LUCAS.

Dans mon cœur, à ç'taveu-là,
Le fripon d'Amour trote;
Je ſens que ça, ça, ça, ça, ça,
Que ça me ravigote.

Air.

AIR. *Quand le péril est agréable.*

Mais, t'nez, j'craignons queuqu'anicroche ;
Et, s'il faut vous ouvrir mon cœur,
C'est qu'je n'sis point du tout d'himeur
D'acheter chat en poche.

AIR. *Ah ! je ne m'en soucie guère.*

N'en faites point mystère :
Colin cherche à vous plaire ;
Vous l'aimez ?

AGATHE, *naïvement.*

Oui, Lucas.

(*Colette lui fait appercevoir sa naïveté déplacée.*)

Non, je n' m'en souci' guère.

COLETTE.

Elle n'en fait plus de cas.

AGATHE.

Non, je n' m'en souci' pas.

LUCAS.

AIR. *Je ne veux point troubler votre ignorance.*

Prouvez-moi donc
Que ç' n'est point badinage ;
Prouvez-moi donc
Votre amour sans façon.
Un doux baiser
Peut en être le gage.

AGATHE.

Un doux baiser !
Je dois le refuser.

LUCAS.

AIR. *Il n'y a pas d' mal à ça.*

Laiſſez-le moi prendre
Sur ce p'tit bec-là ;
Pourquoi s'en défendre ?

AGATHE.

Un baiſer ! oui-dà.

COLETTE.

N'y a pas d' mal à ça.

LUCAS, *prenant le baiſer.*

N'y a pas d' mal à ça.

COLETTE.

AIR. *Vantez-vous-en.*

Tout beau ! ſoyez moins téméraire ;
Si ma Couſine vous eſt chere,
A ſa mere allez, de ce pas,
La demander.

LUCAS.

Morgué, j'y vas.

Y conſent-elle ?

COLETTE.

Eh ! oui, Lucas.

AGATHE, *à Colette.*

Que dis-tu là ?

COLETTE, *à Agathe.*

Laiſſe-le faire.

LUCAS.

Vous épouſ'rais un bon vivant ;
Vantez-vous-en.

AIR. *Des Pierrots.*

Vous m'varrez, du ſoir au matin,
Toujours en train
Pour cultiver vos charmes :
Vous m'varrez, du ſoir au matin,
Près de vous pir' qu'un vrai lutin.
Si jamais je mets bas les armes,
Ce minois-là,
Morguenne, y pourvoira,
Et chaque jour
Mon amour
Grandira.

AGATHE, *d'un ton railleur.*

Ah ! ah ! je voudrois bien voir ça.



SCENE VII.

AGATHE, COLETTE.

AGATHE.

AIR. *Par bonheur ou par malheur.*

SI Lucas va m'obtenir !

COLETTE.

Colin doit le prévenir,
Et par cette concurrence
Son feu pour toi renaîtra.

AGATHE.

Je me fie à ta prudence.

COLETTE, *à part.*

Mon projet réussira.

AIR. *Nous autres bons Villageois.*

Je vois venir à grands pas
Le Procureur Fiscal & Blaise;
Flatte-les comme Lucas,
Quoiqu'aucun des deux ne te plaise :
Donne à chacun un rendez-vous.
Pour rendre Colin plus jaloux;
Je vais l'amener dans ce coin,
De tout je le rendrai témoin.

AIR. *Toujours va qui danſe.*

Tous deux dupes de leur deſſein,
Ils ſeconderont le nôtre :
A l'un, ſi tu ſerres la main,
Fais un clin d'œil à l'autre.

AGATHE.

J'exécuterai tout cela
Avec intelligence.

SCENE VIII.

LE PROCUREUR FISCAL, BLAISE, AGATHE.

BLAISE.

TA, la, la, la, la, la, la, la.
Toujours va qui danſe.

LE PROCUREUR FISCAL.

AIR. *La Confeſſion.*

Je viens devant vous
A deux genoux,
Je viens, ma chere,
Vous faire en ce jour
L'aveu du plus parfait amour.

BLAISE.

En parler, c'eſt tout ce qu'il peut faire :

Je ſuis un compere
Qui ſuis toujours gai :
Je vous plairai ;
Oui, je l'eſpere.
Secondez mes vœux ;
Répondez, de grace, à mes feux.

LE PROCUREUR FISCAL.

AIR. *Tant de valeur & tant de charmes.*

On dit par-tout dans le Village
Que vous renoncez à Colin.
Eſt-il vrai ?

AGATHE.

Le fait eſt certain ;
On doit oublier un volage.

LE PROCUREUR FISCAL.

AIR. *Le Branle de Metz.*

Quel bonheur pour moi, ma chere !

BLAISE.

Morgué, j'en ſuis réjoui.

AGATHE.

Colin n'aime qu'à demi,
Ce n'eſt point là mon affaire.

BLAISE.

Je ne fais rien à demi,
Prènez-moi pour votre ami.

LE PROCUREUR FISCAL.

AIR. *Partez d'abord, ou la Beauté ſauvage.*

D'une ardeur ſincere
Je ſuis enflammé :
Comment faut-il faire
Pour ſe voir aimé ?
Dites-le moi,
Faites la loi,
Je veux bien m'y ſoumettre ;
Je vous promets
D'être à jamais
L'amant le plus ardent.

BLAISE.

Il m'a tout l'air d'être
Gaſcon ou Normand.

AGATHE.

AIR. *Vous qui voyez les Dames, ou Chantons* Lætamini.

Meſſieurs vous voulez rire.

LE PROCUREUR FISCAL.

Je parle tout de bon ;
Pour vous mon cœur ſoupire,
Prenez de lui leçon.

BLAISE.

Si l'âge rend ſçavant,
Il peut aſſurément

Vous donner des leçons,
De toutes les façons.

SCENE IX.

AGATHE, LE PROCUREUR FISCAL, BLAISE.

COLETTE & COLIN, *tous les deux au fond du Théâtre.*

COLETTE, *à Colin.*

AIR. *Tandis que nous sommes.*

VOILA ma Cousine.

COLIN, *à Colette.*
Que fait-elle là ?

BLAISE.
Choisissez la bonne mine.

LE PROCUREUR FISCAL.
Renvoyez ce manant-là.

BLAISE.

AIR. *Monsieur, en vérité.*
Je serons toujours près de vous
Pour vous faire caresse.

LE PROCUREUR FISCAL.
Vous me verrez à vos genoux

Exprimer ma tendresse.
Votre cœur en est-il flatté ?

BLAISE.

Souffrez que mon amour éclate,
Ma chere Agathe.

AGATHE.

Messieurs, en vérité,
Vous avez bien de la bonté.

LE PROCUREUR FISCAL.

AIR. *Voici le jour solemnel de Noël.*

Agathe, décidez-vous
Entre nous.
Mon cœur est fait pour le vôtre.

BLAISE.

Çà, lequel aimez-vous mieux
De noux deux ?

AGATHE.

Moi, j'aime bien l'un & l'autre.

COLETTE, *au fond du Théâtre, à Colin.*

AIR. *Pour passer doucement la vie.*

Voilà votre amour en déroute.

COLIN, *à Colette.*

Ah ! juste ciel ! qui l'auroit dit ?

AGATHE, *à part.*

Colin est là qui nous écoute,
Observons ce qu'on m'a prescrit.

BLAISE.

AIR. *Et mon petit cœur de quinze ans.*

On ne peut en épouser deux.

LE PROCUREUR FISCAL.

On ne peut en épouser deux.

BLAISE.

Sçachons qui votre cœur préfere.

AGATHE.

Que l'un & l'autre persévere :
Je me donne au plus amoureux.

LE PROCUREUR FISCAL.

AIR. *Attendez-moi sous l'Orme.*

D'une douce espérance
Vous flattez donc mes vœux ?

BLAISE.

J'aurons la parfarance
Sur ce vieux radoteux ;
Baillez-moi donc courage,
Là, par quelques faveurs.

LE PROCUREUR FISCAL, *voulant prendre le Bouquet d'Agathe.*

De votre main pour gage
Que j'obtienne ces fleurs.

BLAISE.

AIR. *Dormir est un temps perdu.*

C'est pour Blaise le Bouquet.

LE PROCUREUR FISCAL.

C'eſt fort bien l'entendre !

COLETTE, *à Colin.*

Vous devez bien être au fait.

COLIN, *à Colette.*

Oui, je viens de tout comprendre.

AGATHE.

Vous allez me chiffonner ;
J'aime mieux vous le donner,
Que de le laiſſer prendre.

AIR. *Sont les Garçons du Port au Bled.*

En faveur de votre amitié,
Prenez-en chacun la moitié.

COLIN, *à part.*

Voilà donc ma flamme trahie !

AGATHE.

Je ne fais point de jalouſie.

LE PROCUREUR FISCAL, *tirant Agathe à part.*

AIR. *Je le ſens bien.*

Apprenez-moi tout bas, ma chere,
Si je ne ſçais pas mieux vous plaire.

AGATHE.

Oui.... N'en dites rien.

BLAISE, *la tirant de ſon côté.*

Pour vous trouver bian en minage,

Il faut un garçon de mon âge.

AGATHE.

Chut.... je le ſens bien.

BLAISE, *à part.*

Air. *Et dru, dru, dru.*

Hélas! pour moi queu doux plaiſir!

LE PROCUREUR FISCAL, *à part.*

Je ne me ſens pas d'aiſe.

AGATHE, *bas à Blaiſe.*

Pour nous parler plus à loiſir,
Revenez tantôt Blaiſe.

(*Bas au Procureur Fiſcal.*)

Tantôt chez nous,
De grace, rendez-vous.

LE PROCUREUR FISCAL.

Oui-dà, chaud comme braiſe.

AGATHE.

Air. *Je ne veux point troubler votre ignorance.*

Pour l'un des deux ſi je ſuis plus épriſe,
Je dois encor brûler d'un feu diſcret:
L'heureux amant que mon cœur favoriſe
Ne doit-il pas deviner mon ſecret?

BLAISE ET LE PROCUREUR FISCAL.

Air. *Mon Pere a fait bâtir maiſon.*

Par la jarni que je ſuis aiſe!
Donnez cette main; que je la baiſe.

AGATHE.

Modérez-vous donc.... la voilà.

(*Elle donne à chacun une main, l'une par-devant, & l'autre par-derriere.*)

COLIN, *à part.*

Que vois-je là?...

LE PROCUREUR FISCAL ET BLAISE.

Ah, ah, ah, ah.

ENSEMBLE.

Le Proc. Fiscal.	Blaise.
Adieu, Maître Blaiſe; l'on verra	Adieu, bon-homme; l'on verra
Qui de nous deux l'emportera.	Qui de nous deux l'emportera.

(*Ils ſortent tous les deux en riant, & en ſe moquant l'un de l'autre.*)



SCENE X.

COLIN, COLETTE, AGATHE.

COLIN, *piqué.*

AIR. *Ton himeur eſt, Catheraine.*

JE renonce à la tendreſſe.

AGATHE.

Hé ! qu'avez-vous donc, Colin ?
Eſt-ce que votre Maitreſſe
Vous a donné du chagrin ?

COLIN.

Je mépriſe, jarnonbille,
Un cœur qui coûte ſi peu.
Faut-il qu'une honnête Fille
Donne à tout venant beau jeu ?

AGATHE, *à Colette.*

AIR. *Confiteor.*

Eſt-ce de toi qu'il veut parler ?

COLETTE, *bas à Agathe.*

Vraiment oui, le ſecret opere.
Tu dois encor diſſimuler,
Tu parviens enfin à lui plaire.

Il faut sans éclaircissement
Confondre ce volage amant.

COLIN.

AIR. *Quand je vous ai donné mon cœur.*

Ah! qu'une Fille a l'air trompeur!
Je viens de tout entendre.
Agathe partage son cœur!
Ciel, m'y devois-je attendre!
Agathe partage son cœur!

AGATHE.

Je n'ai pû m'en défendre.

AIR. *C'est fort bien fait, c'est encor mieux.*

On aime le tiers & le quart,
C'est à présent l'usage.

COLIN.

Vous avouez, sans nul égard,
Votre penchant volage!

AGATHE.

Lorsque l'on peut n'aimer qu'un seul objet,
C'est fort bien fait. (*bis.*)
Lorsqu'au lieu d'un l'on en peut aimer deux,
C'est encor mieux. (*bis.*)

COLIN, *à Colette.*

AIR. *Voilà le monde*, ou *Allez en France.*

Mais je ne la reconnois plus.

COLETTE, *à Colin.*

Hélas! ni moi.

COLIN.

Je ſuis confus.

COLETTE, *à part.*

L'affaire eſt pour moi délicate.

(*Bas à Colin.*)

Pour la contraindre à du retour,
Faites le fier à votre tour.

(*Bas à Agathe.*)

Tiens ferme, Agathe.

AGATHE.

AIR. *En toute choſe, il eſt bon.*

Quand on n'a qu'un ſeul amant,
Que faire, s'il eſt volage ?
Il faut, crainte d'accident,
Qu'avec pluſieurs on s'engage.
En toute choſe, il eſt bon
D'uſer de précaution.

COLIN, *à part.*

AIR. *Un billet doux.*

Crainte de chommer d'amoureux,
Agathe les prend deux à deux !

AGATHE.

AIR. *C'eſt fort bien fait à moi.*

Reſter toujours fidelle,
C'eſt pour mourir d'ennui.
Colin change de Belle,

C'eſt

C'eſt fort bien fait à lui.
Dois-je trouver étrange
Qu'il dégage ſa foi ?
Non, je lui rends le change ;
C'eſt fort bien fait à moi.

COLIN, *d'un air étonné à Colette.*

AIR. *Réveillez-vous, belle endormie.*

Qu'eſt-ce donc qu'elle s'imagine ?

COLETTE, *à Colin.*

C'eſt prétexte pour vous quitter.

(*Bas à Agathe.*)

Point d'éclairciſſement ; Couſine.

COLIN.

Je ne puis plus y réſiſter.

AIR. *L'autre jour deſſous un Ormeau.*

Pouvez-vous vous plaindre de moi ?
Parlez, cruelle.
Vous avez trahi votre foi :
Cœur infidele.
Malgré votre changement,
Ma flamme, en ce moment,
Pour vous ſe renouvelle.

(*Agathe ſourit.*)

Elle rit de ma douleur.
Ah ! quel eſt mon malheur !

AGATHE, *bas à Colette.*

AIR. *Tu n'as pas le pouvoir.*

Ah ! ma Coufine, ton fecret
Produit un bon effet ;
Et mon cœur va prendre l'effor.

(*Colette bas à Agathe.*)

Il n'eft pas temps encor. (*bis.*)

COLIN, *tendrement.*

AIR. *Ah ! fi j'avois connu M. de Catinat.*

Prenez-vous du plaifir à me rendre jaloux ?
Voulez-vous perdre un cœur qui n'aime rien que vous ?
Songez qu'un tendre amant eft un tréfor.

AGATHE.

Hé bien !
Peut-on trop en avoir, fi c'eft un fi grand bien ?

COLETTE.

AIR. *Du haut en bas.*

Coufine, calme fa trifteffe.

(*Bas à Agathe.*)

N'en faites rien.

(*Haut.*)

Ce pauvre corps t'aime fi bien !

Pour lui la pitié m'intéresse.
Réponds, réponds à sa tendresse.

(*Bas à Agathe.*)

N'en faites rien.

COLIN.

AIR. *L'Amour me fait mourir.*

Hélas! hélas! ma chere,
Rends-moi ton amitié:
De ma douleur amere,
N'as-tu donc pas pitié?
Si tu ne cesses ta rigueur,
Je vais percer mon cœur.

COLETTE, *à Colin.*

AIR. *Gardez vos moutons, lirette, liron.*

Je vais parler pour vous Colin.,

COLIN, *à Colette.*

Fléchissez donc l'ingrate.

COLETTE, *bas à Agathe.*

Tu vois si mon projet est vain.

AGATHE, *à Colette.*

Il est temps que j'éclate.

COLETTE, *bas à Agathe.*

Non; garde-t-en bien;

Ne lui réponds rien.

COLIN.

Ah ! la bonne avocate !

COLETTE, *bas à Agathe.*

AIR. *Cotillon couleur de rose.*

Il ne faut rien précipiter ;
Son caprice peut lui reprendre :
Mais je sçaurai bien l'arrêter,
Cousine, va chez toi m'attendre.
Je veux, avant de le quitter,
Qu'il soit constant, fidele & tendre.

COLIN, *à part.*

Elle sourit : bon, c'est tant mieux.

(*A Agathe.*)

Je lis ma paix dans vos beaux yeux.

AGATHE, *d'un air affecté.*

AIR. *Je vous la gringole.*

Vous pouvez m'aimer, Colin :
Rien ne vous en empêche.

COLIN.

Ma chere Agathe, à la fin,
Ne m'est donc plus revêche ?
Je veux, par des soins assidus....

AGATHE.

A rien je ne m'oppoſe.
Avoir un amant de plus,
C'eſt toujours quelque choſe.

(*Elle ſort en riant.*)

SCENE IX.

COLETTE, COLIN.

COLETTE.

AIR. *Suivons l'Amour, c'eſt lui qui nous mene.*

QUE je vous plains!

COLIN.

Quelle eſt ma ſurpriſe!
C'en eſt donc fait, rien ne l'attendrit.

COLETTE.

Vous l'aimez trop, elle vous mépriſe:
Je n'ai pû rien gagner ſur ſon eſprit.

AIR. *Pour héritage, je n'eus de mes parens.*

Cette infidelle
Excite mon courroux:
Trouvera-t-elle
Un plus parfait Epoux?

COLIN.

Si comme vous
Penſoit cette parjure,
La félicité la plus pure
Eût été pour nous.

COLETTE.

AIR. *Sur le pont d'Avignon.*

Hélas ! ſi comme moi penſoit votre Maitreſſe,
On vous aimeroit trop...Adieu ; quelle foibleſſe !

COLIN.

AIR. *L'occaſion fait le Larron.*

Reſtez, reſtez, car le chagrin m'obſede.
De mon malheur, Colette, ayez pitié.
Apprenez-moi s'il n'eſt point de remede
Pour regagner ſon amitié.

COLETTE.

AIR. *Vous voulez me faire chanter.*

Je vous l'offrirois de bon cœur.
Comment vous ſatisfaire ?
Agathe eſt trop... Votre douleur
Me contraint à me taire.

COLIN.

Pourquoi ?

COLETTE.

Pour en dire du mal,

J'aime trop ma Cousine.
De plus....

COLIN.

De plus ?

COLETTE.

Son cœur bannal
Sçait plus d'une routine.

AIR. *Ah ! si j'avois connu M. de Catinat.*

Ce que je vous dirois vous paroîtroit suspect.

COLIN.

Pourquoi donc ?

COLETTE.

On me voit rougir à votre aspect.
Le monde est si méchant ! ...
On peut me reprocher,
De trop suivre un penchant
Que je ne puis cacher.

COLIN.

AIR. *Tu croyois en aimant Colette.*

Vous m'aimez !

COLETTE.

Je fais plus encore.
Colin, ne m'interrogez plus :

Un ſecret ennui me dévore ;
Je voudrois.... ô vœux ſuperflus !

AIR. *Muſette de Callirhoë.*

Quand j'entends
Votre Muſette,
Je répete
Ses tendres accens :
Ma tendreſſe
Eſt ſans eſpoir ;
Et ſans ceſſe
Je cherche à vous voir.
Inquiette,
En cachette,
Je vous guette.
Et, ſi je rencontre enfin vos yeux,
Je ſens naître....
Je crois être
Dans les Cieux.

COLIN, *tendrement.*

AIR. *Le Savetier matineux.*

Ah ! Colette, vos diſcours
Ont un attrait qui me flatte ;
Ils rappellent les beaux jours
Où j'étois aimé d'Agathe. (*bis.*)

AIR. *Cela m'eſt bien dur.*

Entre mes bras, ſous un feuillage,

L'Été, je la voyois dormir ;
Sur sa gorge & sur son visage
Mon chapeau poussoit le Zéphir.
Pour moi, disois-je, Amour l'a fait si belle !
Quand je me rappelle
La douceur
D'un bonheur
Si pur,
Cela m'est bien dur.

COLETTE.

AIR. *Quitte ta Houlette :* ou *Ah ! ah ! ma Cousine, je suis peu fine.*

Cela vous chagrine,
Laissons-là ma cousine ;
Cela vous chagrine.

COLIN.

Non : je veux tout sçavoir.

COLETTE.

Je suis discrette ;
Mais la poulette,
D'un tête à tête
Flatte ce soir,
De deux amans le tendre espoir.

COLIN.

AIR. *Mon petit doigt me l'a dit.*

Qu'ai-je appris ? ah ! l'infidelle !

Les reçoit-elle chez elle ?

COLETTE.

Oui... Non... Colin, je n'ai rien dit.

COLIN, *avec transport.*

Si vous prouvez ce mystere,
Dès ce jour je veux, ma chere,
Vous épouser par dépit.

COLETTE.

AIR. *Les routes du monde.*

Par dépit !

COLIN.

Ah ! pardonnez-moi
Le trouble affreux où je me voi.
Non, non, ce sera par tendresse ;
Vous avez le don de charmer.
Oui... Mais j'ai fait une promesse
De ne point cesser de l'aimer.

COLETTE.

AIR. *Fille qui voyage en France.*

La foi qu'en amour on jure
N'a de force qu'un moment.
Fait-on mal d'être parjure,
Quand on promet follement ?
Une infidelle

Doit dégager du ferment
Qu'on fait pour elle.

AIR. *De néceſſité néceſſitante.*

Deux amans chez elle ont ſçu ſe rendre ;
Colin, vous pouvez les y ſurprendre :
Mais ſur-tout point d'éclat, je vous prie.

COLIN, *lui donnant la main.*

Je ſuis à vous pour toute ma vie.

SCENE XII.

Madame BOMBINOTTE, LUCAS, COLIN, COLETTE.

Madame BOMBINOTTE.

AIR. *Refrain.*

VOus quittez donc ma fille ?
Que de bi, que de Bariolets !

COLIN.

Pour ça votre famille
Ne manquera jamais.

AIR. *Ton humeur eſt, Catherine.*

Je n'y penſe plus.

Madame BOMBINOTTE.

Tredame !

Hé bien ! Colin, en ce cas,
Un autre l'aura pour femme,
Et je la donne à Lucas.

LUCAS.

Oui, j'avons ſon cœur pour gage.

COLIN.

Encor Lucas ! eſt-ce un jeu ?
Donnez-lui tout le Village ;
C'eſt pour elle encor trop peu.

AIR. *T'as le pied dans le margouilli.*

Gros Gùillot & Blaiſe aûſſi
Sont chez vous avec votre fille.

Madame BOMBINOTTE.

Bon ! quel conte !

COLIN.

C'eſt ainſi.

Madame BOMBINOTTE.

Agathe, Agathe, venez ici.



SCENE XIII.

Madame BOMBINOTTE, LUCAS, COLIN, COLETTE, AGATHE, LE PROCUREUR FISCAL & BLAISE.

LE PROCUREUR FISCAL ET BLAISE, *en ſuivant Agathe.*

AIR. *Refrain.*

ALLONS voir, allons voir, allons voir,
Qui de nous la doit avoir.

Madame BOMBINOTTE.

AIR. *Le Pâté qu'on apporte* : ou *les Echos féminins.*

Venez, petite ſotte,
Vous changerez de note.

LE PROCUREUR FISCAL.

Madame Bombinotte,
Je ſuis ſon prétendu.

BLAISE.

Oh! j'aurai la victoire.

LUCAS.

Voire!

LE PROCUREUR FISCAL.

Je ſuis beaucoup plus riche.

BLAISE.

Ouiche !
Morgué, ſon revenu,
Croyez-moi, ne vaut pas un fétu.

LUCAS.

AIR. *T'a-t'il tâté tes tettons ?*

Queu fantaiſie eſt la vôtre.
Bon ! bon ! vous radotez tous deux :
Vous voyais ſon amoureux,
Vous ne l'aurais, ni l'un, ni l'autre.
C'eſt moi qui ſuis l'prétendant
Vous n'en tât'rais que d'une dent.

AIR. *Vous me l'avez dit, ſouvenez-vous-en.*

Avant vous j'dois l'épouſer ;
J'ons pris pour arrhe un baiſer.

BLAISE, *à Agathe.*

Vous m'aimez bian tendrement ;
Vous me l'avez dit, ſouvenez-vous-en.

LE PROCUREUR FISCAL.

Vous m'en avez dit autant.

COLIN.

Quel naturel obligeant !

AIR. *Des Trembleurs.*

Perfide & trompeuse Agathe,
De ce bonheur qui les flatte
Vous me berciez donc, ingrate !

AGATHE, *timidement.*

Ah ! Colin !

COLETTE, *à Colin.*

Quel air sournois !

Madame BOMBINOTTE, *en colere.*

Jour de dieu ! crains ma colere.
Amuser de la maniere
Quatre Amans !

AGATHE.

Nenni, ma mere ;
Je n'en amusois que trois.

Madame BOMBINOTTE.

AIR. *Ma raison s'en va bon train.*

Je ne sçais plus où j'en suis.
Avoir tant de favoris !
Pour moi quels affronts !

AGATHE, *à Colette.*

Cousine, réponds.

COLETTE.

Suis-je votre interprète ?

Madame BOMBINOTTE.

Quelle Coquette est-ce donc ça ?

AGATHE.

Qu'eſt-ce qu'une Coquette ?

COLIN.

Lon la.

AGATHE.

Qu'eſt-ce qu'une Coquette ?

LE PROCUREUR FISCAL.

AIR. *Tant de valeur & tant de charmes.*

C'eſt un cœur pétri d'impoſtures,
Perfide par amuſement...

LUCAS.

Qui ſçait tromper adroitement,
Et tirer d'un ſac deux moutures.

BLAISE.

AIR. *C'eſt le tran, tran, tran, tran.*

Marquer à l'un de la tendreſſe,
A l'autre faire les yeux doux....

LE PROCUREUR FISCAL.

Et ménager avec adreſſe
A deux autres un rendez-vous....

LUCAS.

Leur parler à tous en cachette,
Et s'engager de but en blanc....

(*Tous les Trois.*)

C'eſt le tran, tran, tran, tran
D'une fine Coquette.

COLETTE.

COLETTE.

AIR. *Vaudeville de la Rose.*

Venez, Colin; c'eſt trop attendre :
N'en avez-vous pas aſſez vû ?

AGATHE, *avec ſurpriſe.*

Vous fuyez ?

COLIN.

L'amour le plus tendre,
Chere Colette, vous eſt dû.
Agathe, adieu, je vous laiſſe
Gros Guillot, Blaiſe & Lucas.

AGATHE.

Quoi ! Colin ne m'épouſe pas ?
Ah ! quel revers pour ma tendreſſe !

COLIN.

AIR. *L'amour n'eſt pas un oiſeau.*

Non, la choſe eſt réſolue.

COLETTE, *à Colin.*

Ce ſeroit être bien fou.

LUCAS.

Alle veut Colin itou :
Jarnonbille, queu gouluë !

LE PROCUREUR FISCAL, *en ſe retirant.*

AIR. *Ah ! mon mal ne vient que d'aimer.*

Ç'en eſt fait; je prends mon parti.

BLAISE.

Adieu, je ſerions bian loti.

(*Il ſort.*)

LUCAS.

De ſon cœur je m'croyois nanti.
Mais je n'tenais qu'une ombre.
Morgué ! m'vlà trop bian avarti,
Pour me mettre du nombre.

(*Il ſe retire.*)

SCENE XIV. ET DERNIERE.

AGATHE, Madame BOMBINOTTE, COLETTE, COLIN.

AGATHE.

AIR. *L'autre jour dans un Jardin.*

ARRÊTEZ encor, Colin ;
Je connois mon imprudence.
Colette, c'eſt bien vilain
De tromper ma confiance.
Hé ! pourquoi me diſiez-vous
Que, s'il devenoit jaloux,
Je pourrois fixer ſon cœur ?
Vous cauſez tout mon malheur.

COLIN.

AIR. *Vaudeville des Amours Grivois : Amis, chantons à pleine voix.*

Ceci mérite réflexion.

AGATHE.

Non, je n'étois pas ingrate.

COLETTE, *en voulant emmener Colin.*

Allons, Colin, ſuivez-moi donc ;
Que votre amour éclate.

COLIN, *avec vivacité prend la main d'Agathe.*

Avec votre permiſſion,
Je vais reprendre Agathe.

COLETTE, *piquée.*

AIR. *Vous le prenez ſur un drôle de ton.*

Eh ! comment donc ! ſe moque-t-on de moi ?
Vous venez de m'engager votre foi.

COLIN, *en ſe moquant d'elle.*

AIR. Fille qui voyage en France.

La foi qu'en amour on jure,
N'a de force qu'un moment :
Fait-on mal d'être parjure,
Quand on promet follement ?
Une infidelle
Doit dégager du ſerment
Qu'on fait pour elle.

Madame BOMBINOTTE.

AIR. *Non, je ne ferai pas, &c.*

Fuyez loin de ces lieux, vous n'êtes qu'une ſotte.

COLETTE.

Doucement, s'il vous plaît, Madame Bombinotte.
Colin eſt un Benêt, je l'ai toujours bien dit;
Il ne mérite pas une femme d'eſprit.

AIR. *Du Confiteor.*

Au ſein d'un ſtupide repos
L'Amour s'endort dans cet aſyle;
On perd ſon temps avec les ſots.
Non, non, l'art d'une femme habile
Ne dupe que les grands eſprits;
Cherchons un Epoux à Paris.

(*Elle ſort.*)

COLIN.

AIR. *Je ne ſuis pas ſi Diable.*

C'eſt vous ſeule que j'aime.

AGATHE.

Je n'aime auſſi que vous.

Madame BOMBINOTTE.

Dites toujours de même,
Soyez heureux Epoux.

COLIN.

Tout ça vient de Colette.

Madame BOMBINOTTE.

Voyez quel eſprit noir!

AGATHE.

Hélas! j'étois Coquette,
Sans le ſçavoir.

VAUDEVILLE. (1)

J'Obtiens ta main, ma chere Agathe,
Ah ! qu'un pareil bonheur me flatte !
Ce jour va combler mon eſpoir.
S'il faut que de l'hymen s'enſuive
Quelque échec qu'on ne peut prévoir,
Hélas ! du moins que ça m'arrive,
Sans le ſçavoir.

Je fus toujours ſimple & novice :
Mais ſouvent dans le précipice,
On tombe ſans l'appercevoir ;
Si jamais je te fais injure,
Colin, ne va pas m'en vouloir.
Car ce ſera, je te le jure,
Sans le ſçavoir.

Une Madame, une Bergere,
Egalement cherchent à plaire,
Et s'occupent de cet eſpoir ;

(1) La Muſique de tous les airs contenus dans cette Pièce ſe trouve à la fin de la Chercheuſe d'Eſprit.

A Paris la moindre griſette,
En fait un art matin & ſoir :
Mais au Village on eſt Coquette
Sans le ſçavoir.

Sans nous parler de ſa tendreſſe,
Un amant nous fait politeſſe,
Et l'on s'accoutume à le voir :
Petit-à-petit, ſon langage
Sur notre cœur prend du pouvoir;
Et c'eſt ainſi que l'on s'engage
Sans le ſçavoir.

Un tendre Amant à ſa Bergere
Dérobe une faveur légere,
C'eſt un baiſer qu'il veut avoir;
Enſuite il oſe d'avantage,
Le cœur commence à s'émouvoir :
La tête tourne, & l'on s'engage
Sans le ſçavoir.

Avant douze ans Gogo ſe pare,
De ſon cœur le plaiſir s'empare
Quand alle eſt devant un miroir :
Alle minaude, ſe tiant drette,
Et ne veut plus mettre un mouchoir :
Voilà Gogo déjà Coquette
Sans le ſçavoir.

Plus d'un mari, coquet, volage,
Prétend que ſa femme ſoit ſage,
Tandis qu'il manque à ſon devoir.
Epoux, quelle erreur eſt la vôtre !
Dormez, dormez, ſur cet eſpoir;
Mais vous ſerez tout comme un autre,
Sans le ſçavoir.

Je nous aimons ſans nul reproche,
Je n'achetons point chat en poche,
Quand il s'agit de ſe pourvoir;
Mais à la Ville, jarnonbille,
On donne dans le pot-au-noir:
On prend ſouvent Veuve pour Fille,
Sans le ſçavoir.

Iris dormoit ſur la fougere,
Un jeune Berger téméraire
Voyoit voltiger ſon mouchoir.
L'occaſion me favoriſe,
Faiſons, dit-il, notre devoir:
La pauvre enfant ſe trouva priſe,
Sans le ſçavoir.

F I N.

ACAJOU,

OPERA-COMIQUE

EN TROIS ACTES;

EN VAUDEVILLES;

Par M. FAVART.

Augmenté de la Musique.



ACTEURS.

ACAJOU.

ZIRPHILE.

La Fée HARPAGINE.

La Fée NINETTE.

PODAGRAMBO, *Arlequin.*

METROMANE, *Géometre.*

MORTIFER, *Maître d'Armes, & Medecin.*

GUEULARD, *Huissier.*

GLAPISSANT, *Avocat.*

FAUSSET, *Procureur.*

Cette Piece est tirée du Comte d'Acajou, de M. Duclos; elle fut jouée d'abord en prose & couplets à Paris le 18 Mars 1744, sur le Théâtre de la Foire Saint Germain. Après la défense faite à l'Opera-Comique de parler, on la représenta toute en Vaudevilles à la Foire Saint Laurent suivante; & sur le Théâtre de l'Académie Royale de Musique, au mois d'Octobre de la même année.



ACAJOU,

OPERA-COMIQUE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente le Palais d'Harpagine, orné de Magots & de colifichets dans le goût moderne.

SCENE PREMIERE.

PODAGRAMBO, HARPAGINE.

Air : *Vous voulez me faire chanter.*



E! bien, quand nous marierons nous?
Faut-il attendre encore?

HARPAGINE.

Vous ſerez bientôt mon époux,
Un beau Prince m'adore.
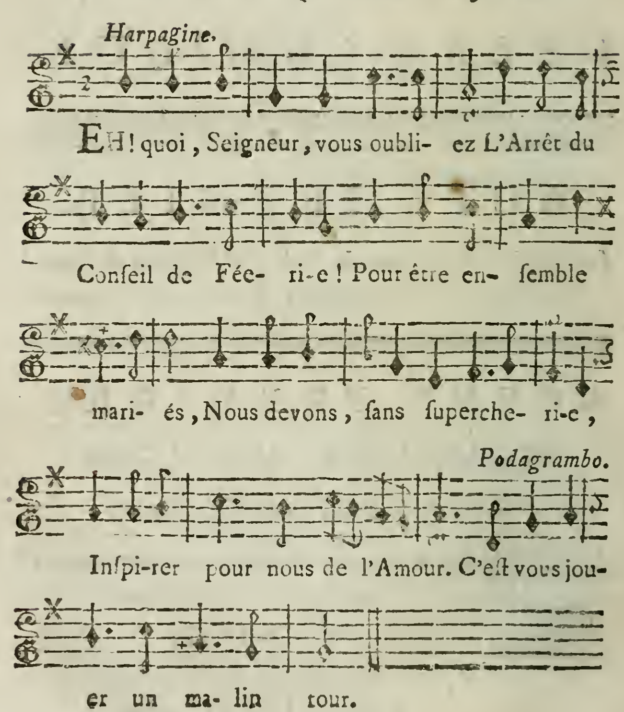
PODAGRAMBO.

Fort bien : c'eſt par néceſſité
Qu'Harpagine m'épouſe.
C'eſt trop d'honneur, en vérité.
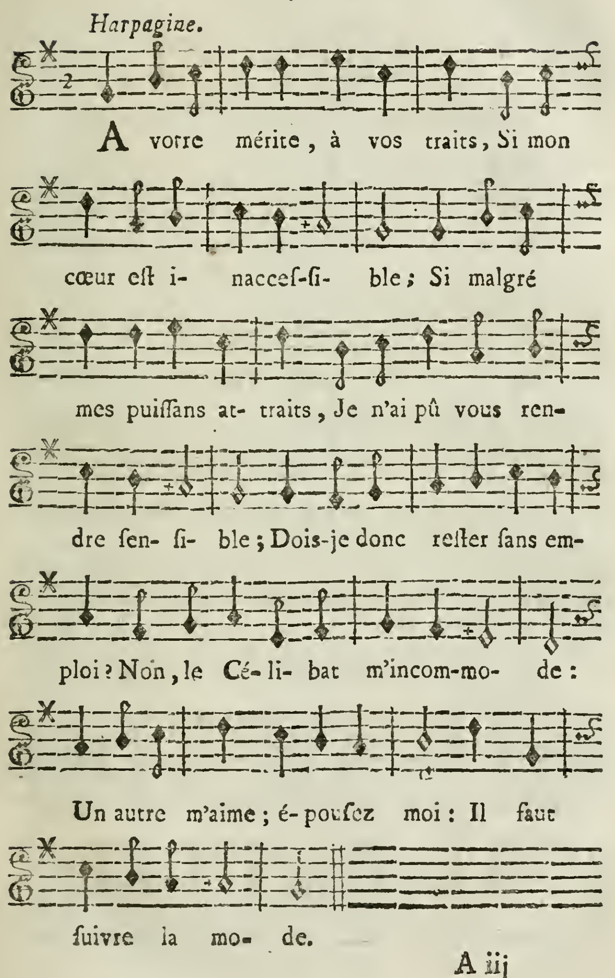
HARPAGINE.
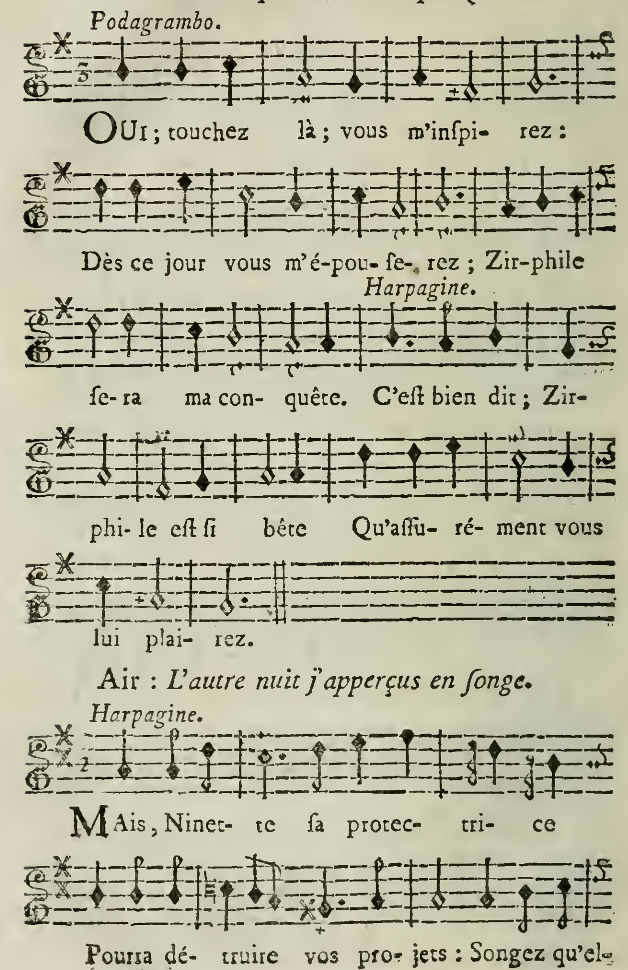
Oh ! point d'humeur jalouſe.
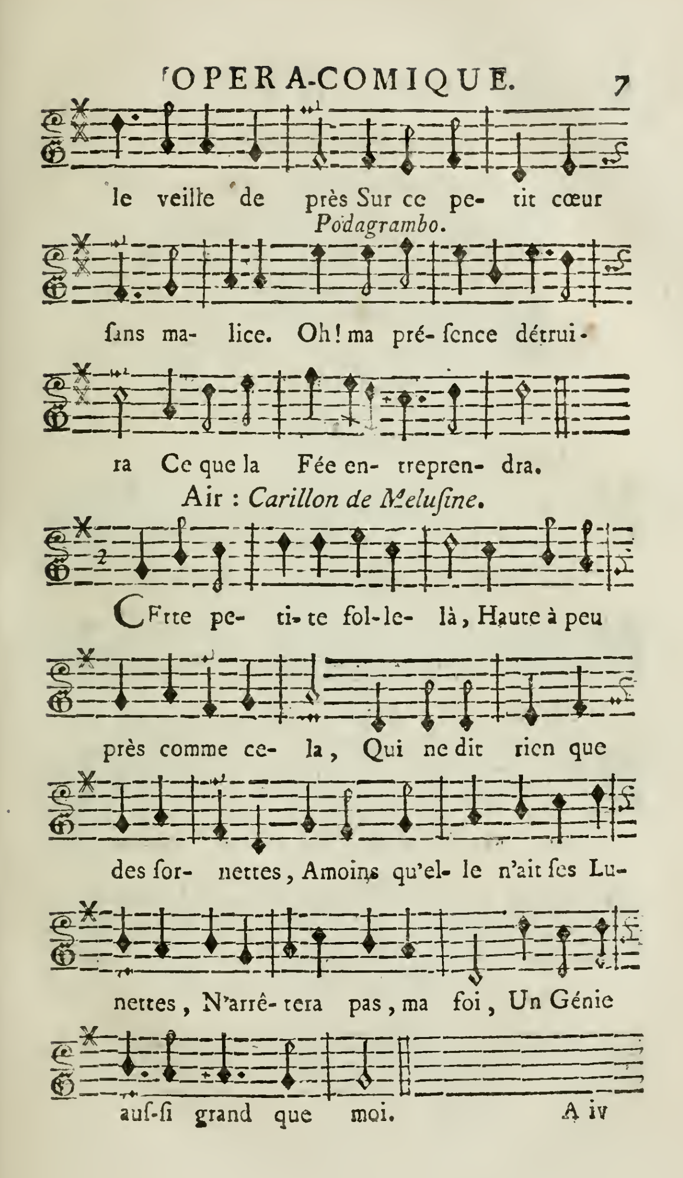
Air : *On n'aime point dans nos forêts.*



Air : *Il faut suivre la mode.*




Air : *Et mon petit cœur de quinze ans.*
Podagrambo.
OUI ; touchez là ; vous m'inſpi- rez :
Dès ce jour vous m'é-pou- ſe-, rez ; Zir-phile
Harpagine.
ſe- ra ma con- quête. C'eſt bien dit ; Zir-
phi- le eſt ſi bête Qu'aſſu- ré- ment vous
lui plai- rez.
Air : *L'autre nuit j'apperçus en ſonge.*
Harpagine.
MAis, Ninet- te ſa protec- tri- ce
Pourra dé- truire vos pro- jets : Songez qu'el-


le veille de près Sur ce pe- tit cœur
Podagrambo.
ſans ma- lice. Oh! ma pré- ſence détrui-
ra Ce que la Fée en- trepren- dra.
Air : Carillon de Meluſine.
CEtte pe- ti- te fol-le- là, Haute à peu
près comme ce- la, Qui ne dit rien que
des ſor- nettes, Amoins qu'el- le n'ait ſes Lu-
nettes, N'arrê- tera pas, ma foi, Un Génie
auſ-ſi grand que moi.
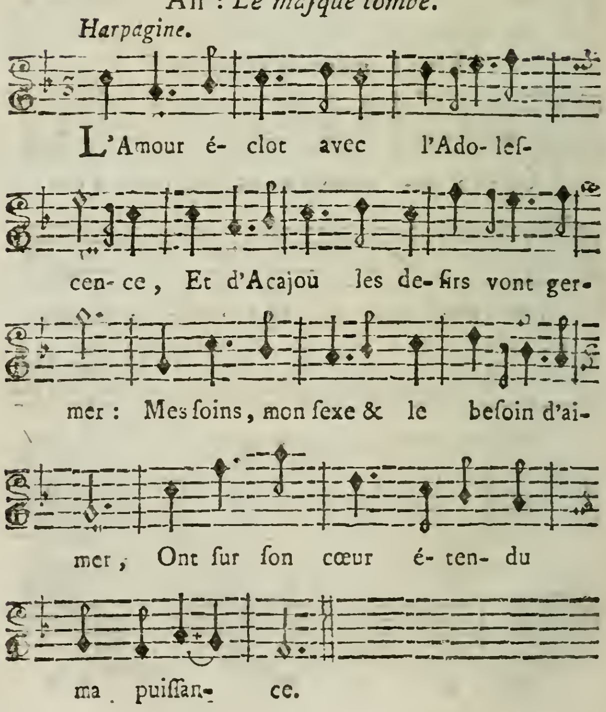
HARPAGINE.

Air : *Je ne sçais pas écrire.*

Moi, j'éleve dès le berceau
Un Prince aimable & le plus beau
Qui soit dans la nature :
Aucune femme dans ces lieux,
Hors moi, ne s'offrit à ses yeux,
Non pas même en peinture.

Air : *Le masque tombe.*

Harpagine.



PODAGRAMBO.

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

S'il en voyoit de plus aimable,
Je craindrois pour vous.

HARPAGINE.

Point du tout;
Je lui femblerois préférable,
En lui j'ai fait naître un faux goût.

PODAGRAMBO.

Un tel projet me paroît drôle.

HARPAGINE.

Tous fes Maîtres font déplacés;
Par l'éducation frivole,
Les traits du vrai font effacés.

Air : *On n'aime point dans nos forêts* ; noté ci-devant, pag. 4.

Mais le voilà. Qu'il a d'attraits!
A bien choifir je fuis habile.

PODAGRAMBO.

Il a la taille, il a les traits
De la jeune & tendre Zirphile;
Mais Zirphile eft, dans fa façon,
Plus parfaite que ce garçon.

※

SCENE II.

ACAJOU, PODAGRAMBO, HARPAGINE.

ACAJOU.

Air : *Nous ſommes Précepteurs d'Amour.*

QUELLE eſt cette Zirphile ?

HARPAGINE.

Rien.

PODAGRAMBO.

Comment, rien ! Madame Harpagine.

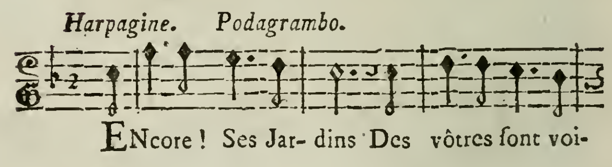
HARPAGINE, *bas, à Podagrambo.*

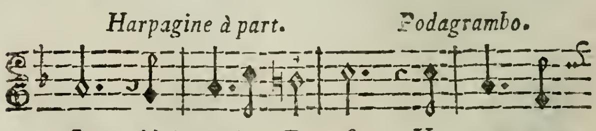
Paix donc.
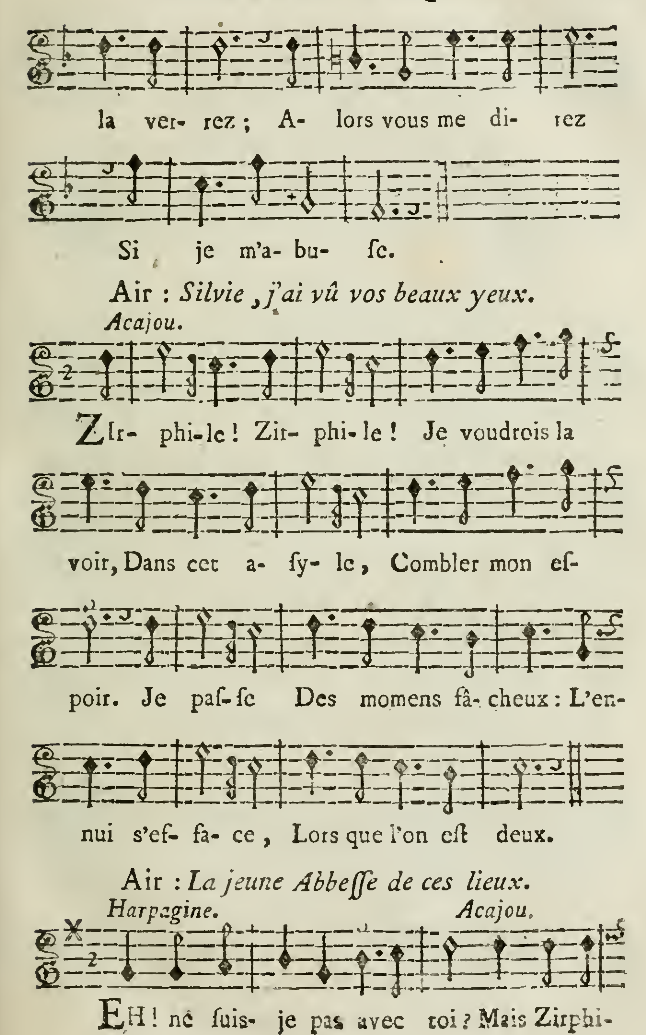
PODAGRAMBO.

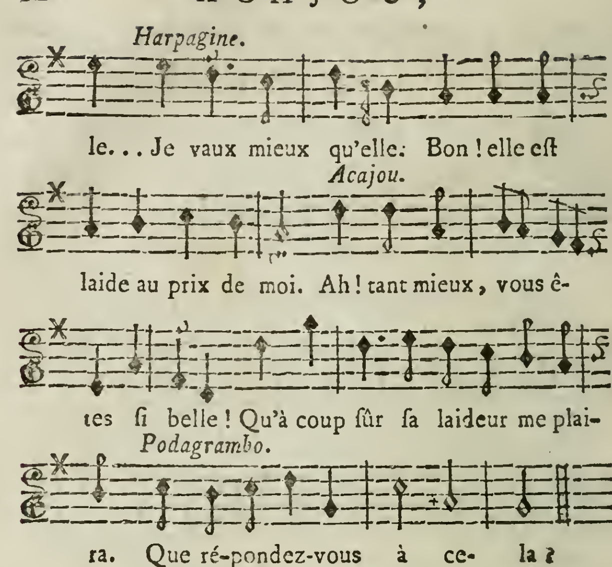
La connoiſſez vous bien ?

C'eſt une Princeſſe divine.





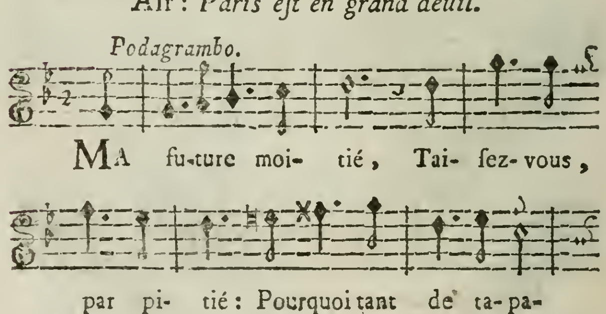

la ver- rez ; A- lors vous me di- rez
Si je m'a- bu- ſe.
Air : *Silvie, j'ai vû vos beaux yeux.*
Acajou.
ZIr- phi-le ! Zir- phi- le ! Je voudrois la
voir, Dans cet a- ſy- le, Combler mon eſ-
poir. Je paſ- ſe Des momens fâ- cheux : L'en-
nui s'ef- fa- ce, Lors que l'on eſt deux.
Air : *La jeune Abbeſſe de ces lieux.*
Harpagine.
Acajou.
EH ! ne ſuis- je pas avec toi ? Mais Zirphi-

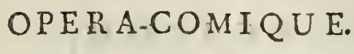


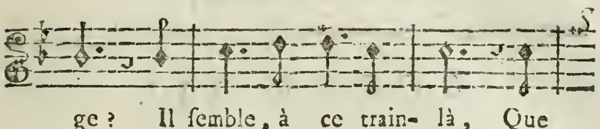
Air : *Les Trembleurs.*

Peſte ſoit du plat génie !
Ta ſottiſe eſt infinie. . . .

Air : *Paris eſt en grand deuil.*





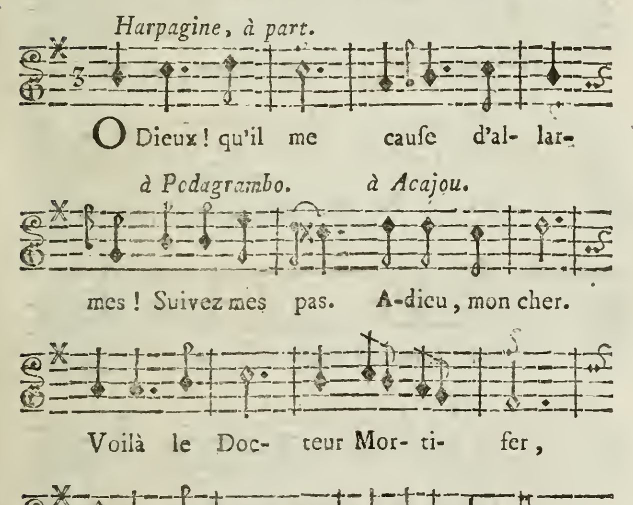


ge ? Il semble, à ce train- là, Que



nous ayons dé- jà Six mois de mari- a-ge.

Air : *Quand le péril est agréable.*



Harpagine, à part.

O Dieux ! qu'il me cause d'al- lar-

à Pedagrambo. *à Acajou.*

mes ! Suivez mes pas. A-dieu, mon cher.

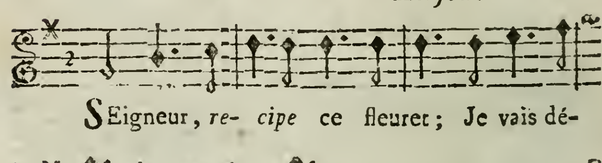
Voilà le Doc- teur Mor- ti- fer,

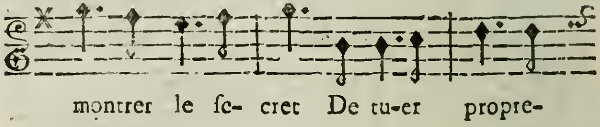
Votre Maître en fait d'ar- mes.

SCENE III.
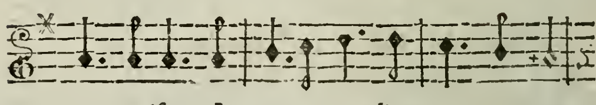
MORTIFER, *Medecin, vêtu en Président de la Faculté*, ACAJOU.

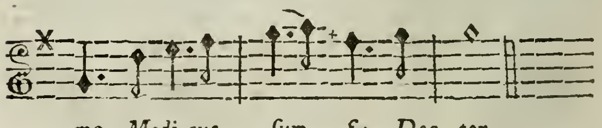
MORTIFER, *présentant des fleurets à Acajou.*
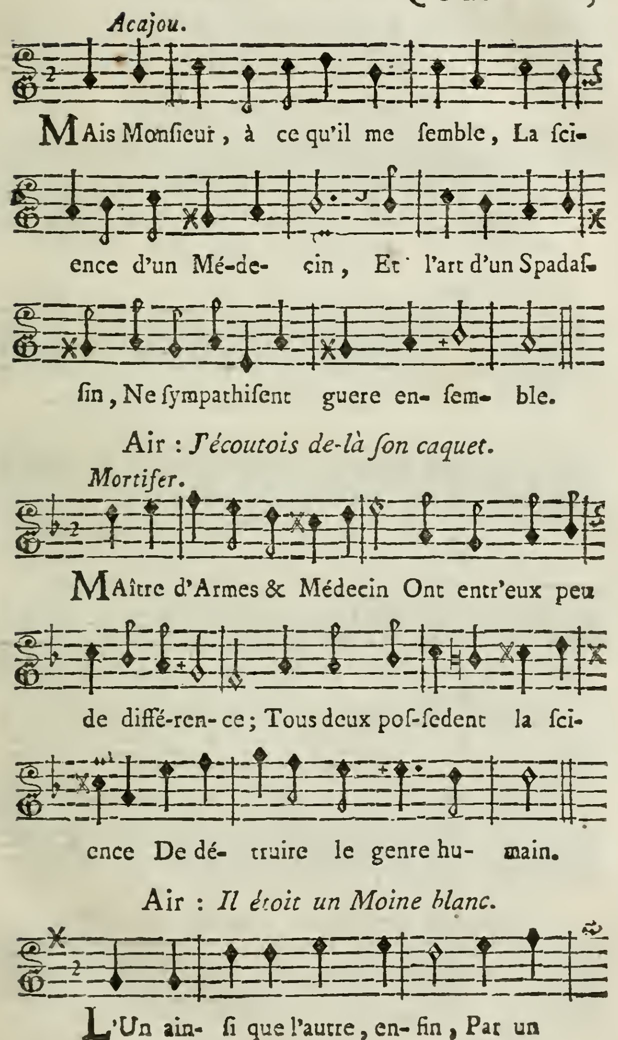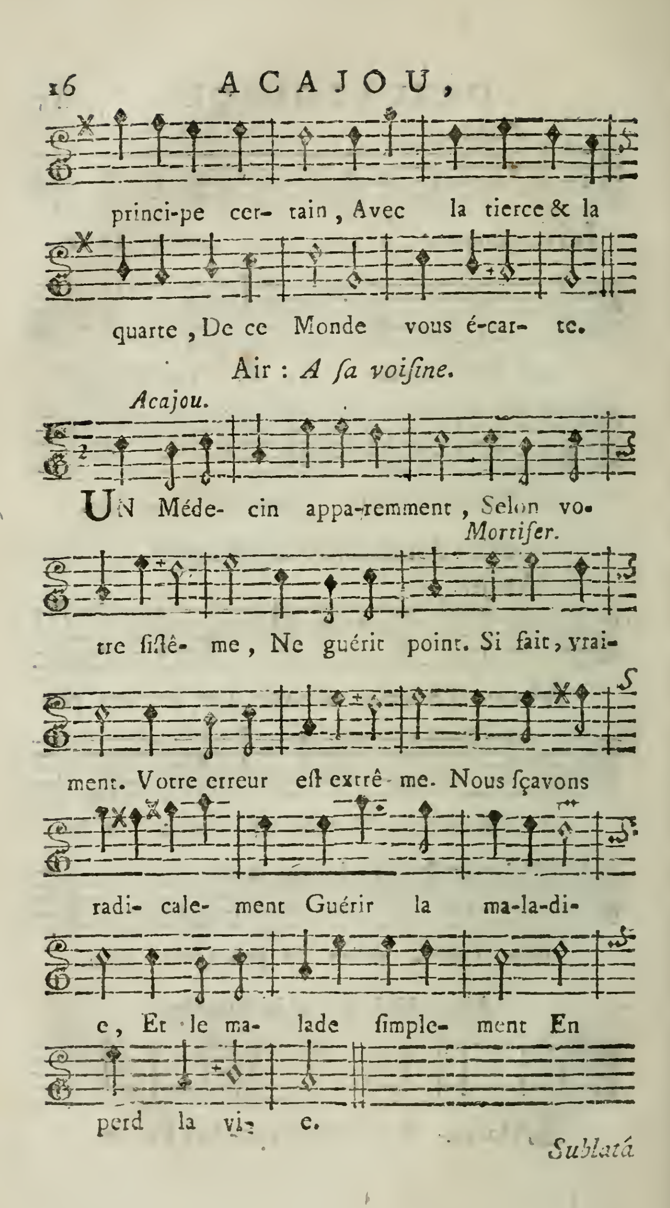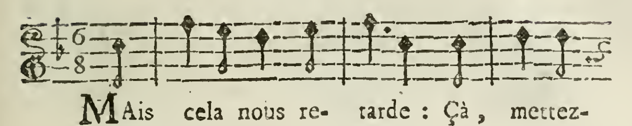











Acajou.
MAis Monſieur, à ce qu'il me ſemble, La ſci-
ence d'un Mé-de- cin, Et l'art d'un Spadaſ-
ſin, Ne ſympathiſent guere en- ſem- ble.
Air : J'écoutois de-là ſon caquet.
Mortifer.
MAître d'Armes & Médecin Ont entr'eux peu
de diffé-ren- ce; Tous deux poſ-ſedent la ſci-
ence De dé- truire le genre hu- main.
Air : Il étoit un Moine blanc.
L'Un ain- ſi que l'autre, en- fin, Par un


princi-pe cer- tain, Avec la tierce & la
quarte, De ce Monde vous é-car- te.
Air : *A sa voisine.*
Acajou.
UN Méde- cin appa-remment, Selon vo-
Mortifer.
tre sistê- me, Ne guérit point. Si fait, vrai-
ment. Votre erreur est extrê- me. Nous sçavons
radi- cale- ment Guérir la ma-la-di-
e, Et le ma- lade simple- ment En
perd la vi- e.

Sublatá

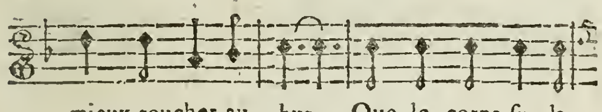
Sublatâ causâ, tollitur effectus.

Air : *Iris est plus charmante.*

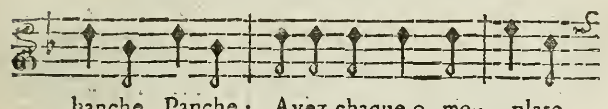


MAis cela nous re- tarde : Çà, mettez-

vous en garde ; Qu'i- ci l'on me re-garde Pour



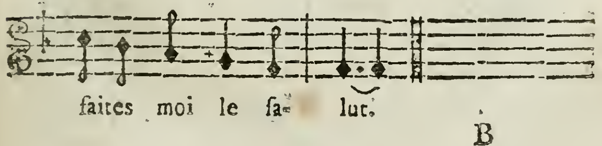
mieux toucher au but. Que le corps sur la



hanche Panche ; Ayez chaque o- mo- plate

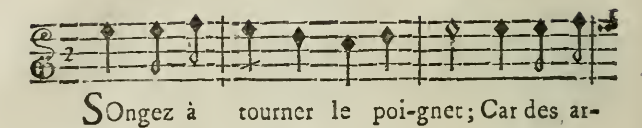


Plate ; Re-le-vez l'occi- put. Bon, fort bien.
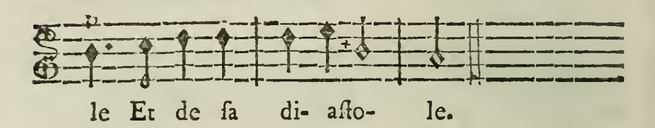


faites moi le sa- lut.

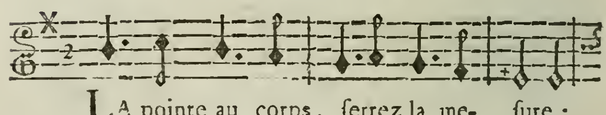
Air : *Il a la fine montre au gousset.*


SOngez à tourner le poi-gnet; Car des ar-


mes tout le se- cret Dépend de sa sisto-


le Et de sa di- asto- le.

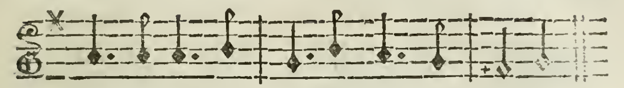
Air : *De nécessité nécessitante.*


LA pointe au corps, serrez la me- sure ;


Les muscles ten- dus & la main sûre ;


Il faut qu'avant le pied, le coup parte ;

* Allons, faites-moi une pulſation à l'épée de tierce.



(*Acajou lui porte pluſieurs bottes*)

MORTIFER.

Air : *O reguingué, ô lon, lan, la.*

Ahi, ahi, ahi.

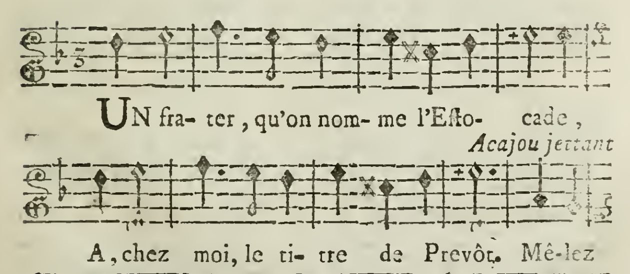
ACAJOU.

Vous devez parer.

MORTIFER.
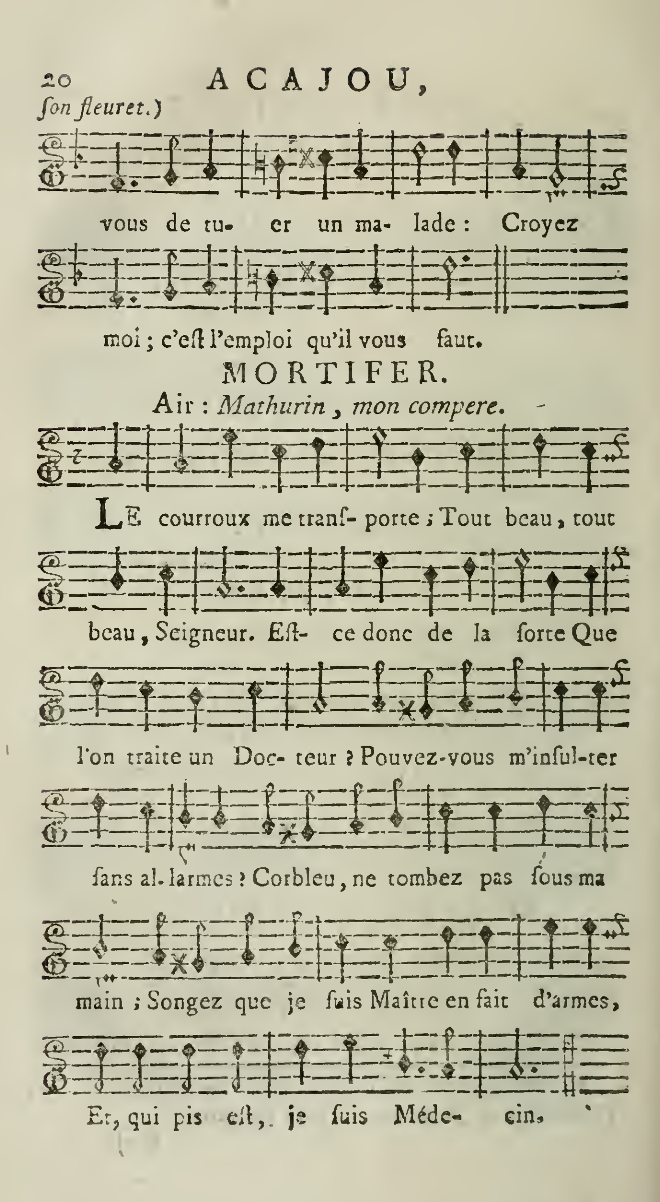
Non, je ne ſçais que démontrer :
Ce n'eſt pas à moi d'opérer.
Ma main en ſeroit avilie ;
C'eſt le fait de la Chirurgie.

Air : *De ſes yeux la langueur éloquente.*



* *Cette ligne de proſe ſe dit ſur le dernier ton du vers précédent, & ſe lie avec le vers qui ſuit.*

son fleuret.)


vous de tu- er un ma- lade : Croyez
moi ; c'eſt l'emploi qu'il vous faut.
MORTIFER.
Air : *Mathurin, mon compere.*
LE courroux me tranſ- porte ; Tout beau, tout
beau, Seigneur. Eſt- ce donc de la ſorte Que
l'on traite un Doc- teur ? Pouvez-vous m'inſul-ter
ſans al- larmes ? Corbleu, ne tombez pas ſous ma
main ; Songez que je ſuis Maître en fait d'armes,
Et, qui pis eſt, je ſuis Méde- cin.

SCENE IV.

ACAJOU, MÉTROMANE, *Géometre.*

(*MÉTROMANE entre en ſcandant des vers ;* un, deux, trois, quatre, cinq.)

ACAJOU.

Air : *Ah ! ſi vous aviez vû M. de Catinat.*

AH ! voilà Metromane, autre eſprït à l'envers.

MÉTROMANE.

Je viens pour vous donner une leçon de vers.

ACAJOU.

Monſieur le Géometre, épargnez m'en l'ennui.

MÉTROMANE.

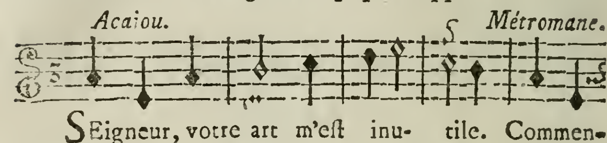
Seigneur, en peu de mots, j'aurai fait aujourd'hui.

(*Il déclame.*)

» Je vous l'ai déjà dit : l'auguſte Poëſie
» Eſt aſſervie aux loix de la Géometrie.
» Tout verſificateur doit ſçavoir à propos
» Toiſer une penſée & combiner des mots.
» Que toujours le bon ſens, eſclave de la rime,
» En forme d'axiome expoſe une maxime.
» Les vers de Tragédie, au milieu partagés,
» Portant ſix pieds de long, de niveau ſont rangés ;
» Et tout Poëte exact, ſur les mêmes modeles,

» Resserre son génie entre deux paralleles.
» Je vous ai démontré l'art de construire un vers :
» Apprenez maintenant ses usages divers.
» Seigneur.

Air : *Changement pique l'appétit.*





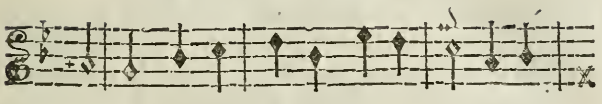
(*Il déclame.*)

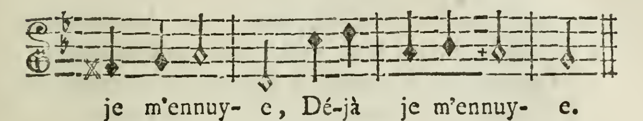
» Pour devenir Auteur lyrique,
» Il faut sur un plan symétrique,
» Par un calcul géométrique,
» Échaffauder soixante mots,
» Vuides de sens, forts de musique;
» Tels sont les Opera nouveaux.

ACAJOU.

Air : *Ce qui n'est qu'enflure.*







MÉTROMANE, *déclamant.*

» Du moins de déclamer, apprenez la méthode :
» C'eſt un talent, Seigneur, qui devient à la
» mode.
» Dans cet art méchanique, on aime à s'exercer ;
» Écoutez mes leçons, je vais vous y dreſſer :
» Pour faire des Héros une illuſtre peinture,
» N'allez pas ſottement imiter la Nature.
» A voir avec quel art on nous rend leurs tranſ-
» ports,
» Sans doute ces Héros n'étoient que des reſſorts.
» Sçachez qu'un Prince Grec, ou qu'un bourgeois
» de Rome
» Ne parloit pas jadis de même qu'un autre
» homme ;
» Ces Pyrrhus, ces Brutus, en perruque, en
» chapeau,
» En paniers de baleine, & couverts d'oripeau,
» Malgré le ſens commun, guidés par la meſure,
» D'un ſon harmonieux cadençoient la céſure.
» Le moindre Confident, ſur pareil ton monté,
» Avoit, comme ſon Maître, un langage noté ;

» Tous parloient en chantant, & leur voix com-
» passée
» Ne s'ajustoit qu'au geste & non à la pensée ;
» Chaque Acteur, pour les peindre & s'exprimer
» comme eux,
» Dit des vers ampoulés qui tombent deux à deux.
» Examinez mon jeu : c'est ainsi que j'avance :
» Je prends une attitude, & fort bas je commence.
» Ma voix en même-tems s'éleve par éclats ;
» Je balance le corps, & j'agite les bras.
» Tantôt avec ardeur, je dis à ma maitresse :
» *Pourquoi me fuyez-vous, adorable Princesse ?*
» *Aux tourmens que j'endure, ayez quelques égards.*
» *Cruelle ! je mourrai privé de vos regards :*
» *Hélas !* ... de cet hélas ! distinguez l'intervalle.
» Tantôt de mes deux bras décrivant une ovale,
» J'en impose aux humains du ton sacré des Rois,
» Et je mugis des vers en étouffant ma voix.

» Actrices qui briguez les honneurs de la Scene,
» Que dès le premier vers la fureur vous entraîne ;
» Étendez votre bras pour mieux le faire voir,
» Relevez l'estomach, étalez le mouchoir,
» Criez à tout propos, criez à perdre haleine ;
» Que l'on croye en un mot voir hurler Melpo-
» mene.
» Par ce goût général, que chacun soit conduit ;
» On ne doit déclamer que pour faire du bruit.
» *Taratantalera ... mais quel démon m'inspire !*
» *Quels gouffres sont ouverts ! taratantalerire...*
» *Ah ! Princesse ! ah ! Seigneur ! je deviens furieux...*
» C'est ainsi qu'en partant je vous fais mes adieux.

(Il s'arrête au milieu de sa fureur, & se retire froidement, en faisant une profonde réverence.)

SCENE V.

ACAJOU, HARPAGINE, GLAPISSANT, *Avocat*, FAUSSET, *Procureur*, GUEULARD, *Huissier*.

ACAJOU.

Air : *Le tout par nature.*

M'EN voilà quitte à préſent,
Cherchons...

HARPAGINE.

Reſtez, mon enfant.
Voilà Monſieur Glapiſſant,
En ſon genre, homme unique ;
C'eſt un Avocat excellent
Pour montrer la muſique.

ACAJOU.

Air : *Eh ! allons donc, jouez, violons.*

Ah ! par pitié, faites-moi grace :
Le ridicule enfin me laſſe.

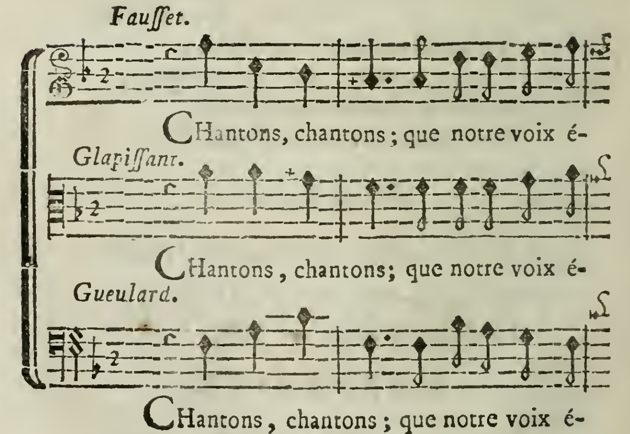
HARPAGINE.

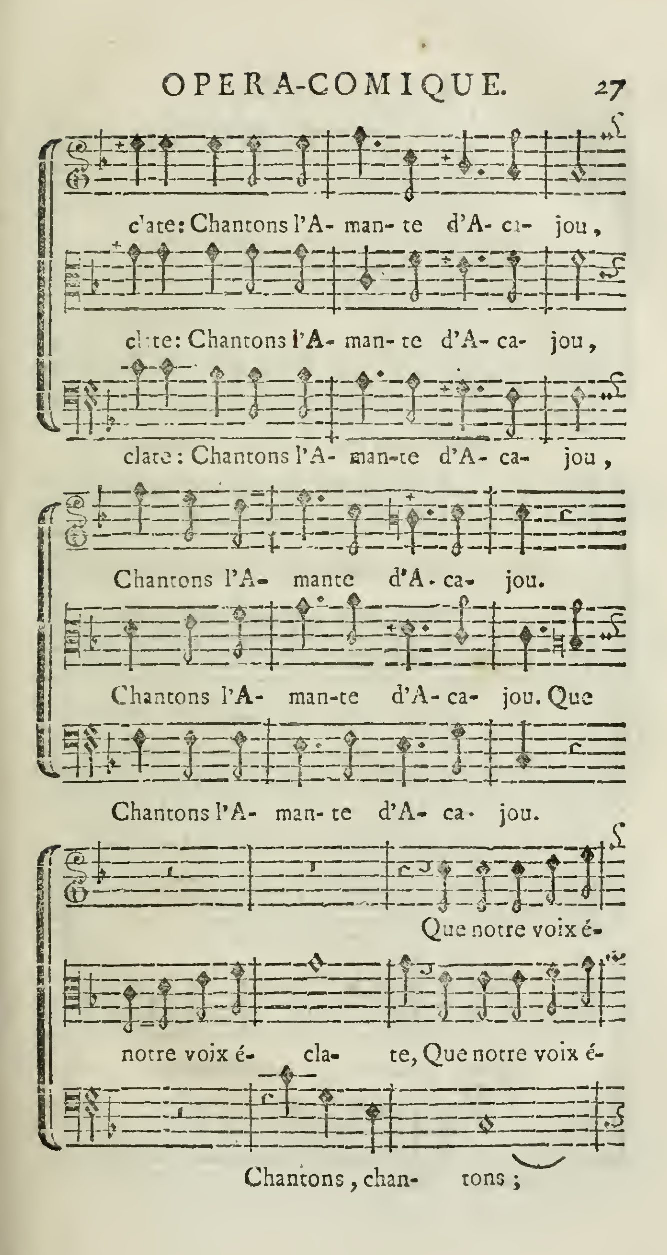
Mon fils, prêtez attention.
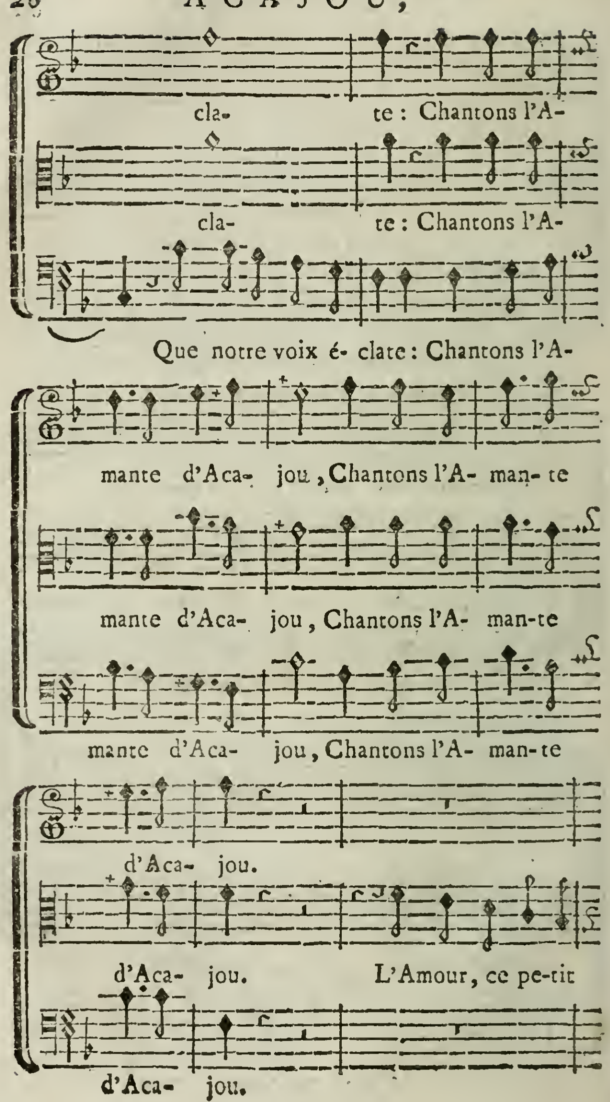
GLAPISSANT, *à Acajou.*

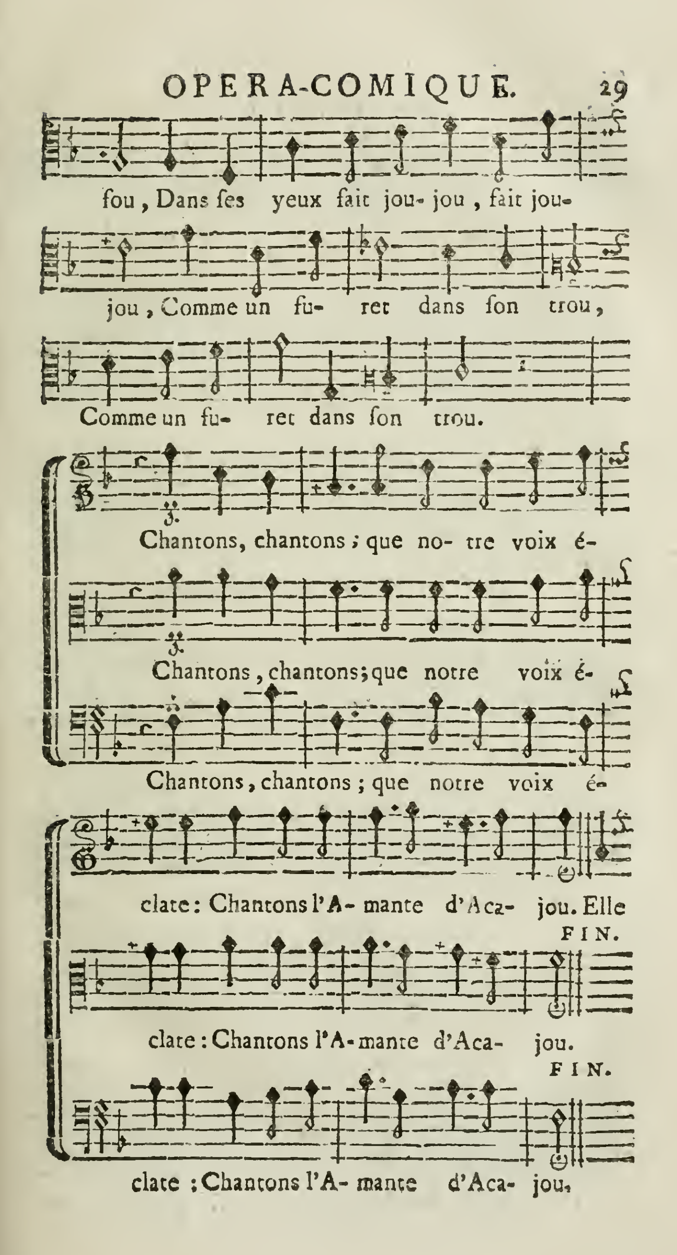
J'ai fait en faveur de Madame,
Dont vous avez ſubjugué l'ame,
Certaine compoſition ;
Oyez-en l'exécution.
Je vous produis à cet effet
Monſieur Gueulard, Monſieur Fauſſet,
L'un Huiſſier, l'autre Procureur :
Tous les deux ont brigué l'honneur
De comparoir devant Monſieur.
Écoutez-nous, je vous ſupplie :
Prenons chacun notre partie ;
Elle eſt ſur du papier timbré.
Commençons ; c'eſt en D-la-ré.
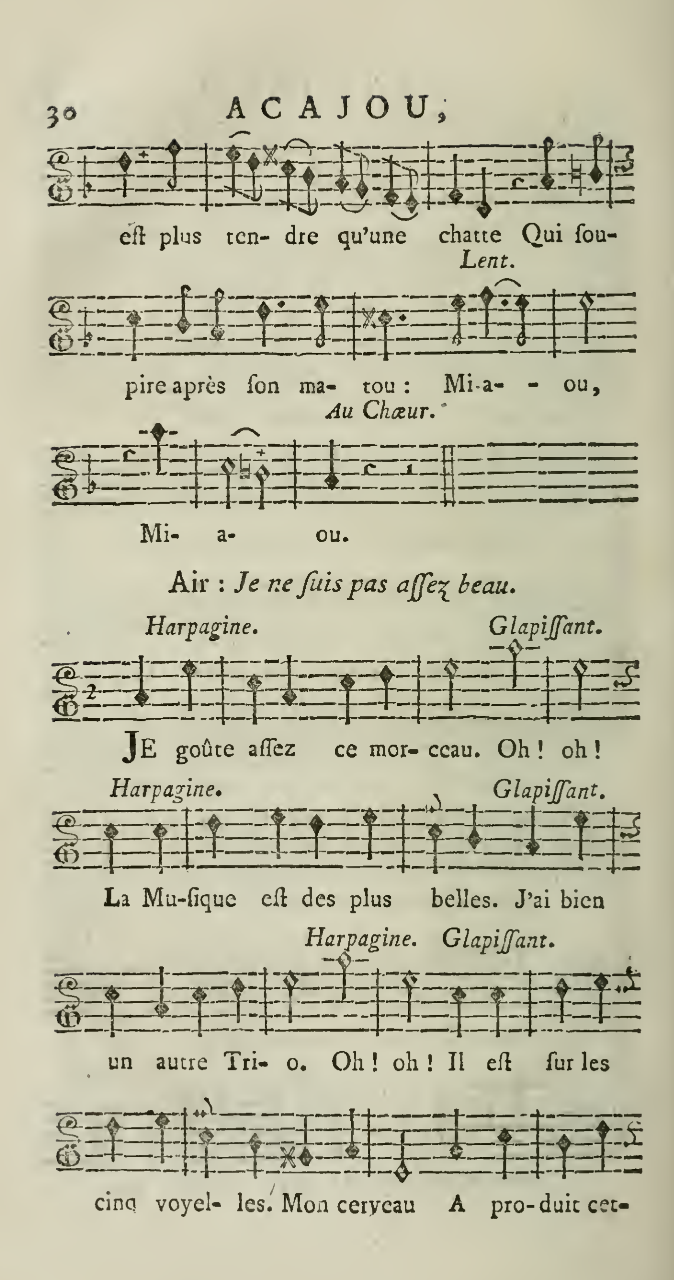
TRIO.
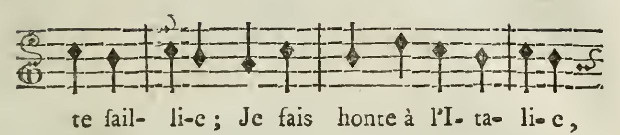



clate: Chantons l'A- man- te d'A- ca- jou,
clate: Chantons l'A- man- te d'A- ca- jou,
clate: Chantons l'A- man-te d'A- ca- jou,
Chantons l'A- mante d'A- ca- jou.
Chantons l'A- man-te d'A- ca- jou. Que
Chantons l'A- man- te d'A- ca- jou.
Que notre voix é-
notre voix é- cla- te, Que notre voix é-
Chantons, chan- tons;

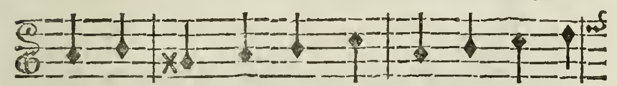

cla- te : Chantons l'A-
cla- te : Chantons l'A-
Que notre voix é- clate : Chantons l'A-
mante d'Aca- jou, Chantons l'A- man- te
mante d'Aca- jou, Chantons l'A- man-te
mante d'Aca- jou, Chantons l'A- man- te
d'Aca- jou.
d'Aca- jou. L'Amour, ce pe-tit
d'Aca- jou.


fou, Dans ses yeux fait jou- jou, fait jou-
jou, Comme un fu- ret dans son trou,
Comme un fu- ret dans son trou.
Chantons, chantons; que no- tre voix é-
Chantons, chantons; que notre voix é-
Chantons, chantons; que notre voix é-
clate: Chantons l'A- mante d'Aca- jou. Elle
FIN.
clate: Chantons l'A- mante d'Aca- jou.
FIN.
clate; Chantons l'A- mante d'Aca- jou.

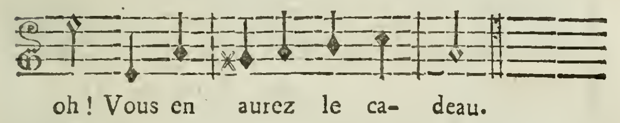

eſt plus ten- dre qu'une chatte Qui ſou-
Lent.
pire après ſon ma- tou : Mi-a- - ou,
Au Chœur.
Mi- a- ou.
Air : Je ne ſuis pas aſſez beau.
Harpagine.
Glapiſſant.
JE goûte aſſez ce mor- ceau. Oh ! oh !
Harpagine.
Glapiſſant.
La Mu-ſique eſt des plus belles. J'ai bien
Harpagine.
Glapiſſant.
un autre Tri- o. Oh ! oh ! Il eſt ſur les
cinq voyel- les. Mon cerveau A pro- duit cet-



Harpagine & Glapiſſant.

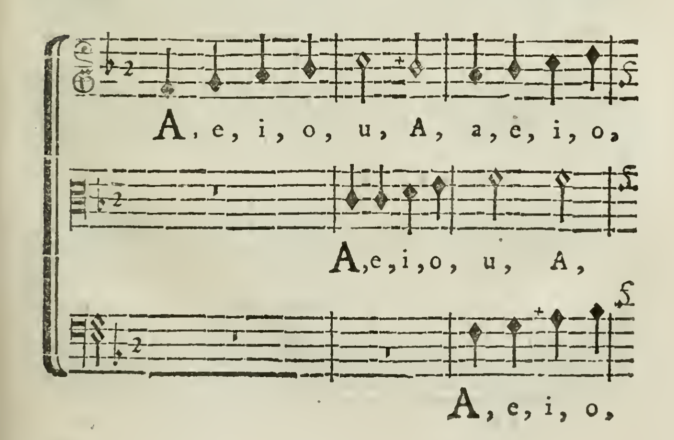


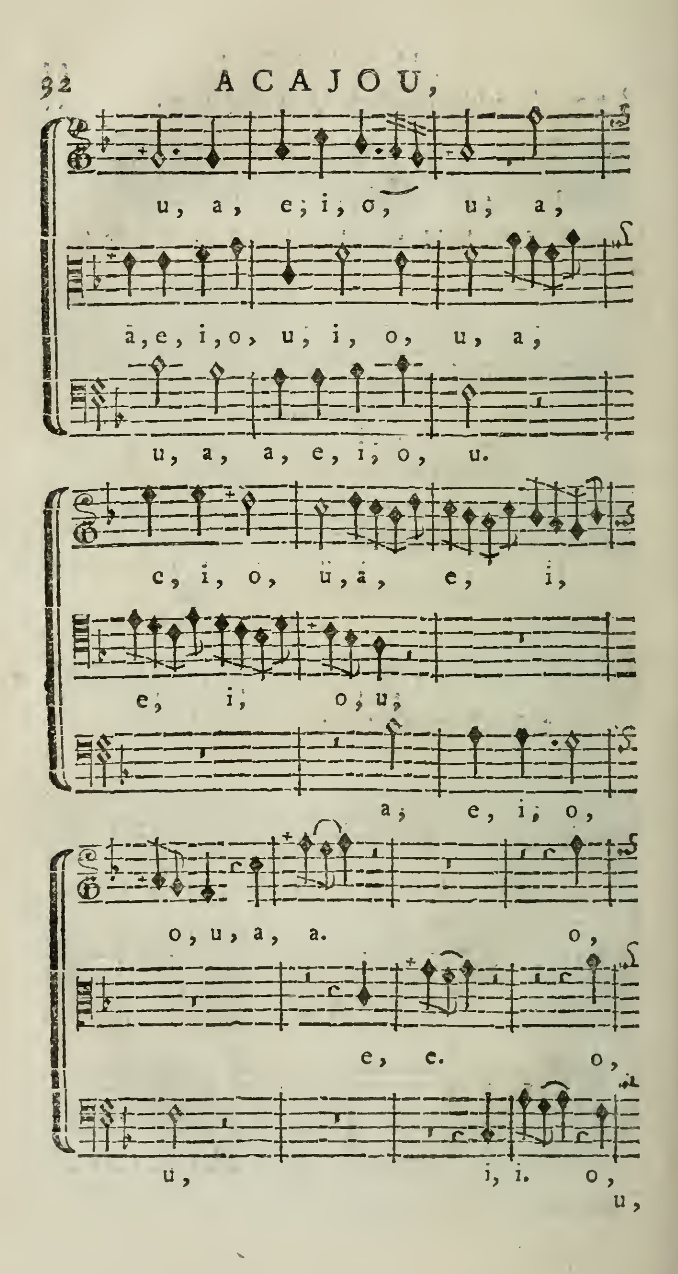
Glapiſſant.
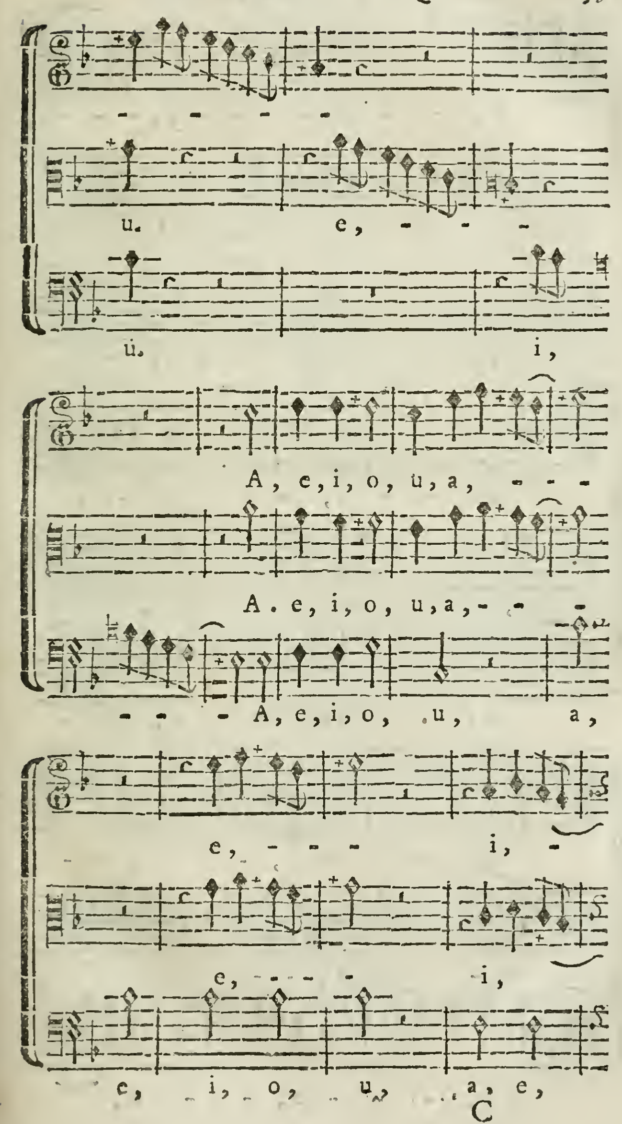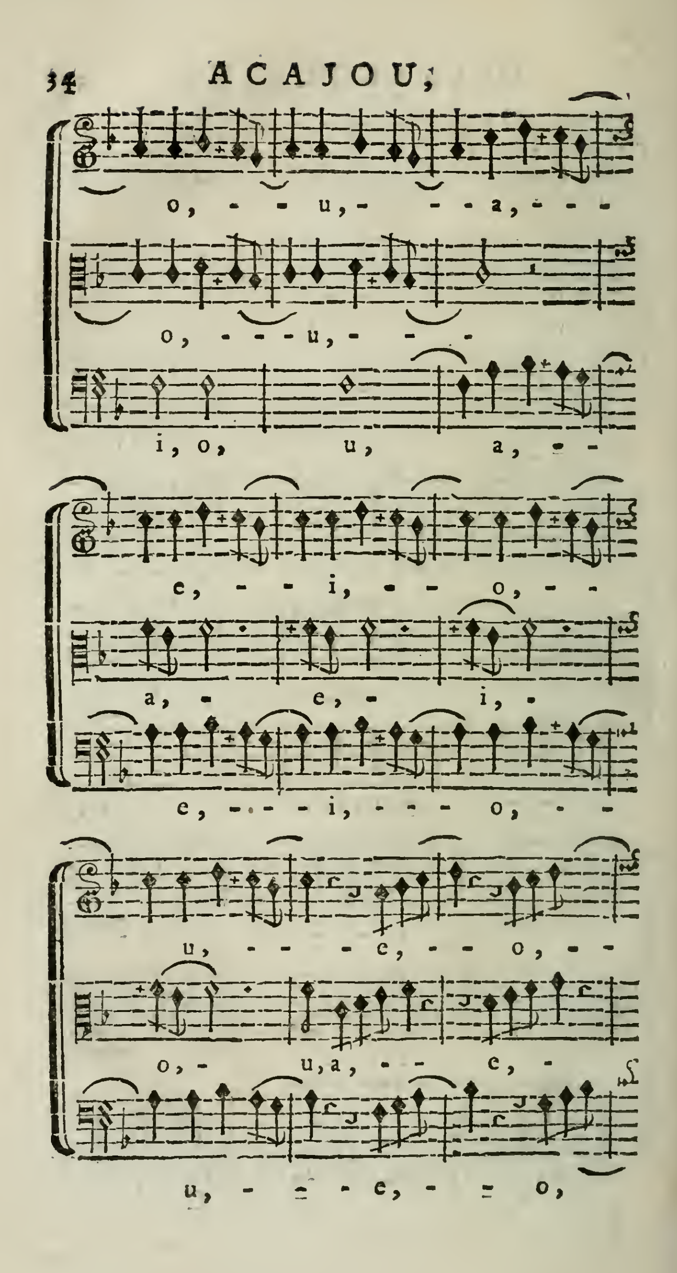


GLAPISSANT, GUEULARD, FAUSSET,
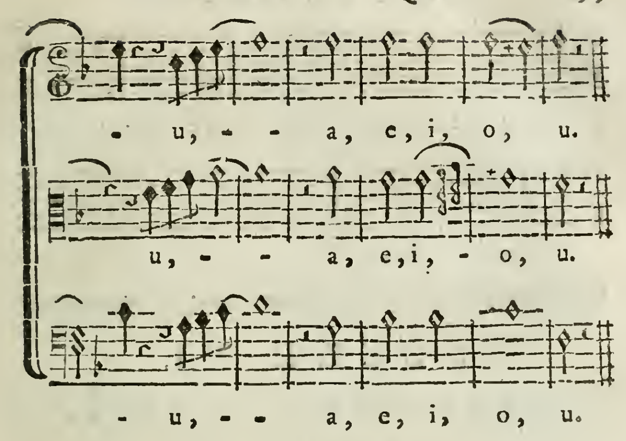
chantent en trio, A, E, I, O, U.



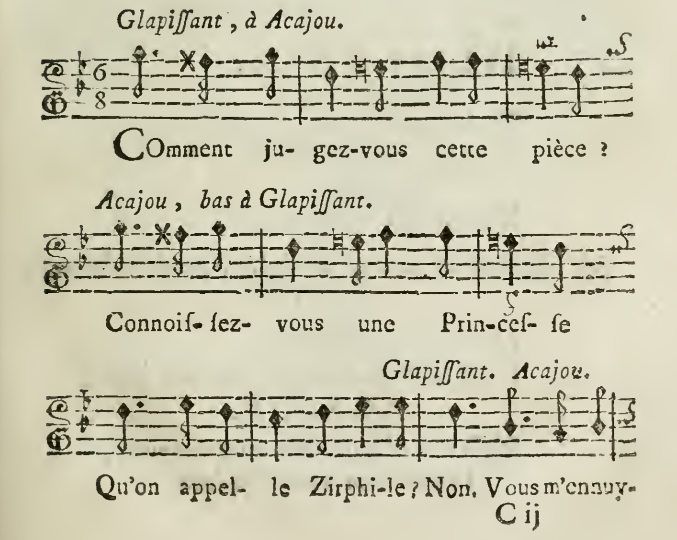

u, a, e; i, o, u, a,
a, e, i, o, u, i, o, u, a,
u, a, a, e, i, o, u.
e, i, o, u, a, e, i,
e, i, o, u,
a, e, i, o,
o, u, a, a. o,
e, e. o,
u, i, i. o,
u,

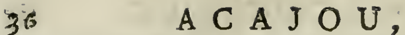

u.
e, - - -
u.
i,
A, e, i, o, u, a, - - -
A. e, i, o, u, a, - - -
- - - A, e, i, o, u, a,
e, - - - i, -
e, - - - - i,
e, i, o, u, a, e,
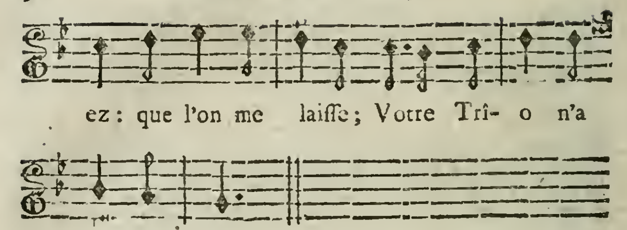

o, - - u, - - - a, - - -
o, - - - - u, - - -
i, o, u, a, - -
e, - - i, - - o, - -
a, - e, - i, -
e, - - - i, - - - o, - -
u, - - - e, - - o, - -
o, - u, a, - - e, -
u, - - - e, - - o,



Air : *Perrette étant dessus l'herbette.*







SCENE VI.

HARPAGINE, ACAJOU.

HARPAGINE.

Air : *Je ſuis un bon ſoldat.*

MON petit Acajou,
Mon bijou,
D'où provient ta triſteſſe ?
Ne puis-je pas remplir
Ton loiſir
Par ma vive tendreſſe ?

Air : *Quand le péril eſt agréable*, noté ci-devant, page 13.

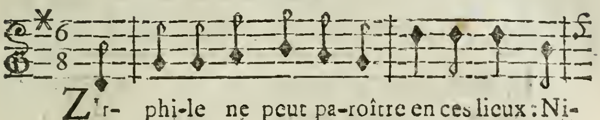
Eſt-il choſe ſi difficile,
Dont mon pouvoir ne vienne à bout ?

ACAJOU.

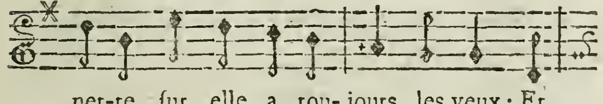
Hélas ! puiſque vous pouvez tout,
Faites-moi voir Zirphile.

HARPAGINE.

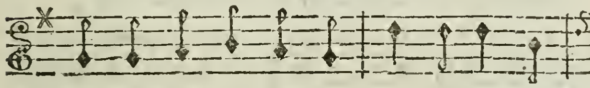
Air : *Eh ! comment donc ! c'est un petit Palais.*



Zé-phi-le ne peut pa-roître en ces lieux : Ni-



net-te sur elle a tou-jours les yeux ; Et



vous ne pouvez quit-ter ce séjour , Sans

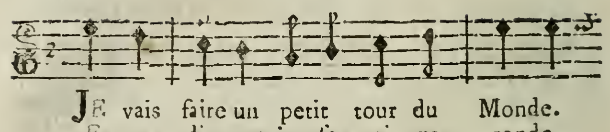


a-voir senti les traits de l'Amour.

Air : *O ricandaine , ricandon.*

Si vous voulez voir ce tendron ,
O ricandaine , ricandon ,
Dépêchez vous donc de m'aimer ,
C'est moi qui dois vous enflâmer ,
Ricandaine.
Vous ne vous repentirez pas
De soupirer pour mes appas ;
Car je vous satisferai ,
O ricandaine ,
Et je vous suffirai ,
O ricandé.

Air : *Les ſept ſauts.*



JE vais faire un petit tour du Monde.
Et tan- dis que je ſe- rai ma ronde,



Sans a- dieu, je reviens, à l'inſ- tant;
Pour vous a- mu- ſer en m'atten- dant,



Je vais a- nimer nos Ma- gots; Ils vont fai-

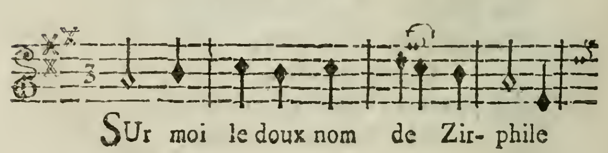


re pour vous un ſaut, deux ſauts, trois ſauts.
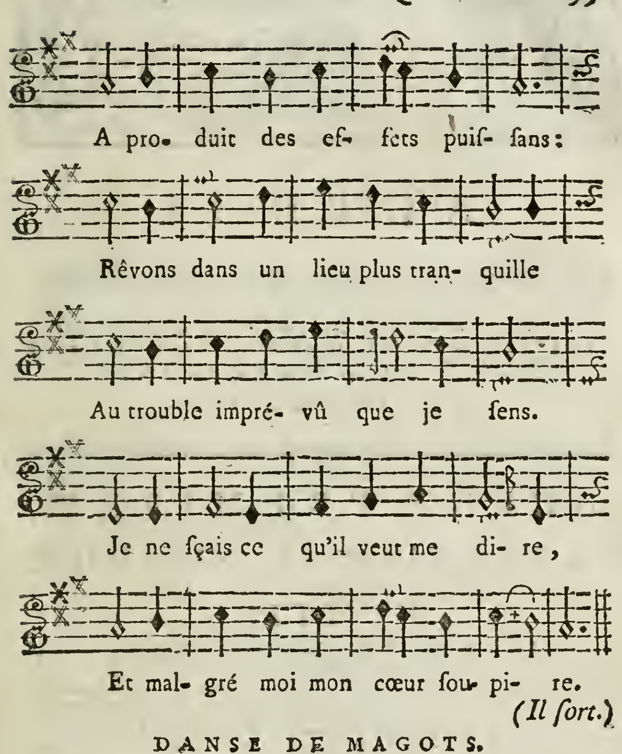
SCENE VII.

ACAJOU.

Air : *Je ne ſçais ce qu'il veut me dire.*



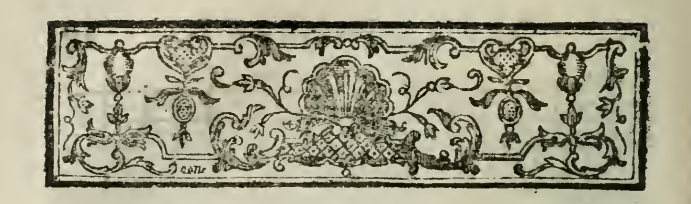
SUr moi le doux nom de Zir- phile



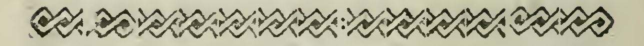
(Il ſort.)

DANSE DE MAGOTS.

Fin du premier Acte.



ACTE II.



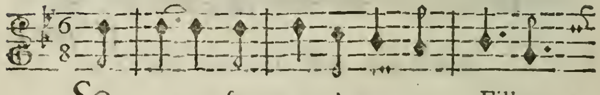
Le Théâtre représente les Jardins de NINETTE, *séparés de ceux d'*HARPAGINE, *par une palissade de fleurs.*

SCENE PREMIERE.

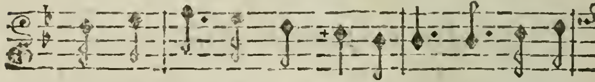
LA FÉE NINETTE, ZIRPHILE.

NINETTE.

Air : *Songez, songez à vous défendre.*
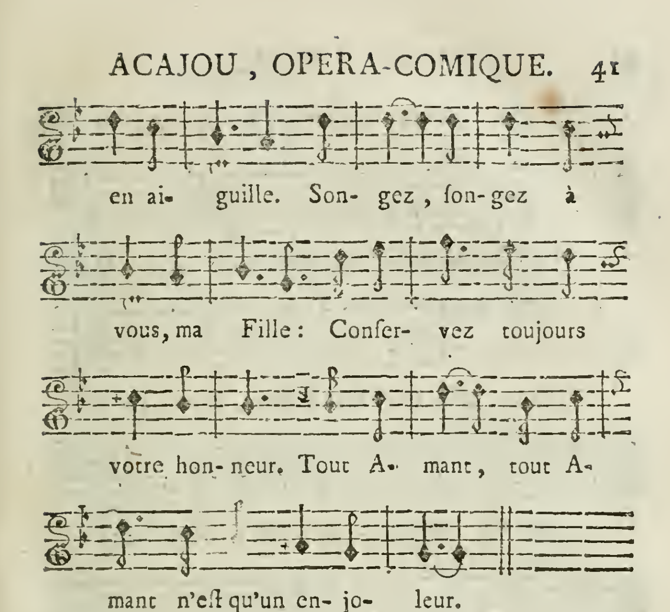


Son- gez, son- gez à vous, ma Fille :



Tout A- mant n'est qu'un en- joleur. Dès qu'une



fois on perd son cœur, Tout s'en fuit de fil



Air : *Votre toutou vous flatte.*

Mais quel air imbécille ?

ZIRPHILE.

Ce diſcours m'interdit.

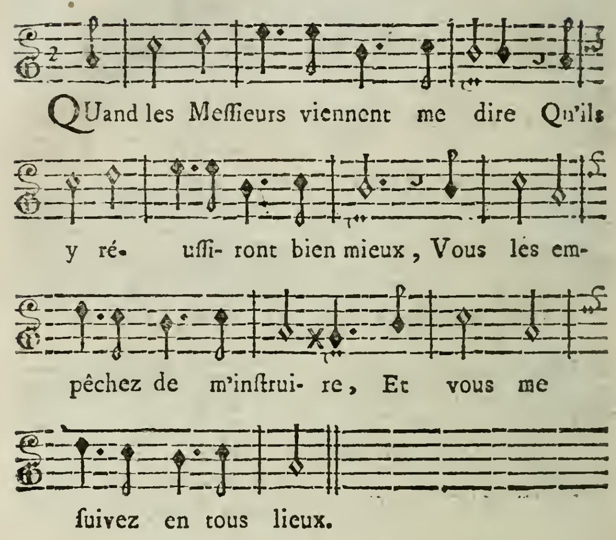
NINETTE.

Ma peine eſt inutile
Pour vous ouvrir l'eſprit.
Zirphile,
Quoi ! de vous nous ne ferons rien ?

ZIRPHILE.

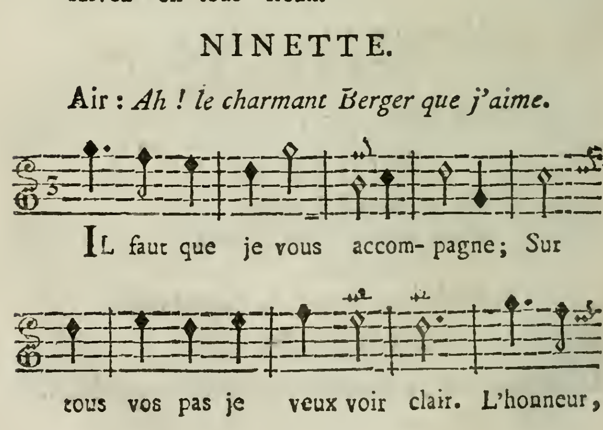
Apparemment, vous ne vous y prenez pas bien.
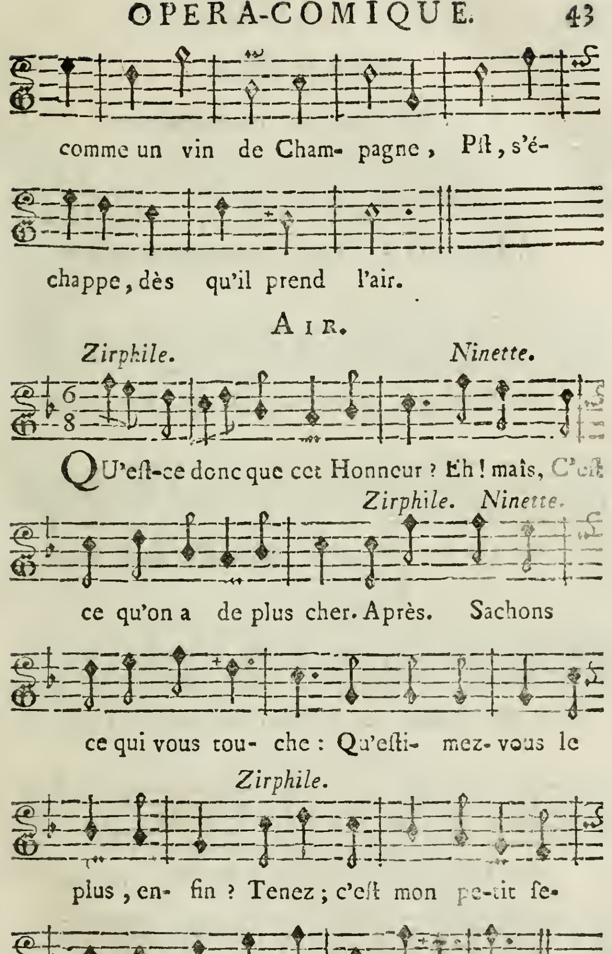
Air : *Toute la nuit je ſuis gelée.*



NINETTE.
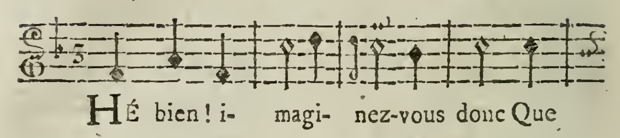
Air : *Ah ! le charmant Berger que j'aime.*
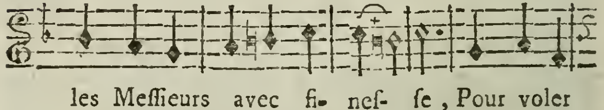


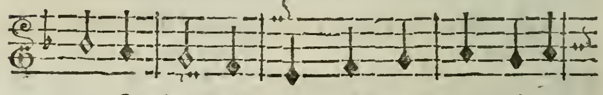

comme un vin de Cham- pagne, Pſt, s'é-
chappe, dès qu'il prend l'air.
AIR.
Zirphile.
Ninette.
QU'eſt-ce donc que cet Honneur ? Eh! mais, C'eſt
Zirphile.
Ninette.
ce qu'on a de plus cher. Après. Sachons
ce qui vous tou- che : Qu'eſti- mez-vous le
Zirphile.
plus, en- fin ? Tenez; c'eſt mon pe-tit ſe-
rin, Quoiqu'il ſoit un peu farou- che.

NINETTE.

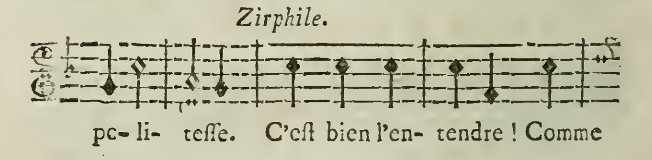
Air : *Je ſuis enfant, ne crains rien.*

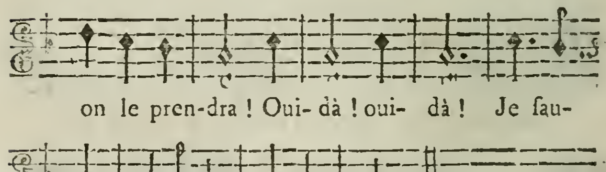


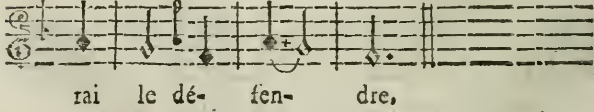




Zirphile.







NINETTE.

Air : *Non, je ne ferai pas.*

Craignez des Officiers le féduifant langage :
Craignez les gens de Robe encor bien d'avantage ;
Ce font en tapinois, malgré leur air benin,
Vrais renards affamés de l'honneur féminin.

Air : *Ma mere, mariez-moi.*

Mais, furtout, défiez-vous
Des petits Abbés au ton doux.

Air : *C'eft la Marmote en vie.*

Avec beaucoup d'adreffe,
Le galant à rabat
Cache fous fa tendreffe
Sa volonté traîtreffe,
Auprès de fa maitreffe.
Figurez-vous un Chat ;
Un Chat avec fineffe,
Pour mieux tromper, careffe ;
Et d'abord qu'on le flatte,
Il faifit cet inftant,
Et fa griffe auffitôt s'étend :
Paf, c'eft le coup de patte.

Air : *La beauté, la rareté, la curiofité !*

A quoi penfez-vous donc ?

ZIRPHILE.

Avec moi je raifonne.

NINETTE.

Quel eſprit !
Vous ne m'écoutez pas.

ZIRPHILE.

Pardonnez-moi, ma Bonne.

NINETTE.

Qu'ai-je dit ?

ZIRPHILE.

Air : *Carillon de Vendôme*, ou, *Orléans*, *Beaugenci*.

Mon ſerin, des Filoux, un Abbé qui fait le chat...
Oh ! dame ! . . oh ! dame !

NINETTE.

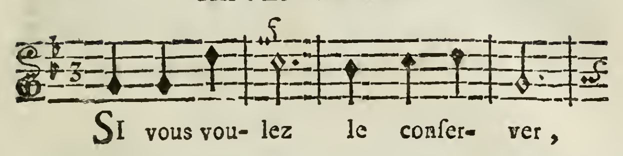
Air : *Gardez vos moutons, lirette, liron.*

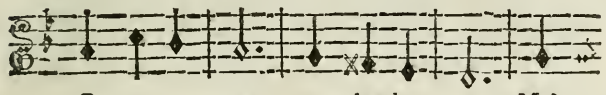
[*A part.*] Je vois bien que je perds mon tems.
[*A Zirp.*] Pour vivre en aſſurance,
Et pour parer les accidens,
Gardez avec vigilance
L'Anneau fortuné
Qu'on vous a donné
Le jour de votre naiſſance.

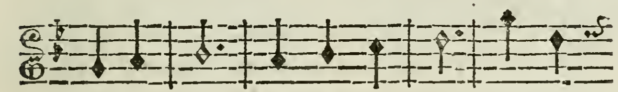
Air : *La jeune Abbeſſe de ce lieu*, noté ci-devant, page 11.

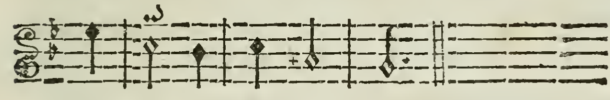
Par l'effet de ce Taliſman,
Dont la puiſſance eſt infinie,
Une fille peut aiſément
Commander au plus grand Génie ;
Cet Anneau la rend égale aux Rois :
Tout l'Univers eſt ſous ſes loix.

Air : *Le beau Dion.*







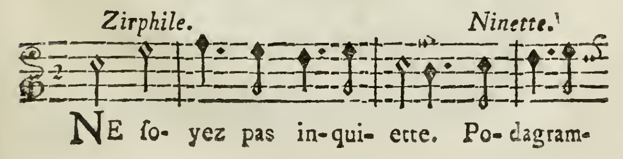


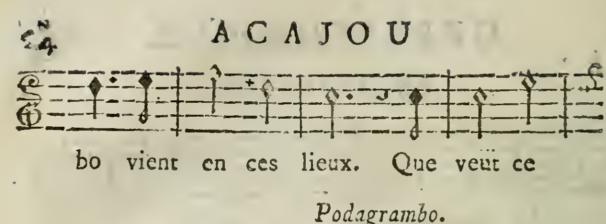
Air : *Quand le péril eſt agréable*, noté ci-devant page 13.

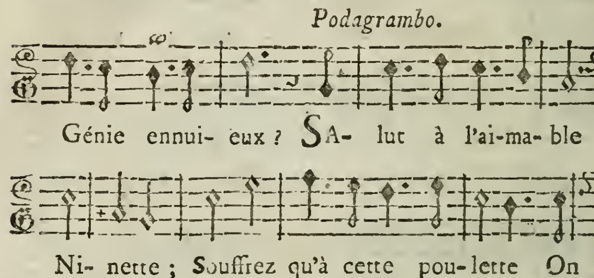
La méchante Fée Harpagine
Alors s'empareroit de vous ;
Et vous pourriez perdre l'époux
Que mon choix vous deſtine.

Air : *Pour faire honneur à la Nôce.*

Zirphile. *Ninette.*









SCENE II.

PODAGRAMBO, ZIRPHILE, NINETTE.

PODAGRAMBO.
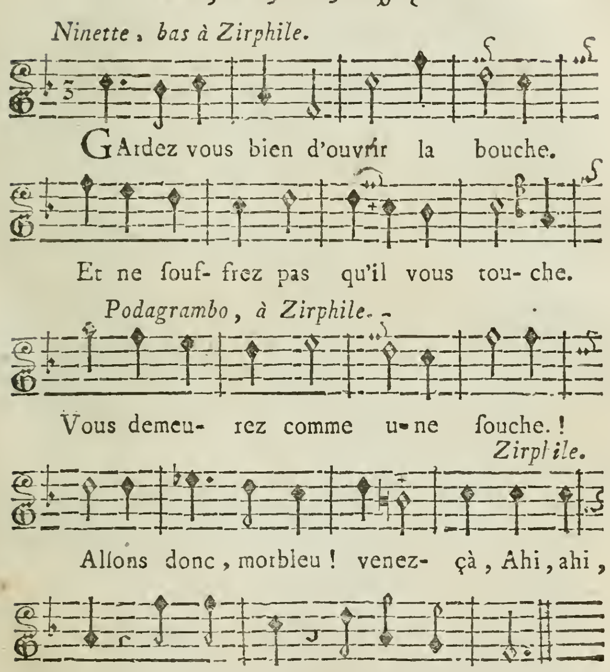
Air : *N'avez-vous pas vû l'Horloge ?*

COmmençons par ſon éloge.
[*A part.*]
J'ai mon compliment tout prêt.
[*A Zirphile.*]
Belle, en vos yeux l'Amour loge...

Et

Et ſa flêche eſt en arrêt...
N'avez-vous pas vû l'Horloge ?
Sçavez-vous quelle heure, l'heure il eſt ?

Air : *Ahi, ahi, ahi, laiſſez-moi là.*
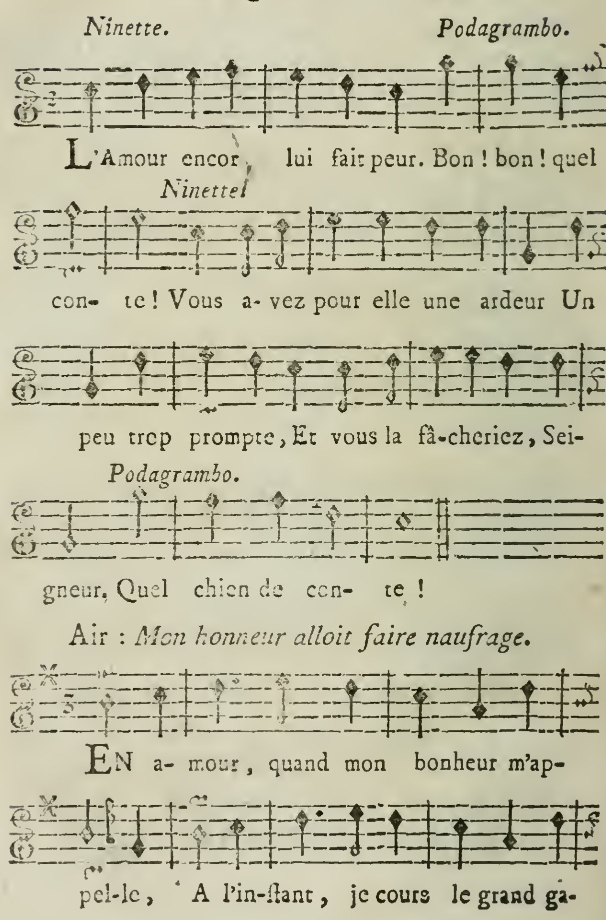


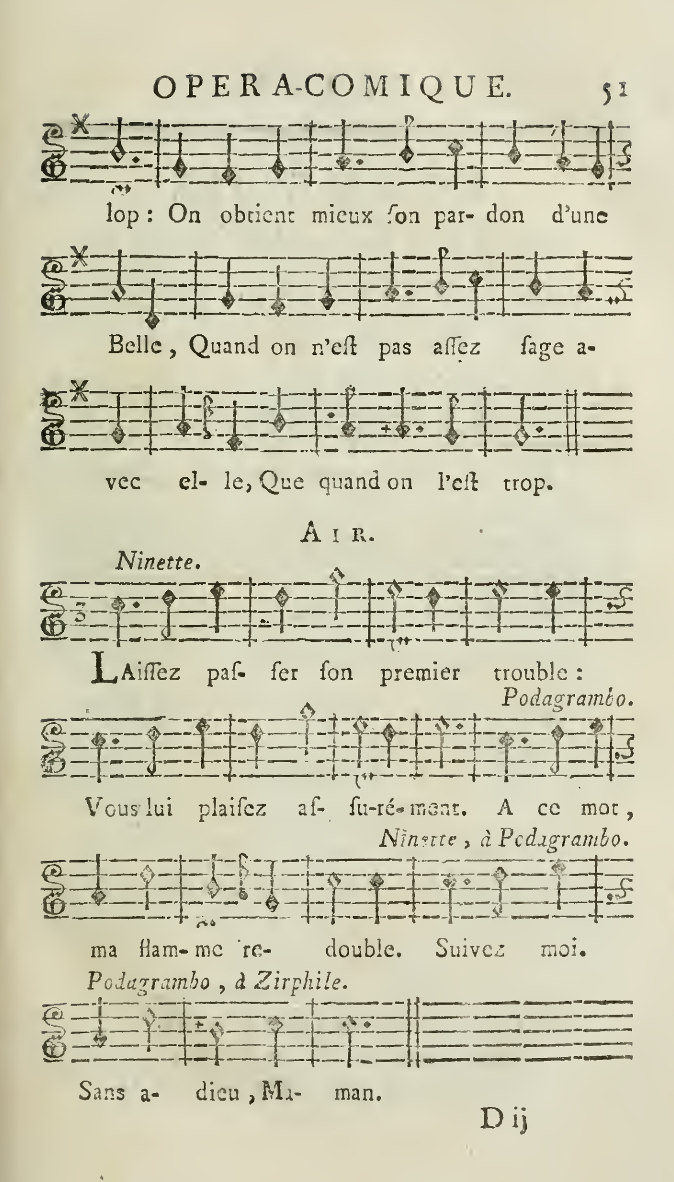
PODAGRAMBO.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

De mon eſprit le feu rapide
Ne prend point ſur le ſentiment.

Votre ſilence *m'eſt perfide ;*
Car je vous aime *étonnemment !*



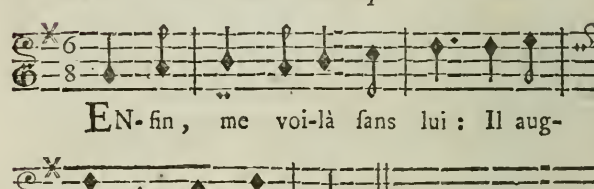

lop : On obtient mieux son par- don d'une
Belle, Quand on n'est pas assez sage a-
vec el- le, Que quand on l'est trop.
AIR.
Ninette.
LAissez pas- ser son premier trouble :
Podagrambo.
Vous lui plaisez as- su-ré-ment. A ce mot,
Ninette, à Podagrambo.
ma flam- me re- double. Suivez moi.
Podagrambo, à Zirphile.
Sans a- dieu, Ma- man.

SCENE III.

ZIRPHILE, ACAJOU.

ZIRPHILE.

Air : *Par bonheur ou par malheur.*



ACAJOU, *que l'on ne voit point.*

Air : *Pour voir un peu comment ça ſ'ra.*

Hélas !

ZIRPHILE.

Mon cœur eſt tout ému !
J'entends une voix qui ſoupire.

ACAJOU, *ſans être vû.*

Hélas !

ZIRPHILE.

Par un charme inconnu,
Elle me trouble, elle m'attire.
Répondons-lui ſur ce ton-là,
Pour voir un peu comment ça ſ'ra.

Air : *Oh ! oh ! ah ! ah !*

Hélas ! ciel ! je découvre
A travers ce taillis ! . .
La paliſſade s'ouvre !
Tous mes ſens ſont ſurpris.

ACAJOU, *paroiſſant.*

Oh ! oh !
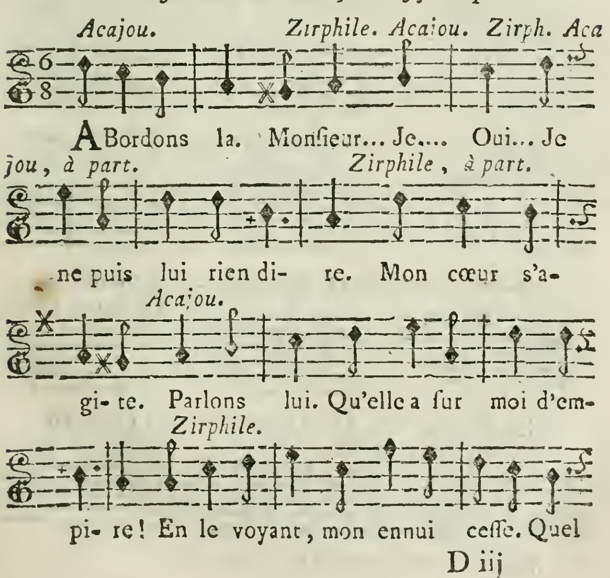
ZIRPHILE.
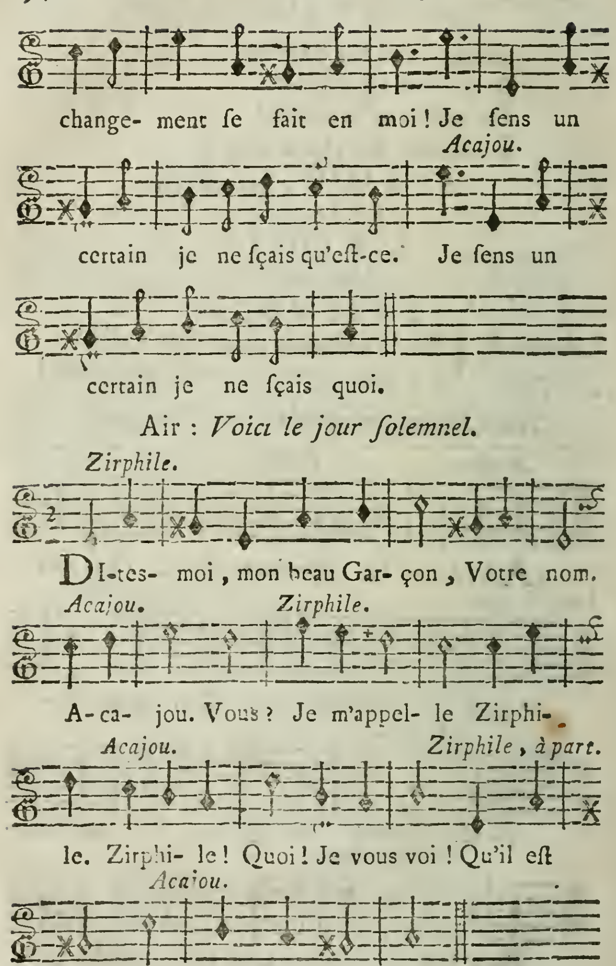
Ah ! ah !

ENSEMBLE.

[*Acajou.*] { Ah ! l'aimable objet que voilà !
[*Zirphile.*] { Le beau jeune homme que voilà !

Air : *Je ſens un certain je ne ſçais quoi.*
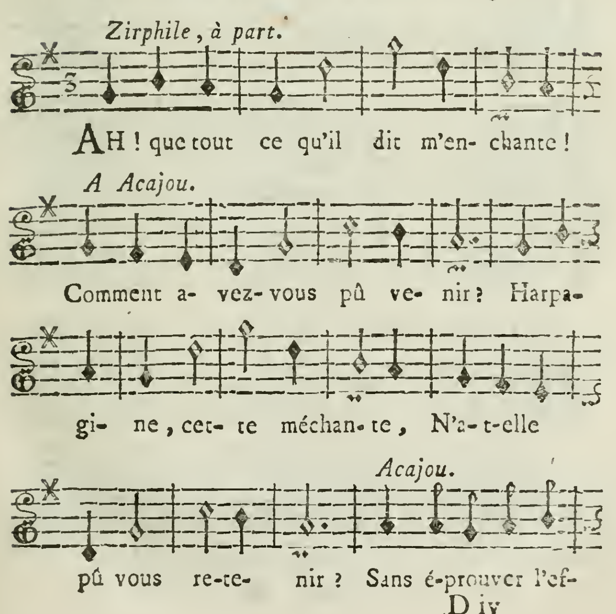


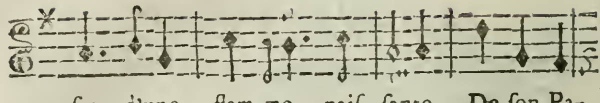

change- ment ſe fait en moi ! Je ſens un
Acajou.
certain je ne ſçais qu'eſt-ce. Je ſens un
certain je ne ſçais quoi.
Air : Voici le jour ſolemnel.
Zirphile.
DI-tes- moi, mon beau Gar- çon, Votre nom.
Acajou.
Zirphile.
A-ca- jou. Vous ? Je m'appel- le Zirphi-
Acajou.
Zirphile, à part.
le. Zirphi- le ! Quoi ! Je vous voi ! Qu'il eſt
Acajou.
beau ! Dieux ! qu'elle eſt bel- le !

Air : *Com' v'là qu'eſt fait !*

Ces fleurs qui parent la Nature,
Pâliſſent près de cet objet :
Ce ciel, dont la lumiere eſt pure,
M'offre un ſpectacle moins parfait.
Mon ame vole & l'environne,
Par l'effet d'un pouvoir ſecret.
Quel teint ! quelle bouche mignone !
Quels yeux ! mais quel nouvel attrait !
Com' v'là qu'eſt fait ! (*bis.*)

Air : *Si ma Philis vient en vendange.*





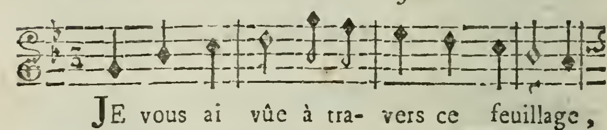
fet d'une flam-me naiſ- ſante, De ſon Pa-



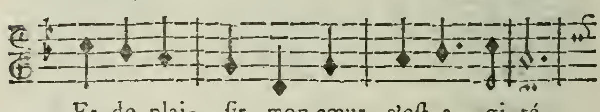
lais je ne pou- vois ſor- tir.

ACAJOU.

Air : *La liberté d'elle-même eſt charmante.*



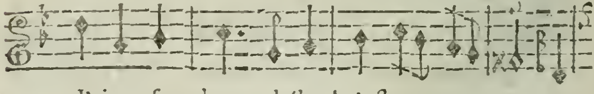
JE vous ai vûe à tra- vers ce feuillage,



Et de plai- ſir mon cœur s'eſt a- gi- té.



La Pa- liſ-ſade alors m'ouvre un paſ- ſa- ge.



J'aime ſans doute : hélas ! c'eſt votre ou- vrage,



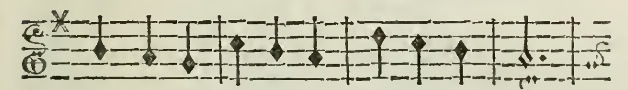
Et je vous dois ma li- ber- té.

ZIRPHILE.

Air : *Un jour la petite Claudine.*



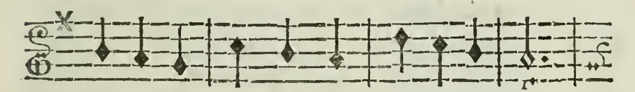
NI- nette dit qu'on me fait po-li- teſſe,



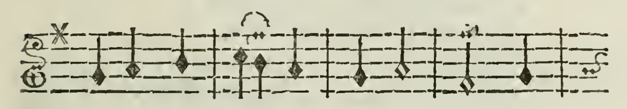
Pour a- bu- ſer de ma ſim-pli- ci- té :



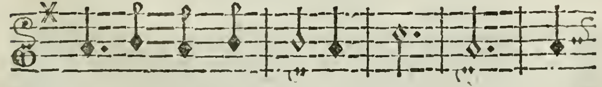
Que les Meſſieurs ont tous l'ame traî- treſſe.



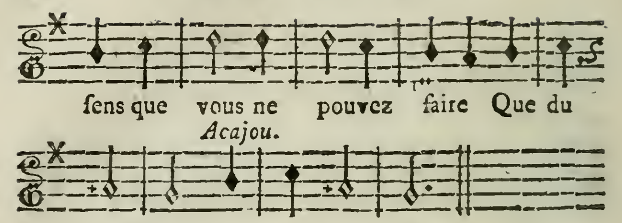
De ces mé-chans vous ê- tes ex- cep- té.



Hélas ! pour-riez-vous me tra- hir ? Non,



non : tout au con- traire, Je ſens. . . . je



Air : *Pour la Baronne.*

Selon ma Bonne,
On me careſſe pour voler
Mon petit Serin qui fredonne,
Qui déjà commence à parler;
Mais tenez, ſi vous le voulez,
Je vous le donne.

ACAJOU.

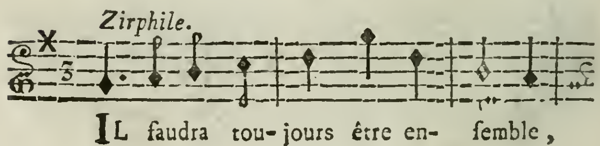
Air : *Ah! mon mal ne vient que d'amour.*
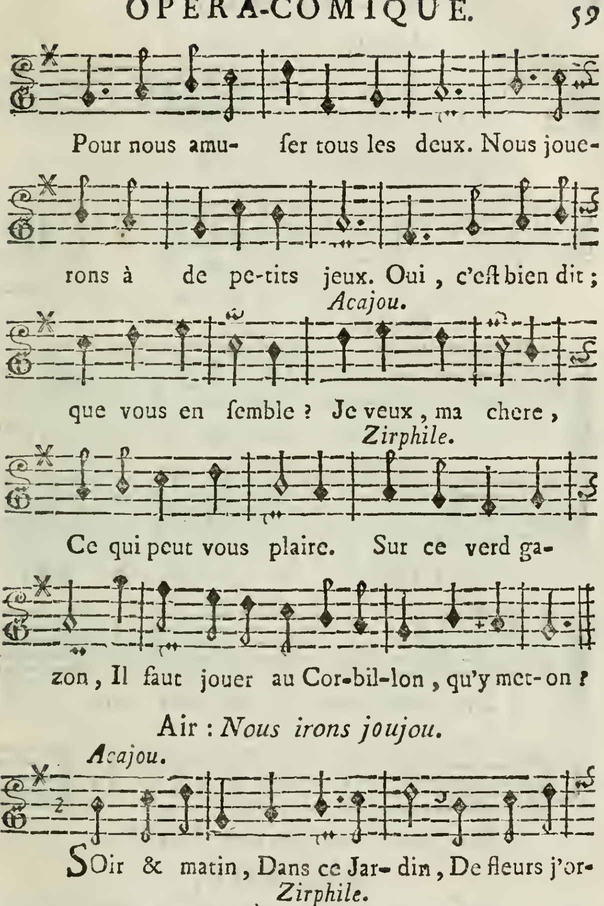
Inceſſamment je ſoupirois
Après un bien que j'ignorois.

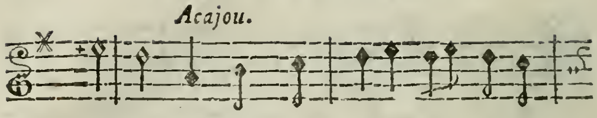
ZIRPHILE.

J'avois de même du ſouci
Sans en ſçavoir la cauſe.
Hélas! il me manquoit auſſi,
Comme à vous, quelque choſe.

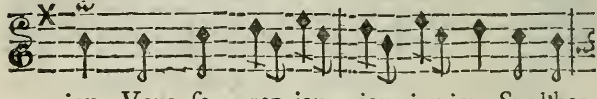
Air : *Dans votre joli Corbillon, qu'y met-on?*



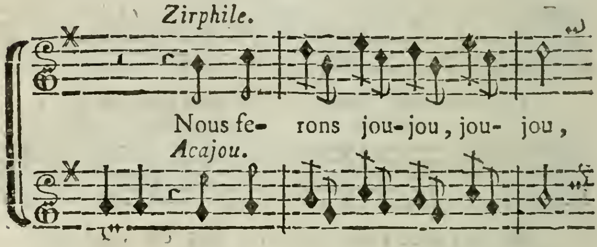

Pour nous amu- ser tous les deux. Nous joue-
rons à de pe-tits jeux. Oui, c'eſt bien dit;
Acajou.
que vous en ſemble? Je veux, ma chere,
Zirphile.
Ce qui peut vous plaire. Sur ce verd ga-
zon, Il faut jouer au Cor-bil-lon, qu'y met-on?
Air : Nous irons joujou.
Acajou.
Soir & matin, Dans ce Jar- din, De fleurs j'or-
Zirphile.
nerai vo- tre ſein. Ah! que je ſe- rai ſatiſ-



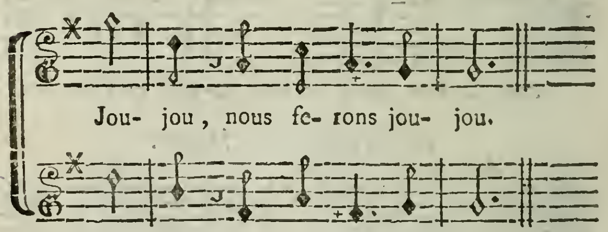
fai- te ! Oui , ſans ceſſe , avec votre Aca-



jou , Vous fe- rez jou- jou , jou-jou , Sur l'her-



bette. Nous fe- rons jou- jou , jou- jou ,



Jou- jou , nous fe- rons jou- jou.

ACAJOU.
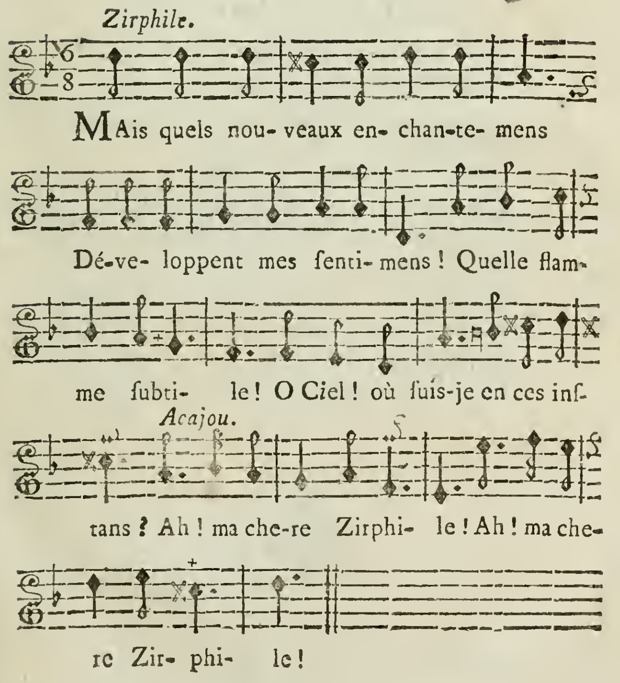
Air : *Prenez-en deux , prenez-en trois.*

Je voudrois ſur ces jolis doigts,
Prendre un baiſer, ma mie.

ZIRPHILE.

Prenez-en deux, prenez-en trois,
Contentez votre envie :
Voyez-vous !
[*Acajou baise la main de Zirphile.*]
Rien n'est si doux,
Je crois, dans la vie ;
Et mon ame est ravie.

Air : *Ces filles sont si sottes !*



ZIRPHILE.

Air : *Eſt-il de plus douces odeurs ?*

Mon cœur s'anime à tes accens :
Un Dieu s'en rend le maître.
Quel cahos offuſquoit mes ſens ,
Avant de te connoître !
Le jour n'avoit point lui pour moi :
C'eſt toi qui me fais naître.

ACAJOU.

Je ſens auſſi ... je ſens en moi...
Je prends un nouvel être.

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Quelle volupté fait éclore
Dans mon cœur un ardent deſir !
Un autre lui ſuccede encore ,
Et m'annonce un nouveau plaiſir.
Qu'un doux baiſer ... ah ! je t'adore.. :
J'ai ſenti nos ames s'unir.
Redouble ; viens, que l'on ignore
Qui de nous deux pouſſe un ſoupir.



SCENE IV.

PODAGRAMBO, ZIRPHILE, ACAJOU.

PODAGRAMBO, *appercevant Acajou & Zirphile.*

Air : *Ah ! la drôle d'hiſtoire !*

AH ! ce coup m'aſſaſſine ;
O Dieux ! qu'ai-je apperçu ?
Cherchons vîte Harpagine.
Quel revers imprévu !

[*Il ſort ſans ſe montrer à Zirphile & à Acajou.*]

SCENE V.

ZIRPHILE, ACAJOU.

ZIRPHILE.

Air : *Pour héritage.*

SANS la tendreſſe,
Eſt-il un vrai bonheur ?
Sa douce ivreſſe
S'empare de mon cœur.
Qui cauſe en nous
Un ſi charmant délire ?
Apprends-moi ce qui peut produire
Des plaiſirs ſi doux.

ACAJOU.

Air : *Sortez de vos retraites.*

Le Dieu qui nous enflamme
Ne me donna, je croi,
Que la moitié d'une Ame,
Et l'autre étoit pour toi.
Toujours chaque partie
Cherchoit ses premiers nœuds.
Cette Ame réunie
Nous rend égaux aux Dieux.

ZIRPHILE.

Air : *Sur le Pont d'Avignon.*

Je le crois comme vous.

[*Appercevant Harpagine.*]

O ciel ! je suis perdue !

[*Elle fuit.*]

SCENE VI.

HARPAGINE, ACAJOU.

HARPAGINE, *à Acajou.*

Que faites-vous ici ?

ACAJOU.

Madame, je l'ai vûe.

HARPAGINE.

Air : *Mon petit doigt me l'a dit.*

[*A part.*] O Dieux ! par mon imprudence,

Je perds sur lui ma puissance.
Tâchons de l'intimider :
[*Haut.*] Suivez-moi.

ACAJOU.
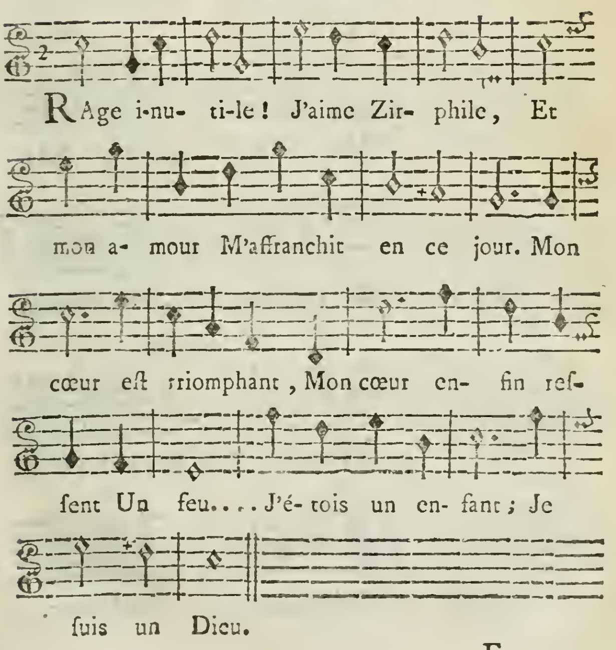
Non.

HARPAGINE.

Téméraire,
Crains l'effet de ma colere ;
La fureur va me guider.

ACAJOU.

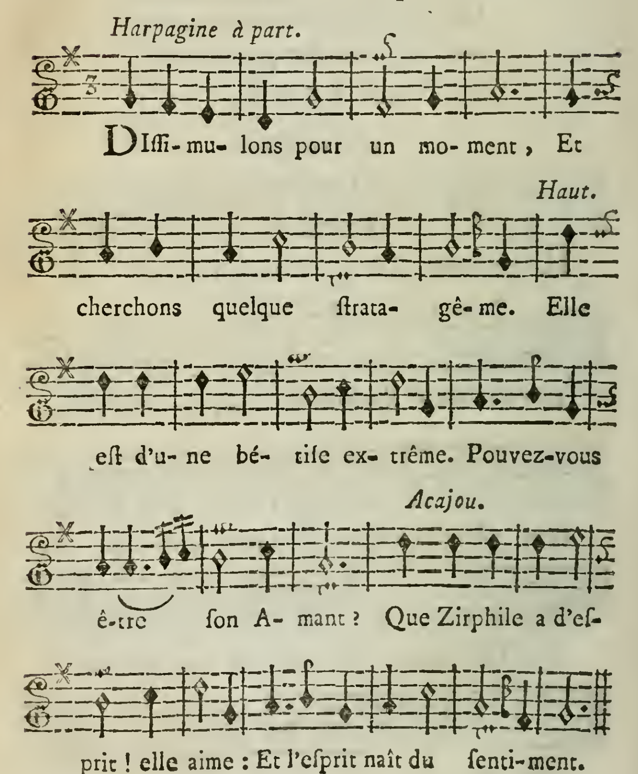
Air Anglois.



Air : *Le Savetier matineux.*

Sur le ſort le plus affreux,
Mon ame reſte tranquille ;
Qu'ai-je à craindre de fâcheux ?
Je ſuis aimé de Zirphile. (*bis.*)

Air : *La Fortune, ainſi que l'Amour.*



HARPAGINE.

Air : *Mon p'tit cœur, vous n'm'aimez guere.*

Vous la préferez à moi ?
Pour ma flamme quelle injure !
Je voulois ſous votre loi
Ranger toute la Nature ;
La gloire eût ſuivi vos pas.
Mon p'tit cœur, vous n'm'aimez guere :
Car tout ça n'vous touche pas.
Hélas !
Vous n'm'aimez pas.

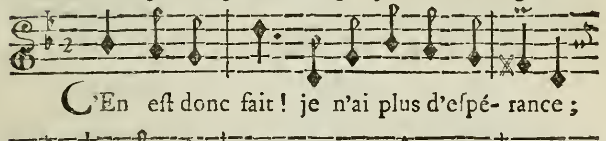
ACAJOU.

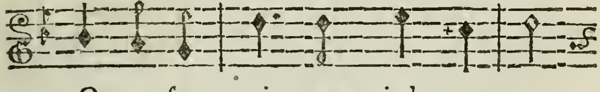
Air : *L'occaſion fait le larron.*

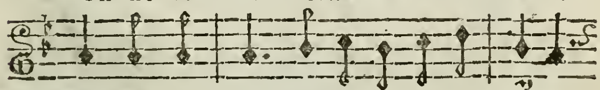
Ces vains honneurs n'offrent rien qu'impoſture.
Zirphile eſt tout : je voudrois, en l'aimant,
Etre ignoré de toute la Nature,
Et connu d'elle ſeulement.

HARPAGINE.

Air : *Je ſuis la fleur des garçons du village.*



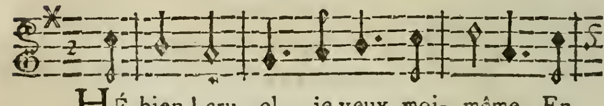


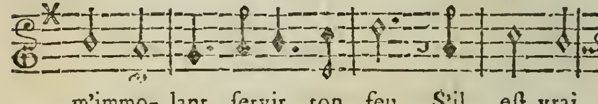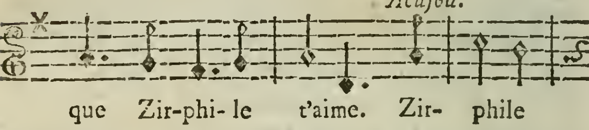




Pour m'oppo- ser à ton bon- heur.

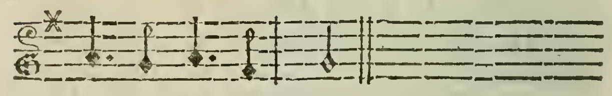
Air : *Faites boire à triple mesure.*





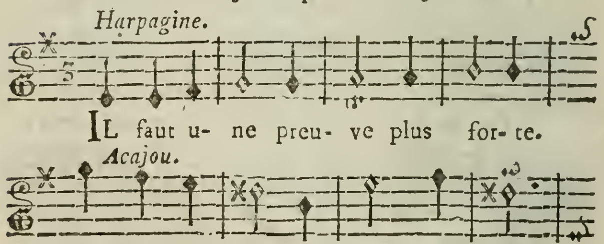
m'immo- lant , servir ton feu , S'il est vrai





m'en a fait l'a- veu.

Air : *D'une santé pour nous si chere.*



J'ai vû tout son cœur dans ses yeux.

Harpagine.

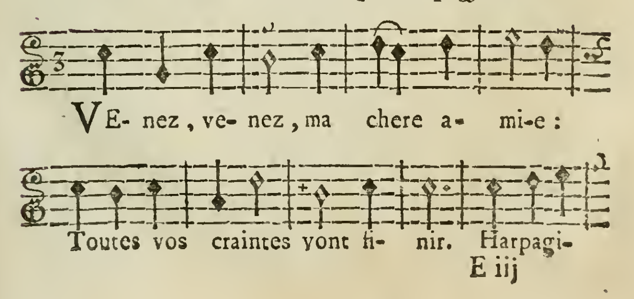
L'anneau qu'à ſon doigt elle porte
Me le prou- ve- ra beaucoup mieux.
Obtiens ce gage de Zir- phile, Ou
ton a- mour eſt i- nu- ti- le. *Elle ſort.*

SCENE VII.
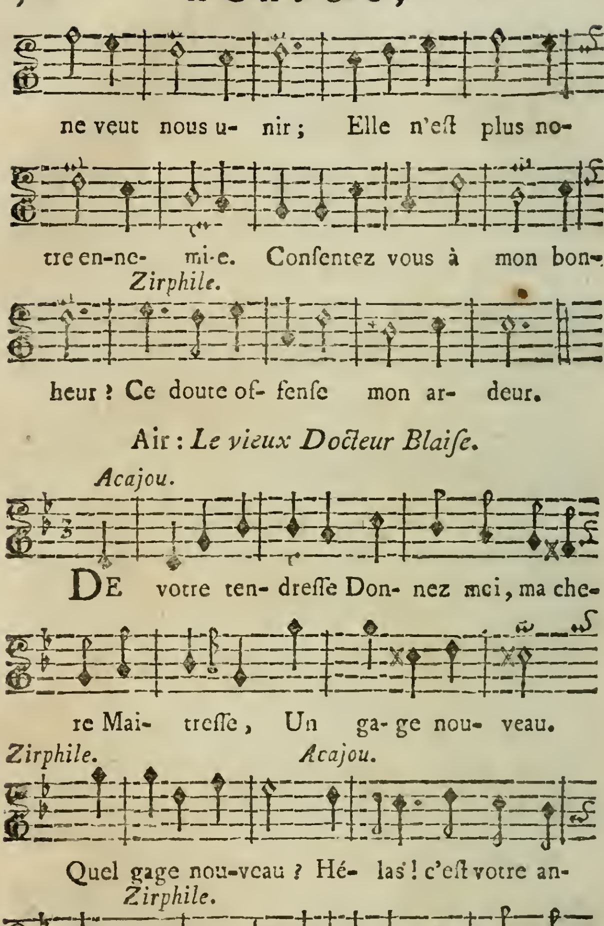
ACAJOU, ZIRPHILE.

ACAJOU.

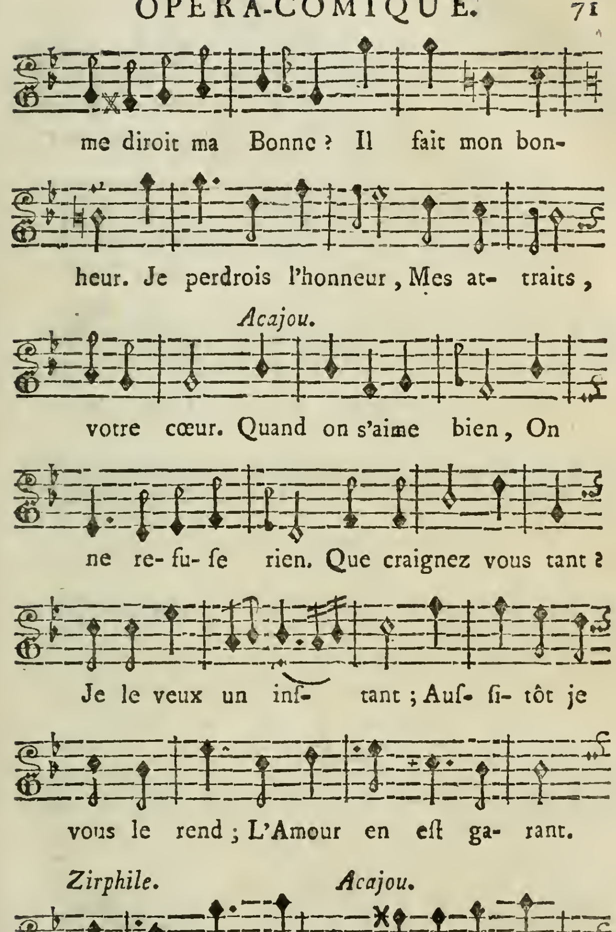
Air : *Si dans le mal qui me poſſede.*

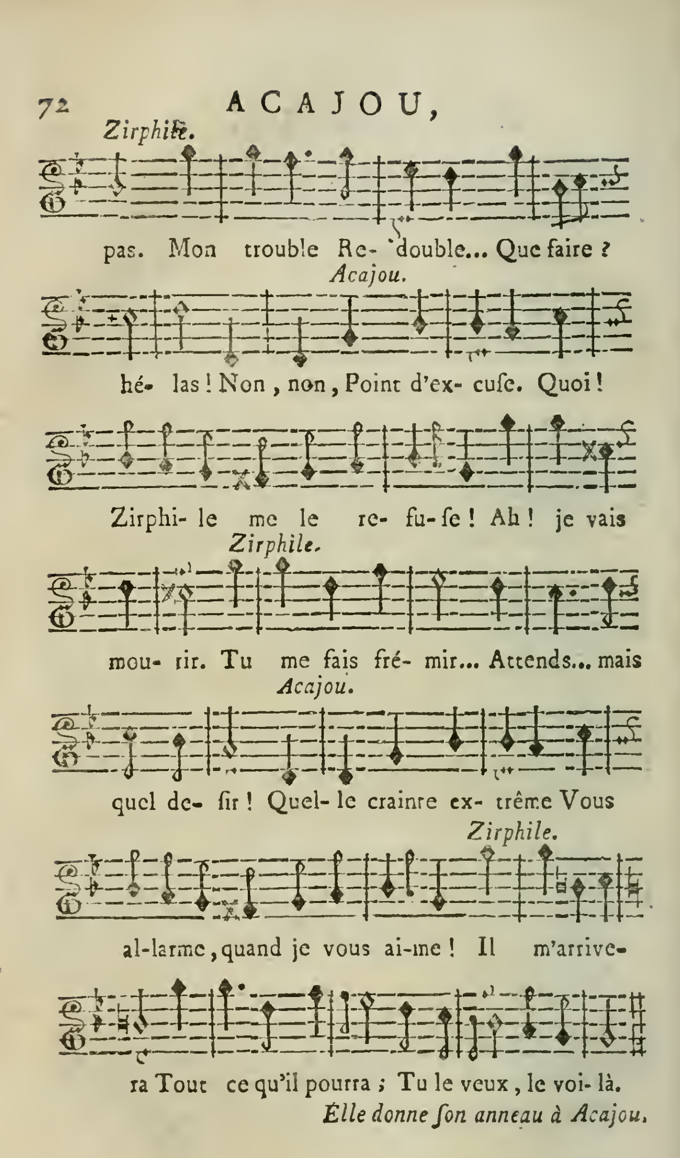


Harpagi-



neau. Que je vous le donne ! O Ciel ! que


me diroit ma Bonne ? Il fait mon bon-
heur. Je perdrois l'honneur, Mes at- traits,
Acajou.
votre cœur. Quand on s'aime bien, On
ne re- fu- se rien. Que craignez vous tant ?
Je le veux un inf- tant ; Auf- fi- tôt je
vous le rend ; L'Amour en eft ga- rant.
Zirphile.
Acajou.
Dieux ! quel em- bar- ras ! Vous ne m'aimez



Elle donne son anneau à Acajou.

ACAJOU.

Air : *A ta mere à préſent*, ou, *Laiſſe-moi, Tircis.*

O Dieux ! quelle douceur !

ZIRPHILE.

Qu'en allez-vous faire ?

ACAJOU.

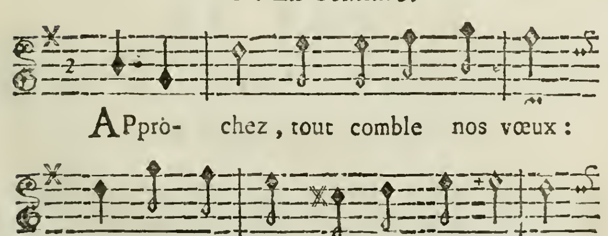
Il va combler mon bonheur.
Au gré de nos deſirs,
Nous ſerons, ma chere,
Toujours au ſein des plaiſirs.

SCENE VIII.

ACAJOU, ZIRPHILE, HARPAGINE.

ACAJOU, *à Harpagine.*

Air : *La Ceinture.*

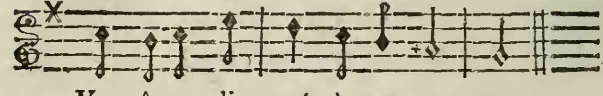




Harpagine.



Vo-yons : oui. Tremblez, malheu- reux.



Vous ê- tes li- vrés à ma ra- ge.

Air : *De mon pot je vous en réponds.*

[*A Acajou.*]
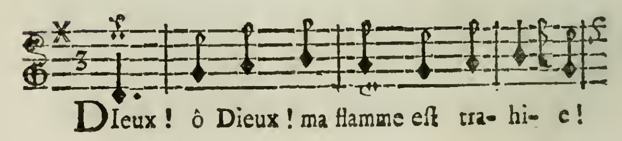
Puiſqu'un autre obtient ton cœur,
Ingrat, frémis d'horreur;
Crains tout de ma fureur extrême.
Je vais remettre à l'inſtant même
Au pouvoir de Podagrambo,
Zirphile & ſon anneau.

[*Elle enleve Zirphile dans un char tiré par un Dragon volant.*]

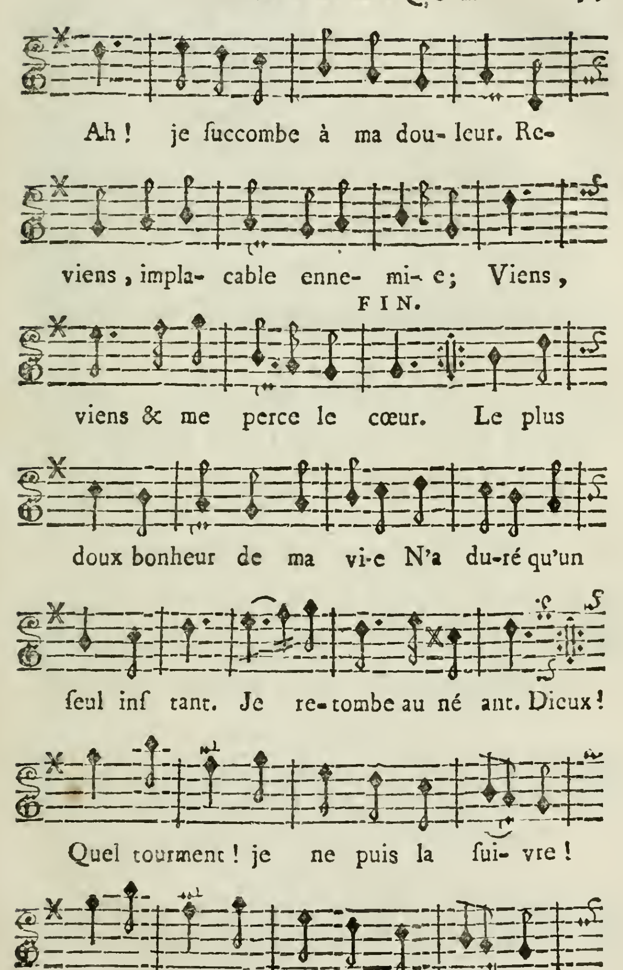
SCENE IX.

ACAJOU.

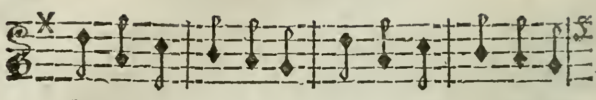
Air : *Viens, trop inſenſible Silvie.*



Dieux ! ô Dieux ! ma flamme eſt tra- hi- e !


Ah ! je ſuccombe à ma dou- leur. Re-
viens, impla- cable enne- mi- e; Viens,
FIN.
viens & me perce le cœur. Le plus
doux bonheur de ma vi-e N'a du-ré qu'un
ſeul inſ tant. Je re- tombe au né ant. Dieux !
Quel tourment ! je ne puis la ſui- vre !
La Bar- bare, en me laiſſant vi- vre,





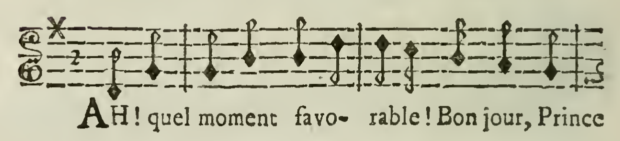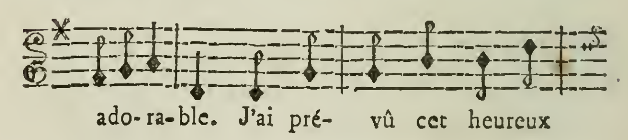


SCENE X.

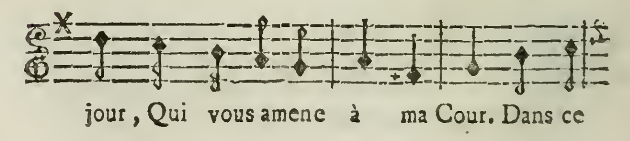
ACAJOU, NINETTE.

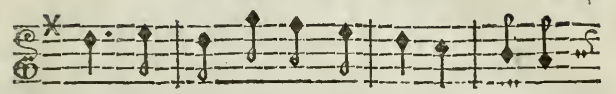
NINETTE, *à Acajou, gaiement.*

Air : *Puiſqu'une ingrate maitreſſe.*
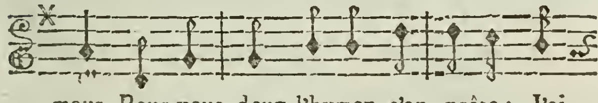








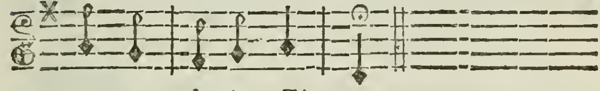
beau sé- jour Zirphile a sû vous plaire :



Son es- prit s'é- claire Par les feux de l'A-



mour. Pour vous deux l'hymen s'ap- prête : J'ai



comman- dé la Fê- te. : . .

Air : *Un petit moment plus tard.*

Mais quoi ! vous ne répondez pas !
L'accueil est sauvage.
Je ne vois point Zirphile.

ACAJOU.

Hélas !
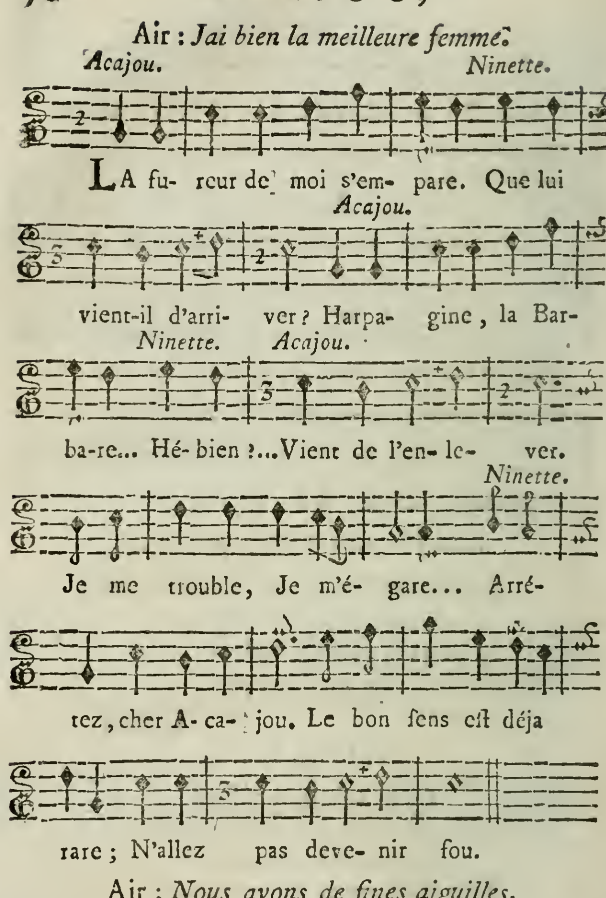
NINETTE.

Quel affreux présage !
Je la cherche en vain des yeux.
Qu'est-elle devenue ?
Elle n'est point en ces lieux.

ACAJOU.

Elle est (*bis.*) perdue.

Air : *Jai bien la meilleure femme.*



Air : *Nous avons de fines aiguilles.*

Pour voir les choſes plus nettes,
Je vais mettre mes lunettes.

[*Auſſi-tôt qu'elle a ſes lunettes.*]

Air : *Routes du monde*, noté ci-devant, page 14.

Ah ! quel objet frappe mes yeux !
Podagrambo ! ... Zirphile ! ... ô Dieux !

ACAJOU.



AIR.

AH ! quel mal- heur ! tout eſt per- du !

Je meurs ; dé- pê- chez vous, Ma- da-me.

Je crains que l'objet de ma flamme Trop

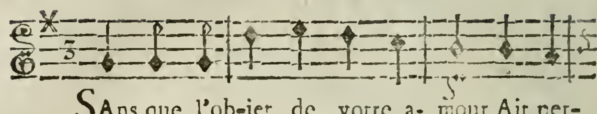
tard ne me ſoit ren- du ; Je crains que

l'ob-jet de ma flamme Trop tard ne me

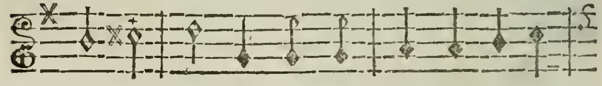
ſoit ren- du.

NINETTE.
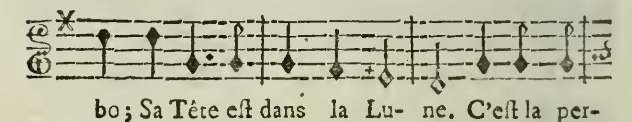
Air : *Simone, ma Simone.*



SAns que l'ob-jet de votre a- mour Ait per-



du le jour, Son corps eſt chez Po-dagram-



bo; Sa Tête eſt dans la Lu- ne. C'eſt la per-



te de ſon Anneau Qui fait votre in-for-tune.

Air : *Fille qui voyage en France.*

Vous avez un avantage;
Cela doit vous appaiſer :
Son cœur eſt votre partage.

ACAJOU.

Hélas! pourquoi m'amuſer?
O ſort funeſte!
Mon rival peut épouſer
Ce qui lui reſte.

NINETTE.

NINETTE.

Air : *On n'aime point dans nos forêts*, noté ci-dev. page 4.

Non, non, il n'en peut approcher,
Qu'il ne ſoit maître de la Tête.
Dans la Lune il va la chercher ;
Mais ce plat Génie eſt ſi bête
Que vous pourrez le prévenir.

ACAJOU.

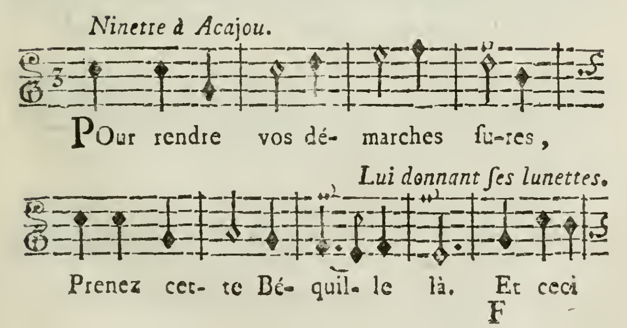
Eh ! comment donc y parvenir ?

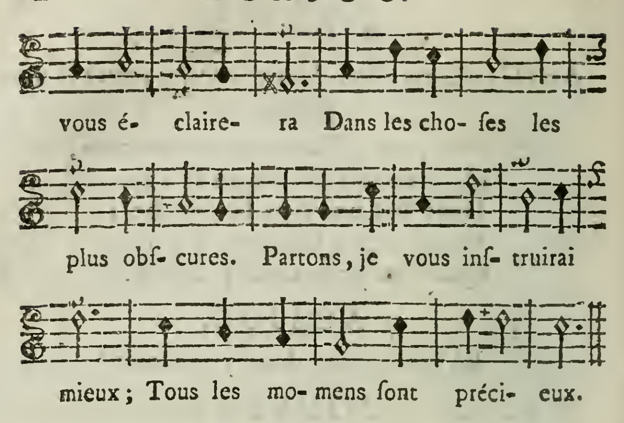
NINETTE.

Air : *Banniſſons d'ici l'humeur noire*, noté ci-dev. page 51.

D'abord ma baguette magique
Dans les airs vous tranſportera,
Et par un effet ſimpathique
La Lune vous enlevera.

Air : *Vive Michel Noſtradamus.*

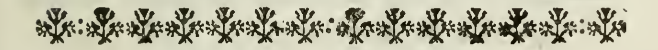




Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

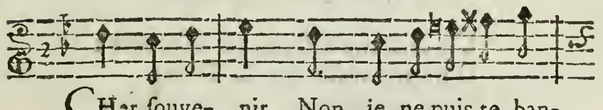


Le Théâtre repréſente des boſquets. La Scene eſt dans la Lune.

SCENE PREMIERE.

La Tête de ZIRPHILE *ſur un buiſſon de fleurs.*
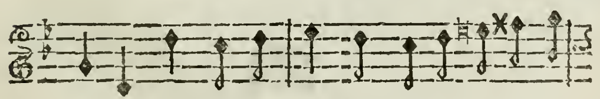
Air : *Je crois, Liſon.*



CHer ſouve- nir, Non, je ne puis te ban-

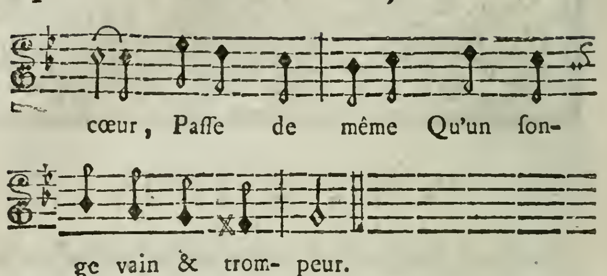


nir : L'Amour al-loit m'unir Au beau Prince que



j'aime ; Tout le bonheur Dont il enivroit mon





Air : *Que je regrette mon amant !*

Que je regrette mon amant,
Quoiqu'il cauſe mon infortune !
Pour avoir aimé tendrement,
Voilà ma Tête dans la Lune.
Si chaque fille eſt dans ce cas,
Les Têtes ſont rares là-bas.

Air : *Sans le ſçavoir.*

Un charme affreux ici m'arrête :
Il ne me reſte que la Tête ;
Quel amuſement puis-je avoir ?
Podagrambo du reſte eſt maître ;
Et je déteſte ſon pouvoir.
Je réponds à ſes feux peut-être,
Sans le ſçavoir.



SCENE II.

La Tête de ZIRPHILE, ACAJOU.

ACAJOU, *ſans être vû.*

Air : *Oh! Pierre, oh! Pierre.*

MA peine eſt inutile,
Et je cours comme un fou.
Zirphile, ma Zirphile.

La Tête de ZIRPHILE.

C'eſt la voix d'Acajou!

ACAJOU *en Vieillard, avec la béquille de Ninette.*

Zirphile, Zirphile.

La Tête de ZIRPHILE.

Oui, j'entends Acajou.

Air : *Trois Enfans gueux.*

Jettez les yeux ſur ce buiſſon de fleurs.

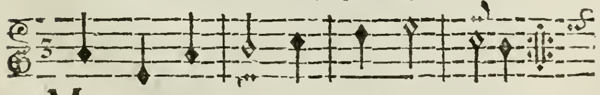
ACAJOU.

Que vois-je? hélas! c'eſt Zirphile elle-même.

La Tête de ZIRPHILE.

C'eſt Acajou qui vient ſécher mes pleurs.
Je vois encor le cher amant que j'aime.

Air : *Changement pique l'appétit.*



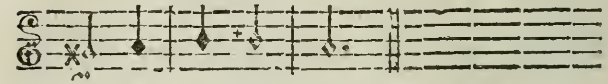
MAis par quel- le bon- ne for- tune
E- tes - vous auſ- ſi dans la Lune?



Acajou.



Ninette i- ci m'a tranſpor- té , Pour vous don-



ner la li- ber- té.

La Tête de ZIRPHILE.

Air : *Tarare ponpon.*

L'Amour prend donc pitié de nos peines cruelles ?

ACAJOU.

Oui , contre mon eſpoir , enfin je vous revoi.

La Tête de ZIRPHILE.

Nous ſommes-nous fideles ?
Daignez , de bonne foi ,
M'apprendre des nouvelles
De moi.

Air : *C'eſt une excuſe.*

Mon corps eſt reſté ſeul là-bas ,
Et j'ai tout lieu de craindre , hélas !
Quelque maligne ruſe :
S'il fait par malheur des faux pas ,
Ma tête ne le conduit pas ;
C'eſt une excuſe.

ACAJOU.

Air : *Dans notre village.*

Aucun téméraire
N'en peut approcher ,

Et je viens chercher
Ici cette tête si chere,
Pour l'y réunir,
Et vous obtenir.

Air : *Mathurin mon compere*, noté ci-dev. p. 20.

Dans un dessein semblable
Mon rival doit venir ;
Vous m'êtes favorable,
Il faut le prévenir.

La Tête de ZIRPHILE.

A ses yeux gardez-vous de paroître,
S'il vous voit...

ACAJOU.

Ne craignez point cela :
Il ne pourra me reconnoître,
Quand j'aurai mis ces lunettes-là.

Air : *Nous sommes Précepteurs d'Amour*.

Venez, volez entre mes bras.

La Tête de ZIRPHILE.

Je ne puis, un charme m'arrête ;
Sans mon anneau l'on ne peut pas
Se rendre maître de ma tête.

Air : *De tous les Capucins du monde*.

Ce Génie affreux le possede.

ACAJOU.

Mon malheur est donc sans remede ?

La Tête de ZIRPHILE.

Il vient pour combler nos douleurs.

Je ſens une frayeur extrême.

ACAJOU.

Cachez-vous vîte ſous ces fleurs ;
L'Amour m'inſpire un ſtratagême.

[*La Tête de Zirphile diſparoît : Acajou met les lunettes de la petite Fée, & paroît ſous la forme d'un Vieillard.*]

SCENE III.

PODAGRAMBO, ACAJOU.

PODAGRAMBO, *un trebuchet à la main.*

Air : *Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il tonne.*

PETITE, petite, petite,
A ma voix accourez vîte ;
Venez vous prendre
Au trébuchet
Que je vais tendre
Dans ce boſquet.

(*Appercevant Acajou qu'il prend pour un Vieillard.*)
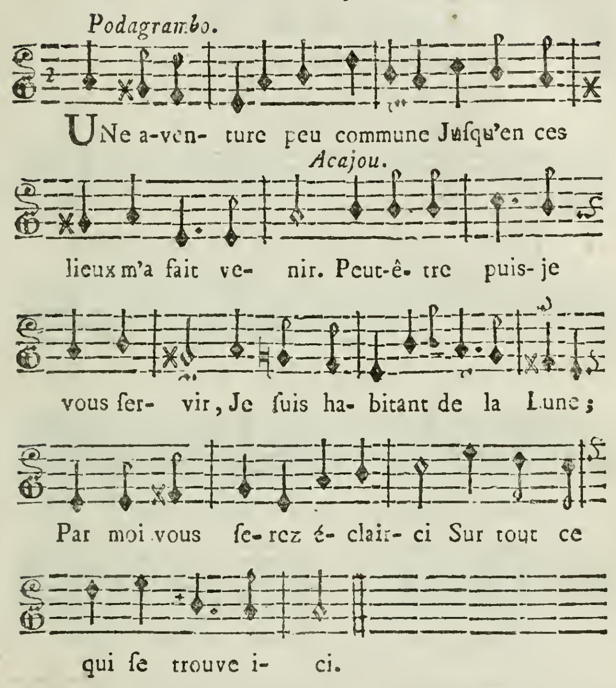
Air : *Ah ! vraiment, je m'y connois bien,* noté ci-devant, page 85.

Dites-moi, bon homme, où ſe perche
Un certain oiſeau que je cherche ?

ACAJOU.

On ne ſauroit mieux s'adreſſer :
Expliquez-vous ſans balancer.

Air : *Ah ! Nicolas, sois-moi fidele.*



Air : *De nécessité nécessitante*, noté ci-dev. p. 18.
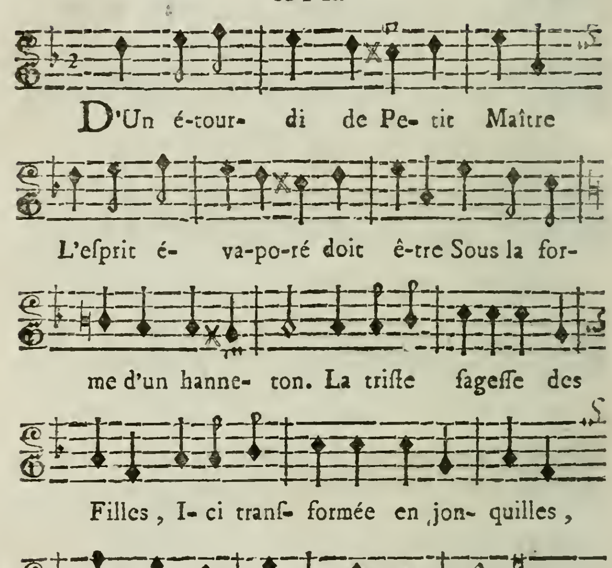
Tous les Etres dont la Lune abonde,
Sont évaporés de votre Monde :
En ces lieux tout se caracterise
Sous une forme qui sympathise.

Air : *Morgué ! si je la tenois, comme je l'étrillerois !*

Ici l'esprit des coquettes,
Par l'intérêt animé,

En abeille transformé,
Vit du tribut des fleurettes,
Et du Lis au Jaſmin
Vole, & ſuce ſon butin.





PODAGRAMBO.

Air : *M. le Prévôt des Marchands.*

Quelle eſt cette foule d'oiſeaux
Qui voltige ſous ces ormeaux ?

ACAJOU.

Air : *Adieu l'oiseau.*

La vertu légere des Belles
Ici paroît avec des aîles.
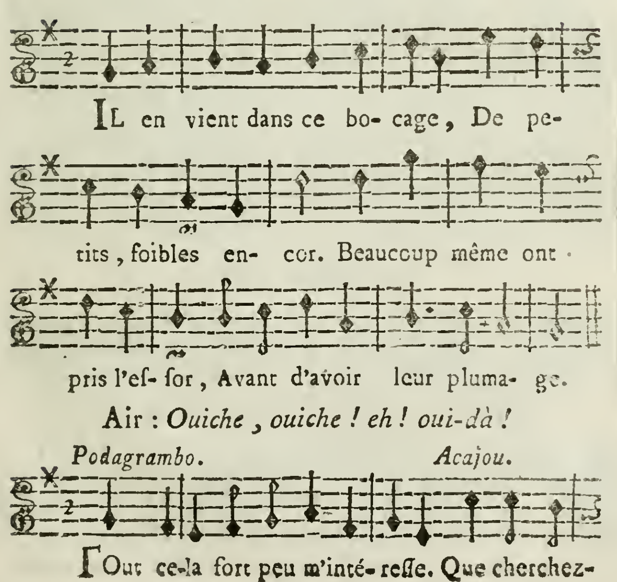
PODAGRAMBO.
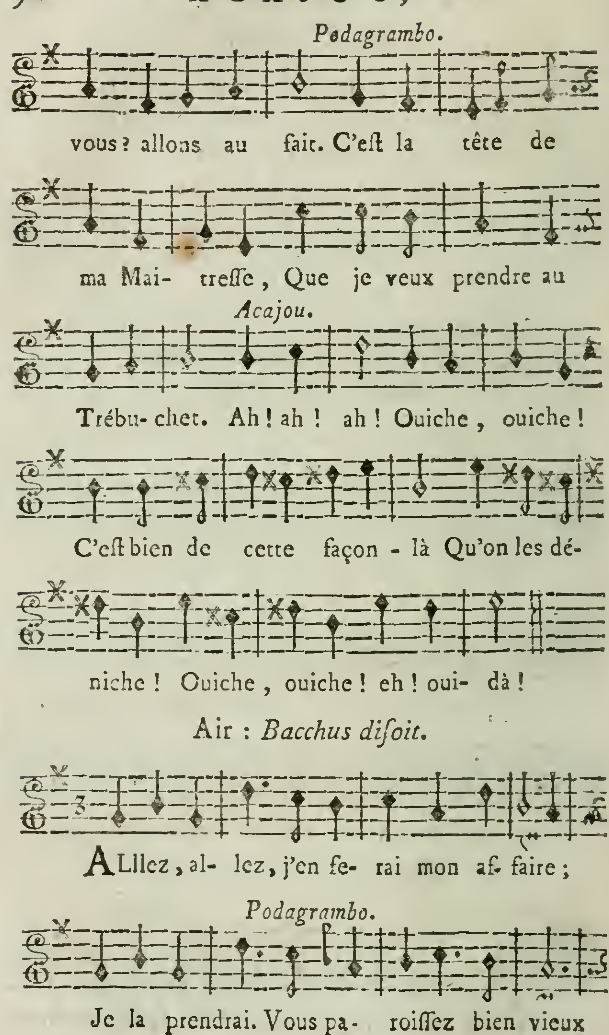
Quel cas nouveau !

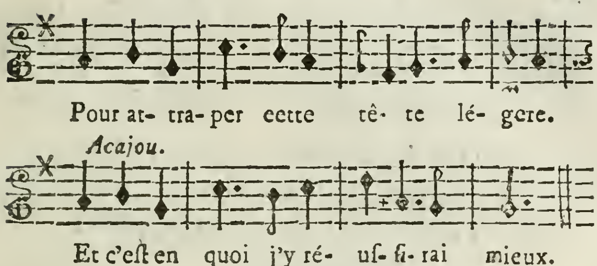
ACAJOU.

Toujours, par quelque moyen drôle,
Dans la Lune l'honneur s'envole
Comme un oiseau.

Air : *L'Amour est un oiseau.*

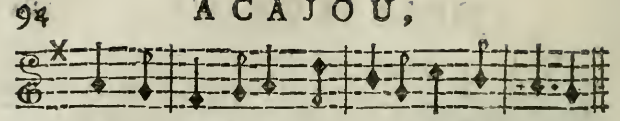



Podagrambo.
vous ? allons au fait. C'eſt la tête de
ma Mai- treſſe, Que je veux prendre au
Acajou.
Trébu- chet. Ah ! ah ! ah ! Ouiche, ouiche !
C'eſt bien de cette façon - là Qu'on les dé-
niche ! Ouiche, ouiche ! eh ! oui- dà !
Air : Bacchus diſoit.
ALllez, al- lez, j'en fe- rai mon af- faire ;
Podagrambo.
Je la prendrai. Vous pa- roiſſez bien vieux



Air : *Au Bal du Cours.*

L'Innocence eſt crain- tive, Et les jeu- nes Tendrons Sont ſur la défen- ſive A l'aſpect des Gar- çons. Ga- lans Trop pé- tu- lans, Vous manquez leur dé- faite; Par trop d'ardeur, On leur fait peur; Mais un Vieil-



Air : *Eh ! allons donc, jouez, Violons.*

Une jeune tête femelle
Vient à moi, dès que je l'appelle :
J'ai des appeaux
Pour ces oiseaux.

PODAGRAMBO.

Eh ! comment donc ?

ACAJOU.

On les attire
Par la louange ou la satire,
Et de petits contes nouveaux,
Que la mode fait trouver beaux ;
Il faut seconder mon adresse,
Pour attirer votre maitresse :
Apprenez-moi d'abord son nom.

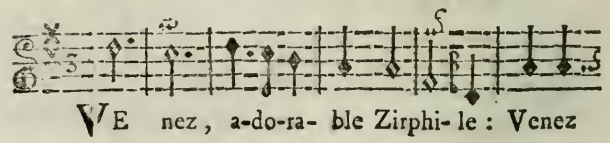
PODAGRAMBO.
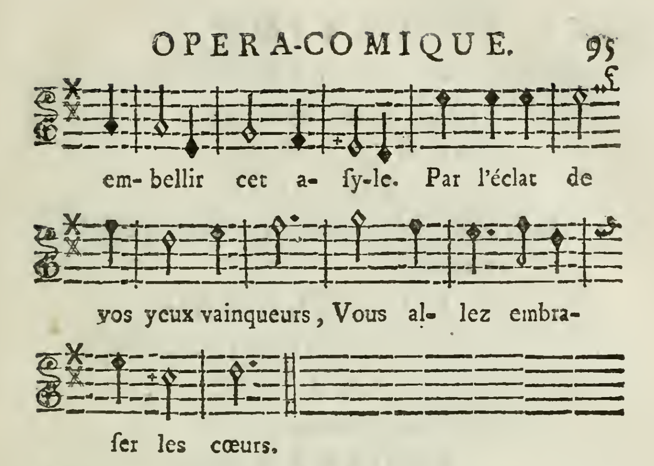
On l'appelle Zirphile.

ACAJOU.

Bon.

Air : *Ah ! vraîment, je m'y connois bien.*





PODAGRAMBO, *voyant paroître sur un rosier la Tête de Zirphile.*

Air : *Ah ! Barnaba, ta bequille.*

Ah ! la voilà !
Oui, c'est elle.
Qu'elle est belle !
Amusez-la,
Je la prendrai.

ACAJOU.

Restez-là.

Air : *Ton humeur est, Catherine.*

Vous avez plus de science,
C'est à vous de l'amuser ;
Moi, j'ai plus d'expérience,
Pour l'avoir, il faut ruser :
En vous l'étude est unie
A l'esprit vif & saillant.

PODAGRAMBO.

Parbleu, je ſuis un Génie :
Cela n'eſt pas étonnant.

ACAJOU.

Air : *A ſa voiſine*, noté ci-devant page 16.

Je vais donc. . .

PODAGRAMBO.

Venez, venez-çà.

ACAJOU.

Qu'eſt-ce qui nous arrête ?

PODAGRAMBO.

On ne peut, ſans cet anneau-là,
S'emparer de la tête.

ACAJOU.

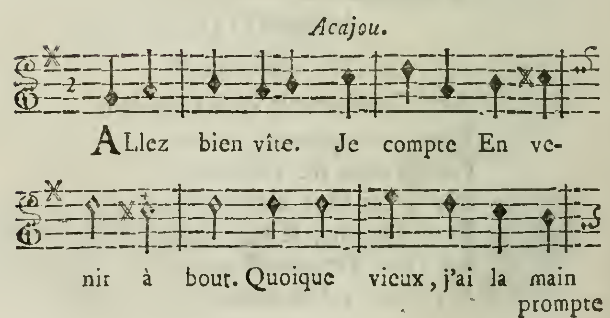
Je ne ſongeois pas à cela.

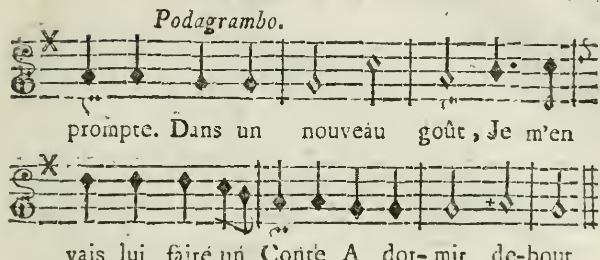
PODAGRAMBO.

Ah ! qu'il eſt bête !

[*Lui donnant l'anneau de Zirphile :*]

Acajou.
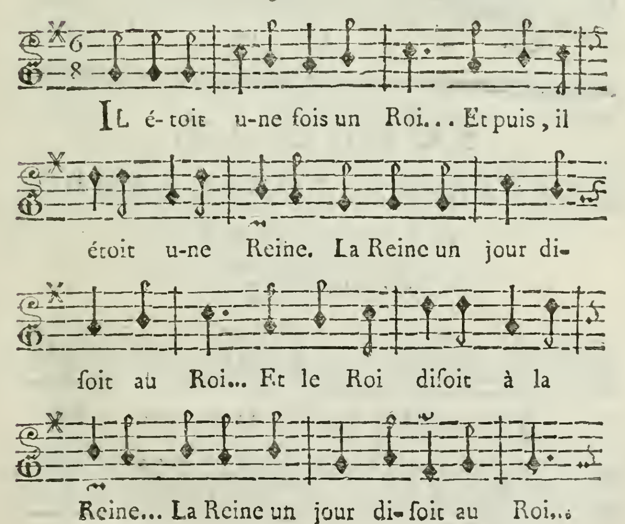




[Le Génie se couche sur un banc de gazon, pour réciter plus à son aise ; il s'assoupit en faisant son conte. Acajou profite de cet instant pour emporter la Tête de Zirphile.]

PODAGRAMBO.

Air : *Voyelles anciennes.*



Et le Roi di- ſoit à la Rei- - -

- - - ne.... La Reine un jour di-

ſoit au Roi... Et le Roi diſoit à la

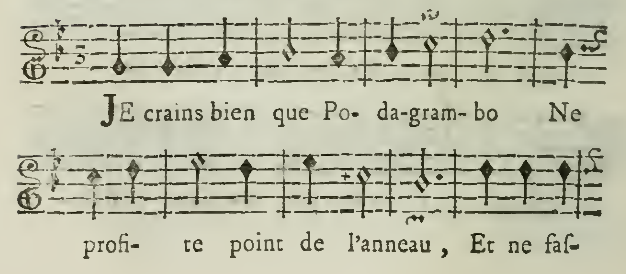
Rei- - - - ne. *Il s'endort.*
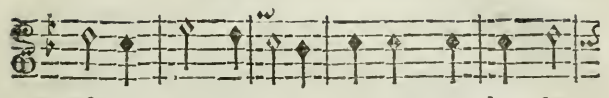
SCENE IV.

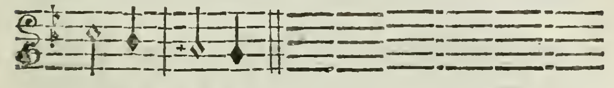
HARPAGINE, PODAGRAMBO.

HARPAGINE.

Air : *La Beſogne.*







PODAGRAMBO.

Fin de l'air ci-deſſus, page 97.

La Reine un jour diſoit au Roi...
Et le Roi diſoit à la Reine...

HARPAGINE.

Air : *Un Officier, deux Officiers.*

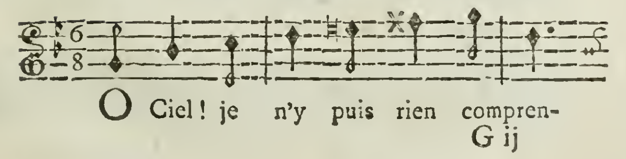
Je crois qu'il dort.
Ah ! le butord !
[*Elle le pouſſe pour le réveiller.*]

PODAGRAMBO, *ſe levant.*

Paix ; laiſſez-moi tranquille.
Voulez-vous bien finir ?
Je fais un conte pour endormir
La tête de Zirphile.

HARPAGINE.

Air : *Il l'attrap'ra, il l'attrap'ra.*



Podagrambo.

drc. A quelqu'un j'ai donné l'an-neau ; Tout

douce- ment il va la prendre, Pendant

qu'elle fe- ra do- do. Allez un peu plus

Harpagine.

loin m'at- tendre. Imprudent qu'avez-vous fait

Podagrambo.

là ? Il l'attra- p'ra, Il l'attra- p'ra.

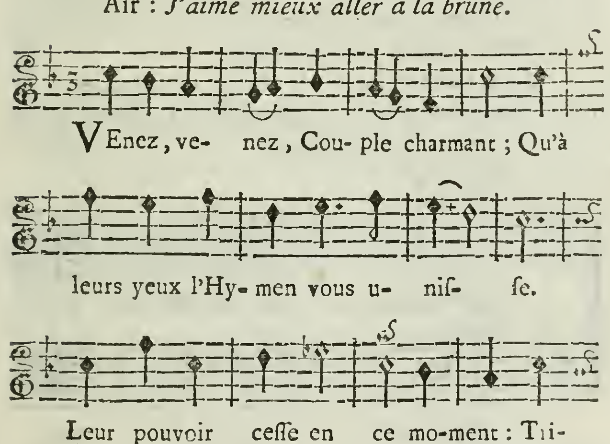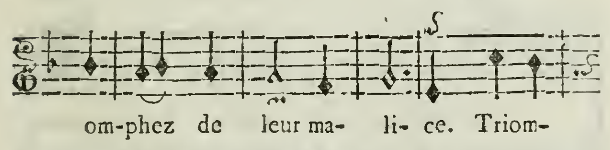


SCENE V. & derniere.

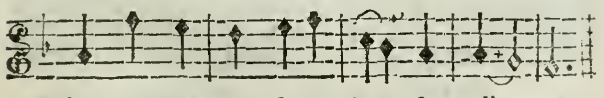
NINETTE, ACAJOU, *ſous ſa figure naturelle*, ZIRPHILE, HARPAGINE, PODAGRAMBO.

NINETTE, *à Acajou & à Zirphile.*

Air : *J'aime mieux aller à la brune.*







Air : *Bouchez, Nayades, vos fontaines.*

[*A Podagrambo & à Harpagine.*]

Vos remords ſont notre vengeance.
Malheureux ! fuyez ma préſence.
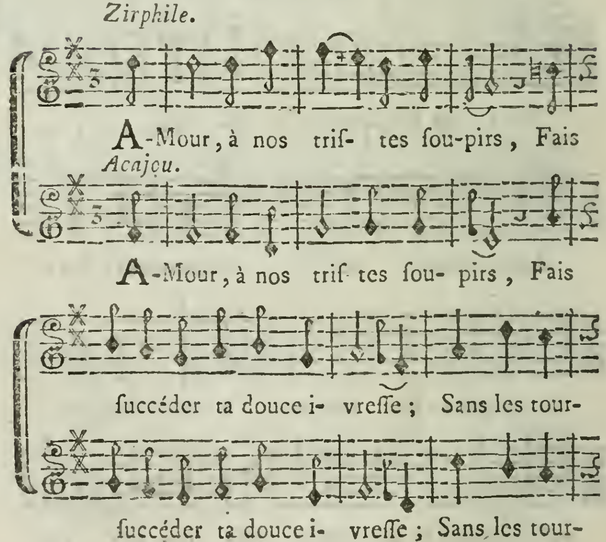
[*Harpagine & Podagrambo s'abîment.*]
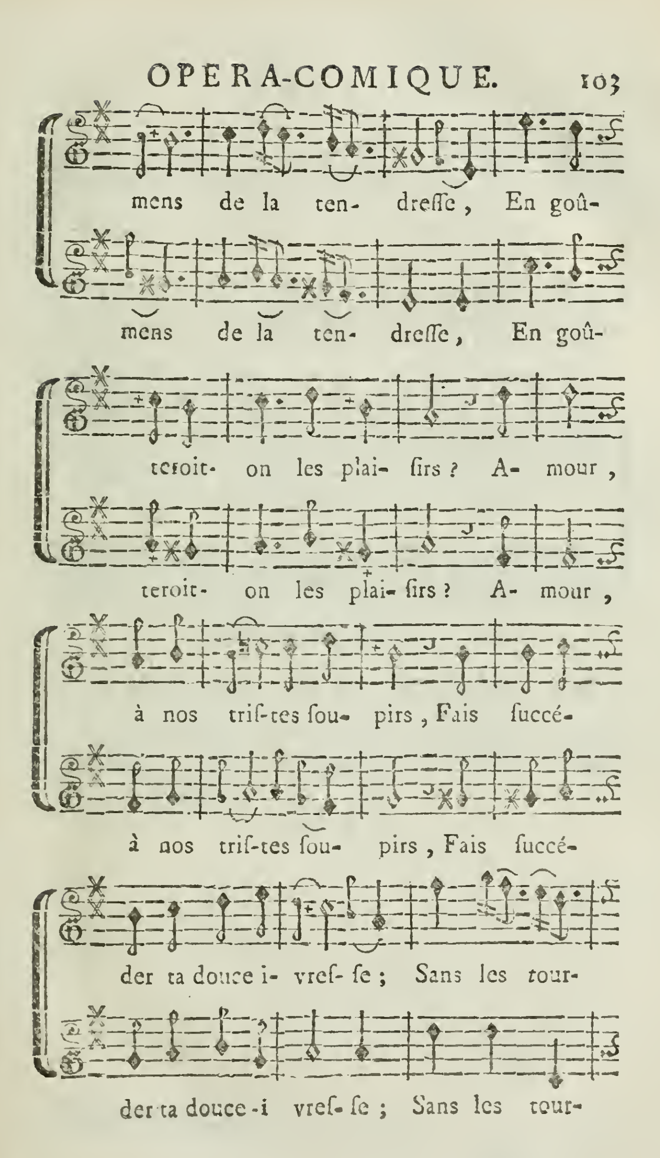
Toujours les méchans & les ſots
Sont dupes de leurs ſtratagêmes ;
Jamais ils n'ont, dans leurs complots,
De plus grands ennemis qu'eux-mêmes.

Air : *De néceſſité néceſſitante*, noté ci-dev. p. 18.
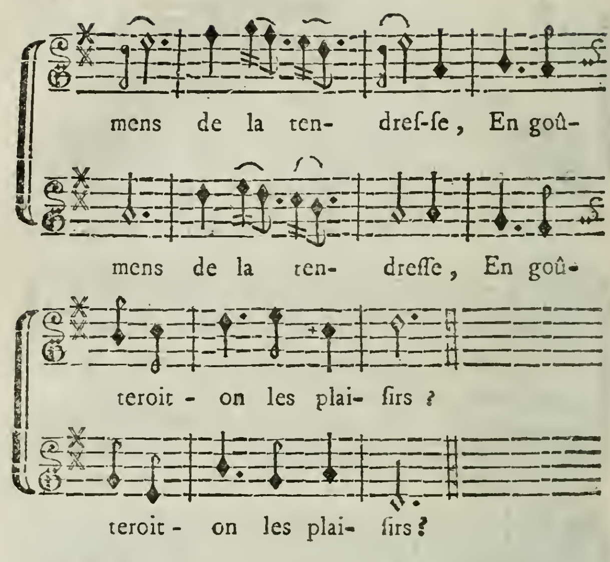
Je veux, d'un ſeul coup de ma béquille,
Amener une fête gentille :
Pour rendre la choſe moins commune,
Tranſportons mes Sujets dans la Lune.






mens de la ten- dreſſe, En goû-
mens de la ten- dreſſe, En goû-
teroit- on les plai- ſirs ? A- mour,
teroit- on les plai- ſirs ? A- mour,
à nos triſ-tes ſou- pirs, Fais ſuccé-
à nos triſ-tes ſou- pirs, Fais ſuccé-
der ta douce i- vreſ- ſe ; Sans les tour-
der ta douce -i vreſ- ſe ; Sans les tour-





BALLET DE NAINS,

Sujets de la Fée NINETTE.

FIN.

LES
AMOURS GRIVOIS,
OPERA COMIQUE-BALLET.
DIVERTISSEMENT FLAMAND,
EN UN ACTE.
Par M. FAVART.

O Mœlibœe, Deus nobis hæc otia fecit. Virgil. Bucol.

ACTEURS.

Madame GUILLEMETTE, vieille Vivandiere, mere de Fanchon.

FANCHON, jeune Vivandiere, promiſe à Joli-cœur.

JOLI-CŒUR, Tambour, Amant de Fanchon.

COLIN, jeune Berger Flamand.

COLETTE, jeune Bergere Flamande.

UNE MARCHANDE de Bran-de-vin.

UNE BERGERE Flamande.

UN PANDOUR Déſerteur, Amant de la Bergere Flamande.

ISABELLE, Demoiſelle Flamande, traveſtie en Servante.

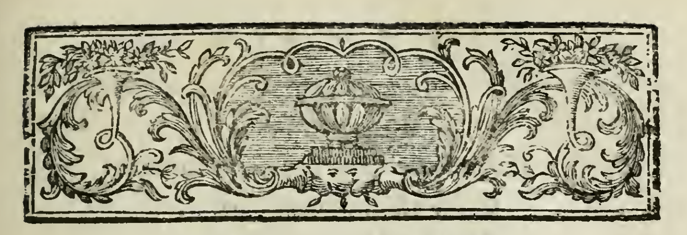
UNE SUIVANTE d'Iſabelle.

UN GRENADIER, Amant d'Iſabelle.

DEUX BUVEURS Flamands.

UN NIAIS & une NIAISE, chantans & danſans.

N. B. *La plupart des Airs contenus dans cette Piece, ſe trouveront notés à la fin de la Chercheuſe d'Eſprit.*



L'ÉCOLE DES AMOURS GRIVOIS.

Le Théâtre représente un hameau Flamand. On voit dans l'éloignement une Ville, dont les remparts sont détruits par le Canon ; de l'autre côté un Camp, à la tête duquel est une batterie de Canon. Les aîles représentent des Maisons de Paysans & des Estaminets. Le milieu de la Scène est occupé par plusieurs Flamands, dont les uns jouent de divers instrumens sous un grand arbre, pendant que les autres, autour de plusieurs tables, boivent, fument, jouent & dansent.

SCENE PREMIERE.

Madame GUILLEMETTE, FANCHON.

Après une ouverture qui caractérise un bruit de guerre où le Canon se fait entendre par intervalles, un Flamand se leve & chante.

UN BUVEUR FLAMAND.

AIR NOTÉ. N°. 1.

L'AMOUR, troublé
Par le bruit des trompettes,

S'eſt envolé
De ces retraites ;
Courons le chercher dans nos bois :
Qu'il entende nos voix.
Reviens dans cet aſyle,
Amour ; tout eſt tranquille,
LOUIS y donne des loix.

(*Madame Guillemette & Fanchon s'avancent, on leur apporte une Table, ſur laquelle on met un Pot de Bierre & trois verres.*)

FANCHON.

AIR. *Blaiſe revenant des Champs.*

Cette place, apparemment,
Sera, Maman,
Pour Joli-cœur mon Amant.

Madame GUILLEMETTE.

Non ; je veux, ma fille,
Eprouver ce drille.

AIR. *La beſogne.*

Nous ferons ſemblant aujourd'hui
D'en attendre un autre que lui,
Pour voir s'il t'aime ſans feintiſe.

FANCHON.

Je vous réponds de ſa franchiſe.

Madame GUILLEMETTE.

AIR NOTÉ. N°. 2.

Le François, dans ſa vive tendreſſe,
Ne ſe pique pas de bonne foi :
Son cœur eſt volage pour ſa Maitreſſe,
Autant qu'il eſt fidèle à ſon Roi.

AIR. *Tu n'as pas le pouvoir.*

Nous lui dirons qu'un gros Seigneur
A demandé ton cœur,
Et s'il prend la choſe en douceur ;
C'eſt qu'il n'a point d'ardeur.

AIR. *Le tout par nature.*

Obſerve bien tes diſcours,
Suppoſons d'autres amours.

FANCHON.

Je n'entends point ces détours ;
Ma mere, je vous jure.
Mon cœur parlera toujours,
Le tout par nature.

AIR. *Adieu, ma chere Maitreſſe.*

Joli-cœur n'eſt point volage ;
J'en ai des preuves, Maman :
Il a mis ſa pipe en gage,
Pour m'acheter un ruban.

AIR. *Il t'attrapera.*

Il ne porte point de cocarde,
Qui ne ſoit faite de ma main;
Quand j'approche du Corps-de-Garde,
Du doigt il m'appelle ſoudain.
Battant la Caiſſe il me regarde,
En me faiſant ce ſigne-là (1).

Madame GUILLEMETTE.

Il t'attrapera, il t'attrapera.

AIR NOTÉ. N°. 3.

Pour t'avoir, le Grivois te guette.
On attrape une fillette,
Mon enfant, à peu près
Comme le Soldat prend les Poulets:
S'il en voit un hors de ſa cage,
Il jette du pain, du fromage.
Tiens, petit, petit, petit;
Le Poulet ſuit,
Et crac,
Le voilà dans le ſac.

(1) Signe d'un baiſer.



SCENE II.

JOLI-CŒUR, Mme GUILLEMETTE, FANCHON.

AIR. *Quand je ſuis dans mon Corps-de-Garde.*

BON jour, Maman ; bon jour, Fillette.
Ici vous m'attendez, je crois.
Ma foi, notre gloire eſt complette.
Fanchon, c'eſt à toi que je bois.

Madame GUILLEMETTE.

AIR. *On vous en ratiſſe.*

On attend un autre Amant.

JOLI-CŒUR.

Bon ! quel chien de compliment !
Me prend-on pour un Jocriſſe ?
C'eſt moi qui l'épouſera.

Madame GUILLEMETTE.

On vous en ratiſſe, tiſſe, tiſſe,
On vous en ratiſſera.

AIR. *Mon pere a du pouvoir beaucoup.*

C'eſt un Monſieur qui vient chez nous :
Il a plus d'or & plus d'argent que vous ;

Il en a tout plein ſes caſſettes,
Et c'eſt ce qu'il faut pour les fillettes.

JOLI-CŒUR.

AIR. *Et autre choſe itou.*

Et autre choſe itou,
La mere Guillemette;
Et autre choſe itou:
Faut s'entr'aimer ſur-tout.

FANCHON.

AIR *Reçois dans ton galetas.*

Vraiment! ne ſçavons-nous pas
Comm' font ces Meſſieurs d' l'armée:
Ils vous laiſſ' dans l'embarras,
Quand vous vous croyez bien aimée:
Ils changent d'amour ſans façon,
Tout d' même que de garniſon,
Tout d' même que de garniſon.

JOLI-CŒUR.

AIR. *Ci-deſſus.*

Ma Fanchon,
Que crains-tu donc?
Tu ſeras toujours aimée:
Oui, mes amours
Iront toujours
Tambour battant, méche allumée.
Par la ſembleu, quoique grivois,
Je ſuis conſtant comme un Bourgeois. (*bis.*)

Madame GUILLEMETTE.

AIR, *Tambour, que tu causes d'allarmes!*

Un Garde-magasin
Aura ma Fanchonnette :
Vous la r'luquez en vain,
La promesse en est faite.
Tambour,
Battez-moi la retraite :
Adieu, bon jour.

JOLI-CŒUR.

AIR. *Pour le peu de tems qu'il nous reste.*

Eh comment!
D'un amour réciproque,
Est-ce que l'on se moque?
Quel traitement!
Le courroux me suffoque,
Si l'on me l'escroque,
Fût-ce le plus fier Traitant,
Le Diable me croque,
Ce bras le disloque,
Le plonge au néant;
Je vous le mets en loque
Dans un instant.

Madame GUILLEMETTE.

AIR NOTÉ. N°. 4.

C'est un vivant sur la hanche,
Qui vraiment vous vaut bien.

JOLI-CŒUR.

S'il veut m'enlever mon bien,
Ventre-non d'un chien,
Je vous le tranche.

FANCHON.

AIR. *Et non, je n'en veux pas davantage.*

Maman, vous avez beau dire,
Joli-cœur a mon amour :
Il a de quoi me ſuffire,
Quoiqu'il ne ſoit que Tambour.
Joli-cœur a du courage,
Il aime de bonne façon.
Eh ! non, non, non,
Je n'en veux pas davantage.

JOLI-CŒUR, *à Madame Guillemette.*

AIR. *Ce ſont les Garçons du Port-au-Bled, ou j'ai fait l'amour c'eſt pour un autre.*

Si vous vous oppoſez à nous,
Je vous ſaboule auſſi.

Madame GUILLEMETTE.

Tout doux :
Je vois que vous aimez ma fille.
Eh bien ! entrez dans ma famille.

JOLI-CŒUR.

AIR. *C'eſt une Comédie.*

Et ce Rival ?

Madame GUILLEMETTE.

Mon Gendre, il n'en eſt rien.
C'étoit pour voir ſi ton cœur aimoit bien :
C'eſt une Comédie.

JOLI-CŒUR.

C'étoit pour m'éprouver ? Le beau trait de génie !
A quoi bon ces ſottiſes-là ?
C'eſt un Opera.

AIR. *Turlurette.*

Oublions tout ce micmac ;
Notre affaire eſt dans le ſac.

Madame GUILLEMETTE.

Trinque, à nous, la Nôce eſt faite,
Turlurette.

(*Ils s'approchent tous trois de la Table, & chantent enſemble en trinquant.*)

Turlurette, ma tan turlurette.

JOLI-CŒUR.

AIR. *Rlan tan plan, tire lire.*

Achevons notre cruchon,
Et rli, rlan, rlan tan plan, tire lire,
Puiſque j'obtiens ma Fanchon,
Cel' que mon cœur deſire ;
Cel' que mon cœur deſire,
Rlan tan plan tire lire,
Joli-cœur eſt bon Garçon,

Et rli & rlan, rlan tan plan tire lire;
Joli-cœur eſt bon Garçon,
Il te fera bien rire.

AIR NOTÉ. N°. 5.

Si tu veux me ſuivre,
L'on me verra vivre,
Joyeux avec toi.
Au Camp du Roi :
Dans le doux breuvage,
Verſé de ta main,
Je boirai le courage
Avec le Brandevin.

FANCHON.

AIR. *Le tambour à la portiere.*

Je ferai ta cadenette,
J'attacherai ton col noir :
Je te nouerai ta roſette,
Je te friſerai le ſoir.

Madame GUILLEMETTE.

Mais que Joli-cœur promette
De l'habiller proprement,
Afin que ſa Fanchonnette
Faſſe honneur au Régiment.

JOLI-CŒUR.

AIR. *En miſtico, en dardillon, en dar.*

Tu feras miſe en Damoiſelle,
En miſtiço, en dardillon, en dar, dar, dar, dar;

Tu porteras frange & dentelle,
Fin ſoulier de caſtor miſtificoté, brodé.

Même Air.

Tu porteras de la friſure;
En miſtico, en dardillon, en dar, dar, dar, dar,
Boucle d'argent à la ceinture;
En bas rouge à coin verd miſtificoté, tiré.

FANCHON.

AIR. *Le Tambour à la Portiere.*

Quand tu battras la retraite,
Le ſoir, au déclin du jour,
Donne un coup pour Fanchonnette;
Qui te paiera de retour.
Le matin, avant l'aurore,
En reprenant ton tambour,
Bats pour Fanchonnette encore,
Pour réveiller notre amour.

JOLI-CŒUR.

AIR. *En miſtico, en dardillon, en dar.*

Je battrai pour ma Fanchonnette,
La rataplan, la rataplan, la ratapataplan,
Et jamais un coup de baguette
Ne fera rataplan
Pour d'autres que toi, mon enfant.

Madame GUILLEMETTE.

AIR. *Du Siége de Cythere.*

Mais le tambour ſe fait entendre.

FANCHON.

Soyons tous joyeux & diſpos.

JOLI-CŒUR.

Vous ne pouviez ici vous rendre,
Camarades, plus à-propos;
Nos ennemis ont pris le large :
Quand on les entend battre aux champs,
Ratapataplan, ratapataplan,
Nos amours battent la charge.

MARCHE DE GRENADIERS & de Vivandieres.

JOLI-CŒUR.

AIR. *Tambour de l'amour, &c.*

Au ſon du tambour
Célébrez l'Amour :
Que chacun en ce jour
A ma voix obéiſſe.
Au ſon du tambour
Célébrez l'Amour :
Que chacun en ce jour
Faſſe l'Exercice;
Qu'ici chaque Amant
Soit prêt au commandement.
Montrez-nous ici comment
On prend les Belles.
Prenez garde à-vous :

Grivois, écoutez-moi tous.
Que les cœurs les plus rebelles
Tombent ſous vos coups.

EXERCICE DES AMANS GRIVOIS au ſon du tambour.

JOLI-CŒUR.

A droite. . . . .
Préſentez-vous. . . . .
A genoux. . . . .
Baiſez la main. . . . .
Remettez-vous. . . . .
Offrez le bouquet. . . . .
Parez-en le ſein. . . . .
Prenez un baiſer. . . . .
Alte-là. . . . .
Remettez-vous. . . . .
A gauche. . . . .
Marche. . . . .

DANSE DES GRIVOIS.



SCENE III.

COLIN, COLETTE, *une Bergere Flamande dans le fond du Théâtre.*

COLETTE.

AIR NOTÉ. N°. 6.

C'EST toi, Colin?

COLIN.

C'eſt toi, Colette?
Je te revois dans ce ſéjour:
Avec toi, ma chere brunette,
Ramenes-tu le tendre Amour?

COLETTE.

Avec tranſport toujours je t'aime;
Je porte l'Amour dans mon cœur.

COLIN.

Ah! quel bonheur!

COLETTE.

Quel bien ſuprême!

COLIN.

Que j'ai d'ardeur!

COLETTE.

COLETTE.

Et moi de même....

COLIN.

Laiſſe-moi donc prendre un baiſer.
Quoi ! tu veux me le refuſer ?

COLETTE.

Que veux-tu faire ?

COLIN.

Veux-tu te taire !

COLETTE.

Arrête.

COLIN.

Non, je vais tout oſer.

COLETTE.

Colin !

COLIN, *prenant un baiſer.*

Colette !

COLETTE.

On m'aura vue.
Ah ! ah ! je ſuis perdue !

LES BERGERS PAROISSENT.

COLIN, *aux Bergers.*

AIR. *Le Printems rappelle aux armes.*

Amans, chaſſez les allarmes,
Séchez vos larmes ;

LOUIS nous fait, par ſes armes,
Un ſort plus doux.
Du repos goûtez les charmes:
LOUIS veillera pour vous.

ENTRÉE DE BERGERS.

COLIN, *à Colette.*

AIR. *Nous jouiſſons dans nos hameaux: ou eſt-il de plus douces odeurs?*

Que Bellonne ſoit dans les fers,
Ou que la foudre gronde,
Ici, comme au ſein des dèſerts,
Notre paix eſt profonde:
Sur nous, à l'abri des revers,
Notre bonheur ſe fonde.
Que nous importe l'Univers?
Nous ſommes ſeuls au monde.

AIR NOTÉ. N°. 7.

Dis-moi, chere Colette,
As-tu pleuré pour Colin?

COLETTE.

Pour toi ſeul inquiette,
Je tremblois pour ton deſtin:
Je mourois, hélas! ſans toi;
Je renais quand je te voi.

COLIN.

Même Air.

Quand le fer & la flamme
Déſoloient ces triſtes lieux,
Ils ſéparoient mon ame,
En t'éloignant de mes yeux,
Je mourois abſent de toi;
Je renais quand je te voi.

COLETTE.

AIR. *Il étoit un Moine blanc.*

Tous diſperſés par l'effroi,
Colin, j'étois loin de toi;
Mon jardin, à l'aventure,
Etoit reſté ſans culture.

COLIN.

Même Air.

Ah! que de champs ravagés!
Et que d'hommes égorgés!
Allons réparer, ma chere,
Les dommages de la guerre.

(*Ils ſe retirent.*)

UNE BERGERE.

AIR. *J'écoutois de-là ſon caquet.*

Si mon Pandour n'étoit abſent,
Je pourrois en dire de même;

Comme eux, je ſens que mon cœur aime.
Mais que ſert l'Amour ſans l'Amant ?

SCENE IV.

UN PANDOUR, UNE BERGERE.

LE PANDOUR.

AIR. *Du Noël Suiſſe.*

POUR ain choli fame,
Toi repands ton flâme,
Méchant p'tit l'Amour,
Dans la kir d'ain Pandour.
Moi chel diſertir pour fuir dans ſti ſichour,
Cherchir ſti tendron que chel fis ſt'autre chour.
Moi, pour ſti pimpèche,
Prelir comme ain mèche ;
Chel revénir ſèche
Comme ain Lucifer :
Moi, pour la trouſer,
Chirois juſqu'au l'Enfer.

LA BERGERE.

AIR. *Vous parlez Gaulois.*

J'apperçois l'objet de ma flamme,

Madier modou moy dobri priteli.

LE PANDOUR.

Eh ! comment donc ! mon choli Dame,
Fous parlir Honcrois.

LA BERGERE.

Du tendre Amour c'eſt un ouvrage.
Vous ſçavez auſſi mon langage.

LE PANDOUR.

Parlir pon François.

AIR. *J'ai fait une Maitreſſe.*

Sti bouche y être ſi belle,
Que j'affre à crand teſir
Te parlir tout comme elle,
Et ſafoir ç'qué parlir ;
Pour jaſſir d'amourette,
On ſçait fîte ain chargon.

LA BERGERE.

Oui, le cœur nous répete
Tous les jours la leçon.

LE PANDOUR ET LA BERGERE
en duo.

La Bergere chante des paroles Hongroiſes.

LE PANDOUR.

AIR NOTÉ. Nº. 8.

Quel ardir
Dans mon kir

Fait ſentir
La plaiſir !
Mon p'tit' fame,
Si toi fouloir bien moi,
Par mon ame,
Moi chel foulir bien toi;
Chel t'en chir mon foi,
Chel t'en chir mon foi.

ENTRÉE D'ENFANS FLAMANS.

LA BERGERE.

AIR NOTÉ. N°. 9.

Amour, dans ce ſéjour aimable,
Trouble nos cœurs, lance tes traits;
La guerre qu'ici tu nous fais,
A la paix même eſt préférable.

BALLET GÉNÉRAL DES BERGERS.



SCENE V.

ISABELLE *en Servante*, & *une* CONFIDENTE.

LA CONFIDENTE.

AIR NOTÉ. N°. 10.

SE peut-il qu'une honnête fille,
Comme vous, de bonne famille,
En franche Servante s'habille ?
C'eſt pour l'amour de quelque drille ?
Avouez-le moi.

ISABELLE.

Hélas ! hélas !

LA CONFIDENTE.

En bonne foi,
Vous n'y penſez pas.

AIR. *C'eſt une excuſe.*

Sans en rien dire à vos parens,
Vous avez pris la clef des champs ;
Eſt-ce ainſi qu'on en uſe ?

ISABELLE.

C'étoit pour voir au Camp François
Ce Roi fameux par ſes ſuccès.

LA CONFIDENTE.

C'eſt une excuſe.

ISABELLE.

AIR. *L'occaſion fait le larron.*

Dans ſon Quartier, traveſtie en Servante,
Pour l'admirer je courois à grands pas :
Je le cherchois dans une Cour brillante,
Je l'ai vu parmi des ſoldats.

AIR. *Fille qui paſſez par ici.*

On voyoit les moindres ſoldats
Reſpirer ſon courage ;
On voyoit l'ardeur des combats
Briller ſur leur viſage.

LA CONFIDENTE.

AIR. *Vous m'entendez bien.*

Qui vous arrête encore ici ?

ISABELLE.

Ah ! n'augmente pas mon ſouci :
Je n'oſe te le dire.

LA CONFIDENTE.

Eh bien ?

ISABELLE.

Puiſque mon cœur ſoupire,
Tu m'entends trop bien.

AIR. *V'là ç'que c'eſt qu' d'aller au Bois.*

J'ai vu certain Grivois charmant.

LA CONFIDENTE.

V'là ç'que c'eſt qu' d'aller au Camp.

ISABELLE.

Ma chere, depuis ce moment,
Je ſens que mon ame
Malgré moi s'enflamme;
Mon cœur eſt je ne ſçais comment.

LA CONFIDENTE.

V'là ç'que ç'eſt qu' d'aller au Camp.

AIR. *Sur le Pont d'Avignon.*

Pour un ſimple Soldat, Iſabelle ſoupire?

ISABELLE.

L'Amour ne compte point les rangs dans ſon empire.

LA CONFIDENTE.

AIR. *Le fameux Diogène.*

Mais certain Gentilhomme,
Que Léandre l'on nomme,
Doit avoir votre main.

ISABELLE.

Lorſqu'un pere propoſe,
Souvent l'Amour diſpoſe,
Et l'on réſiſte en vain.

AIR. *Adieu, mon cher la Tulipe.*

Hélas! nuit & jour je penſe
Au Grivois qui m'attendrit.

Il me dit, dès qu'il me vit :
Çà, pour faire connoiſſance,
Bell', ſouffrez ſans réſiſtance
Que je vous
Prenne un baiſer doux.

Je réponds, pour m'en défendre :
Vous plaît-il vous arrêter ?
Il ne daigna m'écouter,
Et mon cœur devenoit tendre ;
De force il croyoit me prendre
Un baiſer ; mais,
Je le lui donnais.

Se peut-il qu'on ſe refuſe
A ſon fier empreſſement ?
A faire un vain compliment,
Non, jamais il ne s'amuſe ;
Sa bruſque ardeur eſt l'excuſe
Du penchant
Que pour lui l'on ſent.

A lui certain charme attache ;
Il a du feu dans les yeux.
Quoiqu'il ait l'air ſérieux,
Deſſous ſa noire mouſtache
Le fripon d'Amour ſe cache,
Toujours prêt
A lancer ſon trait.

AIR. *Non, je ne ferai pas, &c.*

Il vient : retirons-nous ; cachons-lui ma foiblesse.

SCENE VI.

LE GRENADIER, ISABELLE.

LE GRENADIER.

VOus me fuyez en vain, je vous suivrai sans cesse.

AIR. *Il a la fine montre au gousset.*

Depuis quatre jours environ,
Je vous assiége tout de bon.
Quoi ! les filles de ce canton
Sont donc plus difficiles
A prendre que les Villes ?

AIR. *Y allons donc, Mademoiselle.*

Y allons donc, Mademoiselle,
D' votre cœur, faites-moi don.
Pour forcer ce cœur rèbelle,
Faut-il avoir du canon ?
Y allons donc, Mademoiselle,
D' votre cœur, faites-moi don.

ISABELLE.

AIR. *Ah ! je vous vois, je vous aime.*

Vous êtes pire qu'un Dragon :

S'y prend-on de cette façon ?

LE GRENADIER.

AIR NOTÉ. N°. 11.

Oh ! puiſque pour vous je ſoupire,
J'vous embraſs'rai, mon p'tit cœur.

ISABELLE.

(Voyez ce fripon, ce petit lutin ! fi donc, Monſieur !
Vous n'y penſez pas : pour qui me prend-il ?
J'ſuis fille d'honneur.)

LE GRENADIER.

(Quand vous ſeriez Ducheſſe, Princeſſe, la fille d'un Procureur,)
Vous n'm'empêcherez pas d'vous dire :
Oh ! puiſque pour vous je ſoupire,
J'vous embraſs'rai, mon p'tit cœur.

AIR. *Le Trantran.*

Attaquer une citadelle,
Et l'emporter d'un plein effort;
Faire le ſiége d'une Belle,
Comme on feroit celui d'un Fort;
Marcher en amour, comme en guerre,
Sabre à la main, tambour battant;
C'eſt le tran, tran, tran, trantran,
D'un brave militaire.

ISABELLE.

AIR. *Récit d'Opera noté*, N°. 12.

Par un langage ſi flatteur,
Ne vous obſtinez plus à ſéduire mon ame.
Monſieur, il faut éteindre une inutile flâme;
Le Ciel pour un Soldat n'a point formé mon cœur.

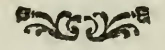
LE GRENADIER.

AIR. *Et mon petit cœur de quinze ans.*

D'un Soldat faites plus d'état. (*bis.*)
Quand au combat LOUIS nous mene,
Tout Soldat vaut un Capitaine;
Ton Capitaine eſt un Soldat.

AIR. *Je ſuis un bon Jardinier.*

N'ayez point tant de mépris:
Un bon Soldat vaut ſon prix.
Voyez donc un peu!
Par la ſarpejeu,
Votre erreur eſt extrême:
Quand LOUIS nous conduit au feu;
Il eſt Soldat lui-même,
Morbleu,
Il eſt Soldat lui-même.



ISABELLE.

AIR. *Ç'ſont les Garçons du Port-au-Bied.*

Monſieur, ce que je vous en dis,
Ce n'eſt point du tout par mépris ;
Mais c'eſt que je ſuis Demoiſelle.

LE GRENADIER.

Parbleu, vous nous la baillez belle !

ISABELLE.

Même Air.

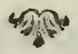
Je ſuis fille, pour le certain,
D'un Bourguemeſtre de Menin.

LE GRENADIER.

Vous n'en ſerez pas moins ma femme.
Ma foi, Monſieur vaut bien Madame.

AIR. *En paſſant ſur le Pont-neuf.*

Je ſuis homme de renom,
Et Léandre, c'eſt mon nom.
Je ſuis le fils, il faut croire,
D'un Gentilhomme Picard :
J'ai voulu ſuivre la Gloire,
Comme fit défunt Céſar.



ISABELLE.

Même Air.

Vous Léandre ! c'eſt donc vous
Qu'on m'a promis pour époux ?
Moi, je m'appelle Iſabelle.

LE GRENADIER.

Celle qu'on me deſtinoit ?

ISABELLE.

Au devoir j'étois fidelle,
Lorſque mon cœur friponnoit.

AIR. *Ah ! ſi j'avois connu M. de Catinat.*

Conſervez-vous pour moi, ne ſervez plus le Roi ;
Car aux plus grands dangers, il vole ſans effroi.

LE GRENADIER.

Sans appréhender rien, de grand cœur je le ſui :
Il ne craint que pour nous, je ne crains que pour lui.

ISABELLE.

Même Air.

Comme lui, n'allez pas viſiter les travaux :
Il expoſe ſes jours à des canons brutaux ;
Il porte la faſcine en face à l'ennemi.

LE GRENADIER.

Sommes-nous donc, morbleu, plus gros Seigneurs que lui.

ISABELLE.

Même Air.

Bien-tôt à mon amour le Roi t'enlevera :
Il te menera loin, de l'air dont il y va;
Je te perds pour long-temps.

LE GRENADIER.

Va, calme ton ennui :
Nous reviendrons dans peu triomphans avec lui,

ISABELLE.

Même Air.

Eh bien! ſuis ton devoir, la Victoire & le Roi :
Mais laiſſe-moi du moins un gage de ta foi;
Afin qu'avec honneur je puiſſe dire à tous :
Un Soldat de LOUIS d'Iſabelle eſt l'époux.

AIR. *Trémouſſons-nous, & donnons-nous du mouvement.*

Mais une fête ici s'avance,
Mettons à profit les momens :
Chantons avec ces bons Flamans,
Qui ſont joyeux d'être à la France :
Et allons gai, gai, gai, gaiement,
Trémouſſons-nous, & donnons-nous du mouvement.



MARCHE

MARCHE DE TOUS LES FLAMANS.

On danse.

Duo de Flamands. AIR NOTÉ. N°. 13.

Tandis que de toutes parts,
Contre des remparts,
LOUIS fait gronder son tonnerre;
Au lieu d'un mousquet,
Prenons un foret;
Aux tonneaux déclarons la guerre.
Perçons leur flanc,
Versons leur sang;
Qu'il coule en nos gosiers séchés par le salpêtre,
Pour boire à la santé de notre nouveau Maître.

DANSE D'IVROGNE.

SCENE VII.

UNE BRANDEVINIERE, UNE FLAMANDE, UN FLAMAND.

LA BRANDEVINIERE.

AIR. *La Magnotte.*

COURAGE, enfans, point de chagrin;
Qu'ici chacun s'exerce:

Prenez un doigt de brandevin;
C'eſt moi qui vous le verſe.
Venez, Amis,
J'offre gratis,
En ces jours de victoire,
Le petit coup,
Le petit coup,
Le petit coup à boire.

UNE FLAMANDE.

AIR. *Je crois que toute la terre eſt à moi.*

Entre nous deux, faiſons la guerre:
Le vainqueur donnera la loi.

LE FLAMAND.

Si je me bats, ce n'eſt, ma foi,
Qu'à coups de bec & coups de verre.
Si je ſoumets ton cœur, je croi
Que toute la terre,
Que toute la terre eſt à moi. (*bis.*)

LA FLAMANDE.

AIR. *Voilà mon verre par terre.*

Quand nous nous faiſons la guerre,
L'Amour ſeul en fait les frais.

LE PAYSAN.

En brouille avec ma Bergere,
Je nous chamaillons exprès.

AVEC LA FLAMANDE.

C'eſt pour le plaiſir de faire notre paix.

RONDE POUR LES FEMMES.

AIR NOTÉ. N°. 14.

L'autre jour le biau Colas,
Au fond d'un bois ſolitaire,
Vit la fille au gros Lucas,
Qui dormoit ſur la fougere.
Il la tirit par le bras :
Mon p'tit cœur, vous n'm'aimez guere :
Car tout ça n'vous touche pas :
Hélas ! vous n'm'aimez pas.

Je rotis pour vos appas ;
Vous n'en êtes que plus fiere.
Mon cœur pouſſe des hélas !
Qui feroient fendre une pierre.
Vous m'réduirez au trépas ;
Mon p'tit cœur, vous n'm'aimez guere ;
Car tout ça n'vous touche pas, &c.

Quand vous allais tout là-bas,
Voir les champs de votre pere,
D'œufs durs, de fromage gras,
J'emplis votre panetiere :
Je vous y donne le bras :
Mon p'tit cœur, &c.

Je n'fais plus que tras repas,
Et devant votre chaumiere,
Tout d'bout comme un échalas,
Je paſſe la nuit entiere :
Mes ſoupirs font peur aux chats;
Mon p'tit cœur, &c.

Liſon voulant fuir Lucas,
Sentit rompre ſa jartiere;
Ça lui fit faire un faux pas :
Ah ! méchant, qu'allez-vous faire ?
Vous m'mettrez dans l'embarras :
Je l'vois bien, vous n'm'aimez guere, &c.

Finirez-vous donc, Lucas ?
J'irai l'dire à votre mere.
Ouf, vous me tordez le bras :
Agit-on de la magniere ?
Quel tourment j'endure, hélas !
Aye, aye, aye, vous n'm'aimez guere, &c.

Il prit deux baiſers ou tras,
Sur le ſein de la Bargere :
Puis il ſe croiſit les bras,
Et reſtit là ſans rien faire.
Vous êtes donc las, Colas ?
Je l'vois bien, vous n'm'aimez guere, &c.



MENUETS.

UN NIAIS ET UNE NIAISE.

LA NIAISE.

AIR NOTÉ. N°. 15.

Que fais-tu là-bas,
Tout droit comme un i ?
Approche donc, Nicodème.
On ſe fait bien-aiſe,
Et tu reſtes-là,
Ni plus ni moins qu'une ſouche.
Je m'ſens en humeur ;
C'eſt que j'voudrois bien
Danſer un petit branle.
Allons, gros butord,
Fais-moi faire un ſaut
En l'honneur de la France.

LE NIAIS.

Même Air.

Ma mi' Babichon,
C'eſt que j' n'oſois pas
Danſer d'vant tout le monde.
J'aim' tant à danſer,
Que ſouvent tout ſeul
Je danſ' dans notre grange.

Quoiqu'ça n'paroiſſe pas,
Je ſuis un Gaillard,
Comme étoit mon grand oncle :
Je ſuis un peu lourd ;
Mais quand j' ſuis en train ,
J'vas plus long-temps qu'un autre.

ENTRÉE DU NIAIS ET DE LA NIAISE.

UN FLAMAND.

AIR. NOTÉ. N°. 16.

Le Ciel propice a comblé notre attente,
Jouiſſons de notre loiſir :
Que le canon qui portoit l'épouvante,
Annonce à préſent le plaiſir.

BRANLE GÉNÉRAL AU BRUIT DU CANON.

AIR NOTÉ. N°. 17.

Seconde Ronde Flamande, chantée alternativement par Mlle Darimath, & M. de l'Ecluſe.

Amis, chantons à pleine voix :
Vive le bon Roi de France.
Enfin nous voilà ſous ſes loix,
Au gré de notre eſpérance :
Enfin nous voilà ſous les loix
De ce bon Roi de France.

C'étoit malgré tous nos Bourgeois
Qu'on lui faiſoit réſiſtance ;
Chacun lui crioit ſur les toîts,

Y avance, y avance, y avance :
Enfin, &c.

Sur tous nos cœurs il a des droits,
En vertu de ſa clémence ;
Je goûtons, grace à ſes exploits,
Le repos & l'abondance :
Enfin, &c.

La bierre nous rendoit ſournois,
Du vin j'ignorions l'uſance ;
Il nous fait boire du pivois.
Morgué, quelle différence !
Soyons à jamais ſous les loix
De ce bon Roi de France.

Dès qu'on le voit on l'aime tant,
Que l'on ſe ſent l'ame épriſe :
Sur-tout, le beau ſexe Flamand
Le mettroit dans ſa chemiſe :
Pour moi je l'aime franchement ;
Chacun loue à ſa guiſe.

Si, pour célébrer les grands Rois,
Je n'avons pas d'éloquence ;
Tout Flamand, comme un franc Gaulois,
Ne dit rien que ce qu'il penſe ;
Par quoi j'diſons : vive les loix
De ce bon Roi de France.

NICODÈME.

Quand on m'a dit : v'là les Français,
J'm'en fus m'cacher dans not' cave;
Et puis quand ils m'ont trouvé là,
Au lieu de m' couper la tête,
Ils m'ont fait boire à la ſanté
De ce bon Roi de France.

BABICHON.

Moi, j'fus m'cacher derriere du foin;
Un Soldat ſuivoit des Poules.
Il m'trouvit-là, j'crus qu'il m'tueroit:
Mais il m'fit bien des careſſes.
Ah! qu'on eſt poli ſous les loix
De ce bon Roi de France!

Meſſieurs, la critique a des droits;
Mais qu'ici l'on s'en diſpenſe.
Nous chantons le plus grand des Rois,
Le zèle vaut l'éloquence.
Répétez tous à haute voix :
Viv' le bon Roi de France.

FIN.

L'AMOUR AU VILLAGE,

OPERA-COMIQUE
EN UN ACTE,
ET EN VAUDEVILLES;

Représenté pour la premiere fois sur le Théâtre du Fauxbourg S. Germain, le 3 Février 1745.

NOUVELLE ÉDITION.

Le prix est de 24 sols avec la Musique.



A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

Avec Approbation & Privilége du Roi.
M. DCC. LXII.



ACTEURS.

L'AMOUR.

LE BAILLI.

LA BAILLIVE.

AGATHE.

LISETTE.

LUCAS, *Amant de Lisette.*

GUILLOT, *Amant d'Agathe.*

La Scene est dans un Village.



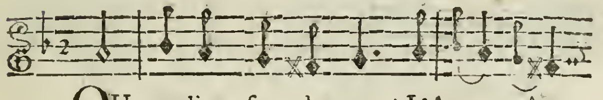
L'AMOUR AU VILLAGE,

OPERA-COMIQUE.

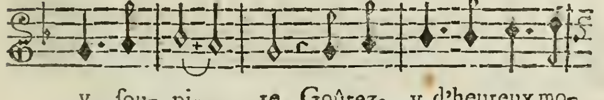
SCENE PREMIERE.

L'AMOUR, *seul.*

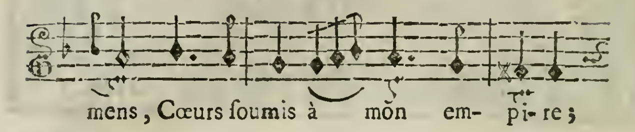
Air : *Le souci jaunissant.*
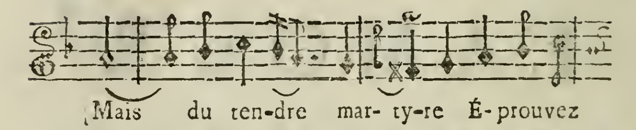


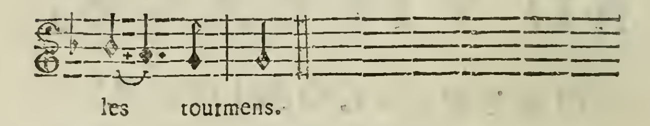
QUe ces lieux sont charmans ! L'Amour même



y sou- pi- re. Goûtez- y d'heureux mo-
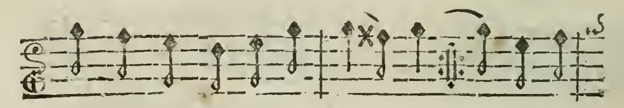






Air : *Tant de valeur.*

Leur tendreſſe eſt bien aſſoupie ;
Mais je vais donner à ces cœurs
La recette pour les langueurs ,
Forte doſe de jalouſie.

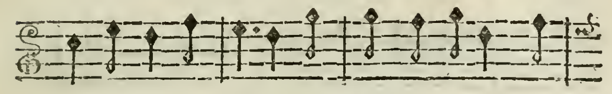
Air : *La Bergere de nos hameaux.*







lons ſon ardeur ; Rendons nous le vainqueur De
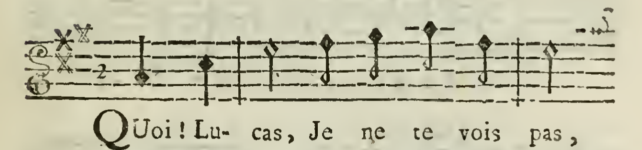


ſa jeune Ber- gere. Fort bien ; la voici. Ca-

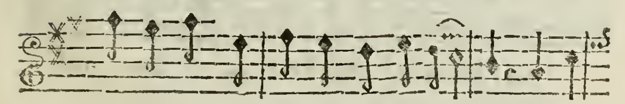


chons-nous i-ci. Voyons ce qu'elle y vient fai- re.

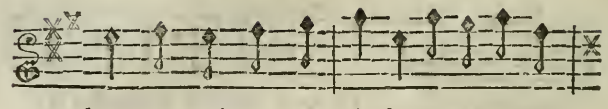
SCENE II.

LISETTE, *ſeule.*





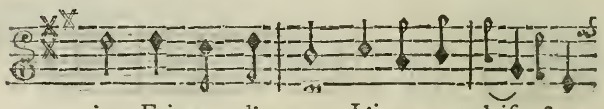
Depuis qu'à ta foi je ſuis promi- ſe ! Ta froi-



deur pour moi s'au- to- ri- ſe. A tes yeux hé-
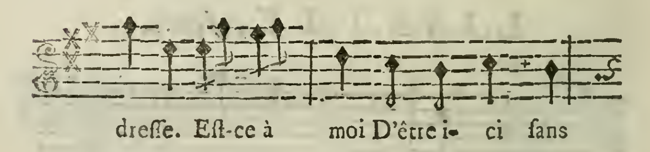


las ! N'ai- je plus d'ap- pas ? En ce
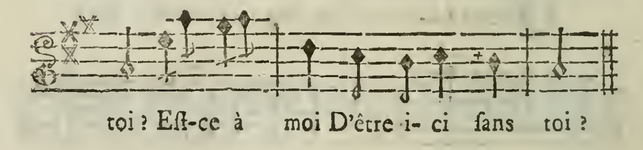


jour Fait pour l'a-mour, L'ingrat me laiſ- ſe,



l'ingrat me laiſſe. Ah ! Lu-cas, je perds ta ten-



dreſſe. Eſt-ce à moi D'être i- ci ſans



toi ? Eſt-ce à moi D'être i- ci ſans toi ?

SCENE III.

L'AMOUR, LISETTE.

LISETTE, *fait un cri de surprise.*
AH !

L'AMOUR.

Air : *O gué, lan la, lan lere.*

Calmez, belle Bergere,
Votre frayeur :
Parlez-moi, sans mystere,
De votre ardeur.
Quoi ! vous rougissez du bonheur
De votre Vainqueur !
Quelle est votre erreur !
Doit-on, dès qu'on sait plaire,
Garder son cœur ?

LISETTE.

Air : *Des Graces, &c.*

Quoi ! vous savez donc ma défaite ?

L'AMOUR.

Avant d'en être le témoin,
En vous voyant rêver seulette,
J'ai pensé qu'Amour n'étoit pas loin.

LISETTE.

Air : *Nous avons pour vous satisfaire.*

Deviez-vous ainsi me surprendre ?

L'AMOUR.

Lucas ſera donc votre époux ?
Vous l'aimez d'un amour ſi tendre,
Que j'envie un ſort auſſi doux.

LISETTE.

Air : *Nous jouiſſons dans nos hameaux.*

Ici vous êtes Étranger.

L'AMOUR.

J'y viens pour voir la fête ;
Pour ſa Future un beau Berger
Ce ſoir, dit-on, l'apprête.
Des Bergeres de ces beaux lieux
On la dit la plus belle ;
Mon cœur, d'accord avec mes yeux,
Vous reconnoît pour elle.

LISETTE, *à part.*

Air : *Je ne ſçais ce qu'il me veut dire.*

Que j'ai de plaiſir à l'entendre !
Je n'ai rien vû de ſi charmant.
Fuyons ... mais pourquoi me défendre
D'un auſſi ſimple amuſement ?
Écoutons ce qu'il me veut dire ;
Mais d'où vient que mon cœur ſoupire ?

Air : *Des billets doux.*

N'allez rien dire à mon Futur.
Dès qu'un amant de plaire eſt ſûr,
Son amour diminue.

Il faut pour ſe le conſerver,
Avec lui, dit-on, obſerver
Beaucoup de retenue.

L'AMOUR.

Air : *Je ſuis un Précepteur.*

Hélas ! vous-même, dès ce ſoir,
Et d'une façon bien plus tendre,
Vous allez lui faire ſçavoir
Qu'il n'a rien perdu pour attendre.

Air : *A l'ombre de ce verd bocage.*

Mais je tiens la place trop chere
Qu'un heureux époux doit avoir.

LISETTE.

Puiſque ma noce doit ſe faire,
(*Tendrement.*)
Berger, venez-y donc ce ſoir.

L'AMOUR.

L'aſpect d'un rival déſeſpere.
Mais j'y ſerai...

LISETTE, *à part.*

Quel doux eſpoir !

L'AMOUR.

Ah ! n'eſt-ce donc rien, ma Bergere,
Que le plaiſir de vous y voir ?
(*Il s'en va.*)

SCENE IV.

LISETTE, *seule.*

Air : *Contre un engagement.*

QUE sens-je en ce moment ?
Je ne suis plus la même.
Un trouble tout charmant
Me confirme que j'aime.
Mais ô surprise extrême !
Mon cœur a pû changer !
Quoi ! mon bonheur suprême
Dépend de ce Berger !

SCENE V.

LISETTE, AGATHE.

AGATHE.

Air : *Prenez au Village une maîtresse.*

QUELLE sombre humeur,
Chere Lisette !
L'hymen à ton cœur
Feroit il peur ?

Bientôt ta pudeur
Y ſera faite.
Tu ne ſeras pas
Long-tems dans l'embarras.

Air : *Ah! vraiment je m'y connois bien.*

Ce jour, où tu dois être heureuſe,
Te permet-il d'être rêveuſe ?
Dis-moi qu'as-tu ?

LISETTE.

Moi, je n'ai rien.

AGATHE.

Rien ? tu ments ; je m'y connois bien.

Air : *Par bonheur ou par malheur.*

Par bonheur, ou par malheur,
Aurois-tu vû, mon cher cœur,
Certain Berger ? ah ! friponne,
Tu rougis. Je m'apperçoi,
(*A part.*)
Qu'il a fait ſur ſa perſonne
Le même effet que ſur moi.

LISETTE.

Air : *Je ſommeille.*

Hélas !

AGATHE.

Ton cœur me met au fait.
C'eſt pour ce Berger ſi bien fait
Qu'il ſoupire.

LISETTE.

Hélas ! Je voudrois le cacher.

AGATHE.

Eh ! pourquoi te le reprocher ?
Tu me fais rire.

Air : *Sans dessus dessous.*

Mais d'où nous vient ce beau garçon ?

LISETTE.

On n'en sait rien dans ce canton.

AGATHE.

Il mettra tous nos cœurs, ma chere,
Sans dessus dessous, sans devant derriere,
Et l'esprit de tous nos époux
Sans devant derriere, sans dessus dessous.

Air : *Je reviendrai demain au soir.*

(*A part.*) Moi seule je veux l'engager.

LISETTE.

Ah ! l'aimable Berger ! (*bis.*)
Il faut l'arrêter parmi nous.

AGATHE.

Je pense comme vous. (*bis.*)

LISETTE.

Air : *Du Cordon bleu.*

A ma noce il doit venir ce soir.
Que j'aurai de plaisir à sa vûe ?
Si Lucas va s'en appercevoir,
Chere Agathe, je serai perdue ;
Il auroit, soit dit entre nous,
Dans la fantaisie,
Quelque jalousie.

AGATHE.

Mais cela marque un tendre époux :
Peut-on bien aimer ſans être un peu jaloux ?

LISETTE.

Air : *Fille qui voyage en France.*

Mais quand je ſerai ſa femme,
S'il étoit de cette humeur,
Et que l'amour dans ſon ame
Fît place à quelque froideur ;
La belle avance !

AGATHE.

Ah ! ah !
J'admire, mon petit cœur,
Ta prévoyance.

Air : *Quand la Bergere vient des champs.*

Tantôt Lucas étoit l'amant
Le plus charmant.
On l'aimoit tant !
A préſent, cet amant chéri
N'eſt qu'un mauſſade,
Qui paroit fade,
Comme un mari.

LISETTE.

Air : *Ma mi' Babichon.*

Je ne ſçais pourquoi,
D'engager ma foi
J' n'ai plus d'impatience.

AGATHE, *à part.*

A préſent Guillot
Me paroit tout ſot ;
Ah ! quelle différence !

LISETTE.

Air : *Robin, turelure.*

J'en ai trop dit, je le voi.
Adieu, mais, je vous conjure,
Gardez, pour l'amour de moi....

AGATHE.

Turelure.

LISETTE.

Le ſecret.

AGATHE.

Je t'en aſſure;
Robin, turelure, lure.

SCENE VI.

AGATHE, *ſeule.*

Air : *Nous autres bons Villageois.*

BON ; je vois venir Lucas.
J'augure bien de l'aventure.
Allons, ne lui cachons pas
Les ſentimens de ſa Future.
Par-là, je puis me ménager
Le cœur de ce jeune Étranger.
Liſette l'entend bien ; ma foi,
En amour chacun pour ſoi.

SCENE VII.

AGATHE, LUCAS.

AGATHE.

Air : *Tu croyois, en aimant Colette.*

Tu croyois, en aimant Lisette,
Que tu n'aurois point de rival ;
Mon cher Lucas, l'affaire est faite ;
Mais ne vas pas le prendre mal.

LUCAS.

Air : *Eh ! qu'est-ç' que ça m'fait, &c.*

Quoi !

AGATHE.

Leur connoissance encor
N'est pas entierement faite.
Avant qu'ils prennent l'essor,
Tu peux épouser Lisette.
Eh ! qu'est-ç'que ça t'fait à toi ?
Faut-il que ça t'inquiette ?
Eh ! qu'est ç'que ça t'fait à toi ?
De l'Hymen subis la loi.

LUCAS.

Air : *Nanon dormoit.*

Que dis-tu-là ?

AGATHE.

Je veux être diſcrette.
Sur tout cela,
Je dois être muette....

LUCAS.

Air : *Qui veut ſe mette en ménage.*

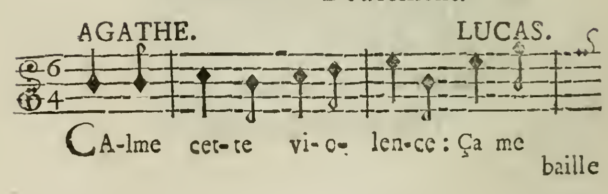
A cauſe du couſinage,
Tu dois m'inſtruire des faits ;
Prêt à me mettre en ménage,
J'y dois regarder de près :
S'il étoit gens charitables
Pour plus d'un Epoux futur,
Pour le front des pauvres diables,
Couſine, il ſeroit plus sûr.

Air : *Pan, pan, pan.*

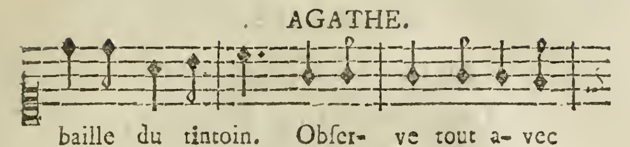
Va, va, je n'ébruiterai rien,
Je veux ſeulement pour ſon bien
Gronder Liſette, & d'une gaule
De ſon galant frotter l'épaule.
Pan, pan, pan,
Et dans l'inſtant,
Vous la planter là.

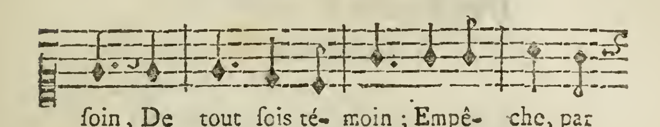
AGATHE.

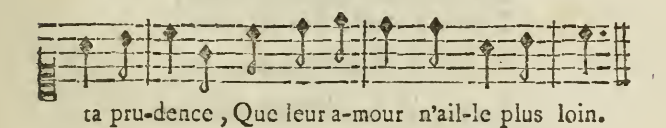
Doucement.



AGATHE.







LUCAS.

Air : *Branle de Metz*, ou, *dans le fond d'une Ecurie.*

Mais ſçais-tu le nom, ma fille,
De ce chien d'eſcamoteur ?

AGATHE.

Non : mais ſon air porte au cœur.
Que ſa figure eſt gentille !

LUCAS.

Morgué, ſi je le tenois,
Comme je l'étrille, je l'étrille,
Morgué, ſi je le tenois,
Comme je l'étrillerois !

AGATHE.

Air : *Com' v'là qu'est fait !*

Quand tu le verras, je le gage,
Cousin, tu lui pardonneras.
Il est si galant !

LUCAS.

Ah ! j'enrage :
C'est ce qui fait mon embarras ;
S'il courtise encore Lisette,
Il aura bientôt son paquet.

AGATHE.

Le voici : sa taille est parfaite.

LUCAS.

Qui donc ? Ce petit farluquet !
Com' v'là qu'est fait ! (*bis.*)

SCENE VIII.

LUCAS, L'AMOUR.

Air : *Je suis un bon Soldat.*

Bon jour, Lucas ; l'ami,
Me voici.

LUCAS, *à part.*

Morgué, ce petit drôle

Eſt bien, de ſon métier,
Familier!
Allons chercher ma gaule.

L'AMOUR.

Air : *Amis, ſans regretter Paris.*

Tu fais donc la nôce aujourd'hui?

LUCAS.

Qu'en avez-vous affaire?

L'AMOUR.

Tu parois avoir du ſouci.

LUCAS.

Vous, vous n'en avez guere.

L'AMOUR.

Air : *Ricandaine.*

De cette nôce, mon mignon,
O ricandaine, ô ricandon,
Je veux être premier garçon.

LUCAS.

Tout franc, Monſieur,
J'ſommes bian vot' ſarviteur:
J'nous paſſerons bian d'cet honneur,
Ricandaine.
Il faut nous être bon ici.

L'AMOUR.

Vraiment, j'y ſerai bon auſſi;
Car je vous y ſervirai,

O ricandaine ;
Et vous m'en ſçaurez gré,
O ricandé.

LUCAS.

Air : *Mais c'eſt pour accomplir la loi.*

Perſonne ici ne vous connoît.

L'AMOUR.

D'accord ; mais je te le répete,
Je m'y rends pour ton intérêt.

LUCAS.

Vous croyez parler à Liſette :
Tenez, l'on vous dit : laiſſez-nous.

L'AMOUR.

Ne vas pas te mettre en courroux.
Comment donc, Lucas eſt jaloux !

LUCAS.

Qu'en voulez-vous, qu'en voulez-vous, qu'en voulez-vous dire ?

L'AMOUR.

Je ne veux qu'en rire :
Comment donc ! Lucas eſt jaloux !

LUCAS.

J'en voulons tout ſeul être l'époux.

L'AMOUR.

Air : *Vivons pour ces fillettes.*

J'ai pour toi beaucoup d'amitié.

LUCAS.

C'eſt pour Liſette, jarnigué !
Il veut l'épouſer demoiqué.
Queu Lutin le poſſede !
Je n'ons pas beſoin d'aide,
Morgué,
Je n'ons pas beſoin d'aide.

L'AMOUR.

Air : *Des fraiſes.*

Je veux ſerrer ton lien :
Mes plaiſirs ſont les vôtres.

LUCAS.

Morgué, n'ſerrez toujours rien.

L'AMOUR.

Mais, Lucas, c'eſt pour ton bien.

LUCAS.

A d'autres, à d'autres, à d'autres.

Air : *Cher Amant, tu m'abandonnes.*

En voulant de mon ménage
Vous approprier les droits,
Vous prenez Lucas, je gage,
Pour un commode Bourgeois.

L'AMOUR.

Air : *L'occaſion fait le larron.*

Juſqu'au revoir, Lucas ; je te le jure,
Sans moi ta nôce ne ſe fera pas.
Et qui plus eſt, c'eſt que de l'aventure,
L'ami, tu me remercieras.

SCENE IX.

LUCAS, *seul.*

Air : *On en est quitte pour la peur.*

C'Est queuque sorcier, sans doute :
Par ma foi, je n'y voyons goute.
Charchons Lisette ; alle a bon cœur.
Justement, j'la vois paroître :
Rassurons-nous ; bon : peut-être,
J'en serons quitte pour la peur.

SCENE X.

LISETTE, LUCAS.

LISETTE.

Air : *Il faut l'envoyer à l'école.*

QU'AS-tu, Lucas ?

LUCAS.

De l'embarras.
Mam'selle Lisette, au contraire,
N'en a guère.
Vous la baillez belle à Lucas !

Je savons comme on vous cageole ;
Vous n'avez plus besoin, dit-on,
De leçon ;
Vous avez trouvé bonne école.

LISETTE.

Air : *Pour le mariage, bon.*

Seriez-vous, Monsieur Lucas,
Sujet à la jalousie ?

LUCAS.

Par la morguienne !

LISETTE.

En ce cas,
Dites-le moi, je vous prie :
Là-dessus dans le moment
Je fais mon arrangement.

LUCAS.

Air : *Pour passer doucement la vie.*
Ouf.

LISETTE.

Tu parois tout hors d'haleine !
Eh ! pourquoi de la sorte agir ?
Qu'est-ce qui te fait de la peine ?

LUCAS.

C'est ce qui te fait du plaisir.

Air : *Les Trembleurs.*

Je suis ravi de connoître
Ce petit cœur double & traître.

LISETTE.

Quel jaloux ! devez-vous l'être ?

LUCAS.

Voyez ſon air doucereux !
J'avons tout appris d'Agathe.

LISETTE, *à part.*

Agathe a jaſé ; l'ingrate !
Ah ! ſa trahiſon éclate ;
Je m'en excuſerai mieux.

Air : *L'autre nuit j'apperçûs en ſonge.*

(*haut.*)

Pour déguiſer votre inconſtance,
Vous feignez donc d'être jaloux !
J'ai lieu de me plaindre de vous,
Et c'eſt trop garder le ſilence :
Agathe eſt l'objet de vos feux,
Et vous me trompez tous les deux.

LUCAS.

Air : *Branle de Metz.*

Fort bien.

LISETTE.

Vous cherchez querelle
Afin de rompre avec moi !
Je dégage auſſi ma foi.

LUCAS.

Ah ! quelle adroite fumelle !

LISETTE.

Le changement eſt permis ;
Quitte à quitte, & bons amis.

Air : *Cottillon couleur de Rose.*

Agathe a ſur moi le deſſus ;
Pour votre femme allez la prendre.

LUCAS.

Mais . . .

LISETTE.

Ce ſont diſcours ſuperflus.

LUCAS.

Encor . . . .

LISETTE.

C'eſt en vain ſe défendre.

LUCAS.

Pourtant.

LISETTE.

Ne me revoyez plus.

LUCAS.

Un mot . . . .

LISETTE.

Je ne veux rien entendre.

LUCAS.

Courons après elle au plûtôt ;
Que je ſuis un grand nigaud !

SCENE XI.

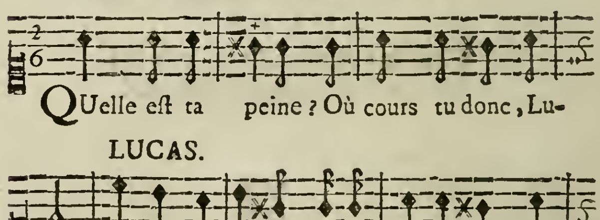
LE BAILLI, GUILLOT, LUCAS.

LUCAS.

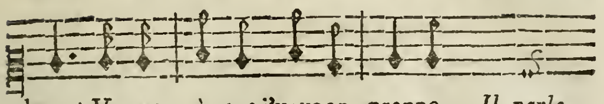
Air : *Ah ! Venez-y toutes.*

AMis, qu'on ſe démene ;
Faut ſonner le tocſin,
Tiquetin.
Que chacun de nous prenne
A la main
Un gourdin,
Tique, tique, tiquetin,
Allons vîte, pêle-mêle ;
Faut tomber tretous comme grêle
Sur cet aigrefin.

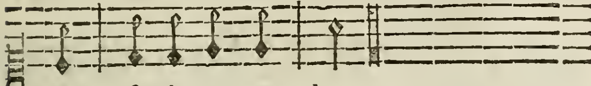
LE BAILLI. GUILLOT.



cas ? Par la morguenne ! Allez, me v'là dans d'biaux



draps! Venez çà, que j'vous ap- prenne. *Il parle.*
Sarpegué, tatigué! palſangué, jarnigué, morgué.



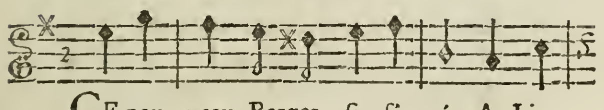
Il ſenti- ra mon bras.

(Il s'en va.)

LE BAILLI, *ſur le ton du dernier vers.*
Je ſçais ſon embarras.

SCENE XII.

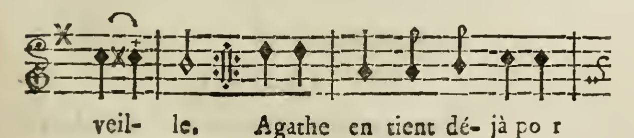
LE BAILLI, GUILLOT,



CE nou- veau Berger ſi fê- té A Li-

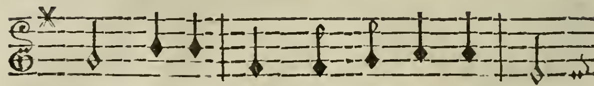


ſette en au-ra con- té. Le drô-le ſi- prend à mer-



veil- le. Agathe en tient dé- jà po r

GUILLOT.





LE BAILLI.

Air : *Baiſe-moi donc, me diſoit Blaiſe.*

Guillot, je ne prends point d'ombrage :
Ma femme & moi nous faiſons bon ménage ;
Si j'étois jaloux, j'aurois tort.

GUILLOT.

On le voit bien à ce langage ;
Vous n'êtes, Monſieur l'eſprit fort,
Qu'un petit Juge de Village.

LE BAILLI.

Air : *Sont les Garçons du Port au Bled.*

Mais le drôle s'avance ici.

GUILLOT.

Agathe encore eſt avec lui !

LE BAILLI.

Nous verrons beau jeu tout à l'heure.

GUILLOT.

Je vais . . . .

LE BAILLI.

Non : cachons-nous, demeure.

Air : *Nous sommes Précepteurs.*

Observons tout
De bout, en bout;
Ne jugeons pas à l'aventure.
Voyons jusqu'où cela
Ira :
Du fait il faut que l'on s'assure.

SCENE XIII.

L'AMOUR, AGATHE, LE BAILLI, & GUILLOT, *dans le fond du Théâtre.*

L'AMOUR.

Air : *Oui, vous en feriez la folie.*

OUI, Bergere, je vous adore.
Que votre cœur
Du mien fasse donc le bonheur.
L'Amour
Veut du retour.

AGATHE.

Je crains ses coups;

L'AMOUR.

Quand il blesse pour vous,
Ah! qu'ils sont doux!

AGATHE.

Vous m'aimez!

L'AMOUR.

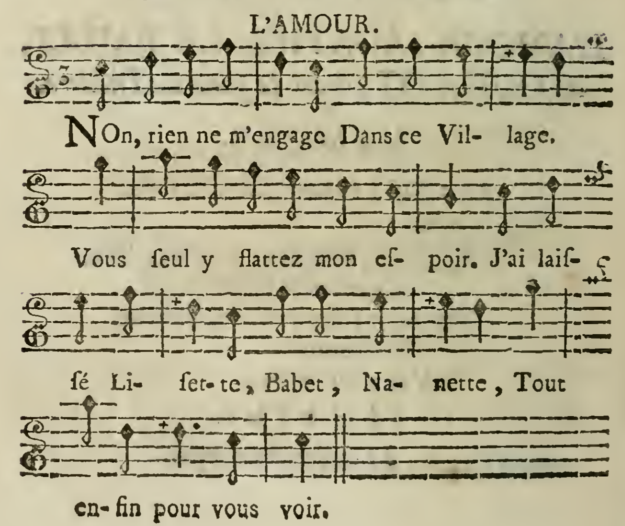
Je vous adore.
Que votre cœur
Du mien fasse donc le bonheur.

AGATHE.

Air : *Cher Amant, tu m'abandonnes.*

Suis-je la seule Bergere,
Qui vous charme en ce séjour?
Lisette aura sçû vous plaire,
Je voudrois tout votre amour.

L'AMOUR.



AGATHE, *à part.*

Air : *A ma Voisine.*

Que son langage est tendre & doux !

L'AMOUR.

Certain desir me presse ;
Sur cette main....

AGATHE.

Y pensez-vous ?

L'AMOUR, *baisant la main d'Agathe.*

J'expire de tendresse.

GUILLOT, *à part.*

Tu vas expirer sous mes coups.
Ah ! la traîtresse !

(*Il veut courir sur l'Amour ; le Bailli le retient.*)

LE BAILLI.

Air : *Belle brune que j'adore.*

Patience, (*bis.*)
Tout cela n'est rien.

GUILLOT.

Fort bien :
Pendant ce tems il avance.

LE BAILLI.

Patience. (*bis.*)

Air : *Un certain je ne sçais quoi, &c.*

Dans ce buiſſon tenez-vous coi.

A G A T H E, *à l'Amour.*

Votre amour m'intéreſſe ;
Non, malgré toute ſa tendreſſe ;
Guillot n'a jamais fait en moi
Parler ce certain je n'ſçais qu'eſt-ce ;
Parler ce certain je ne ſçais quoi.



GUILLOT.

AGATHE. *A l'Amour.*

MOr- gué ! Je quitte Guil- lot. Je vous

L'AMOUR. GUILLOT *à part.*

aime. Quel bonheur ex- trême ! Morgué !

LE BAILLI *bas à* GUILLOT.
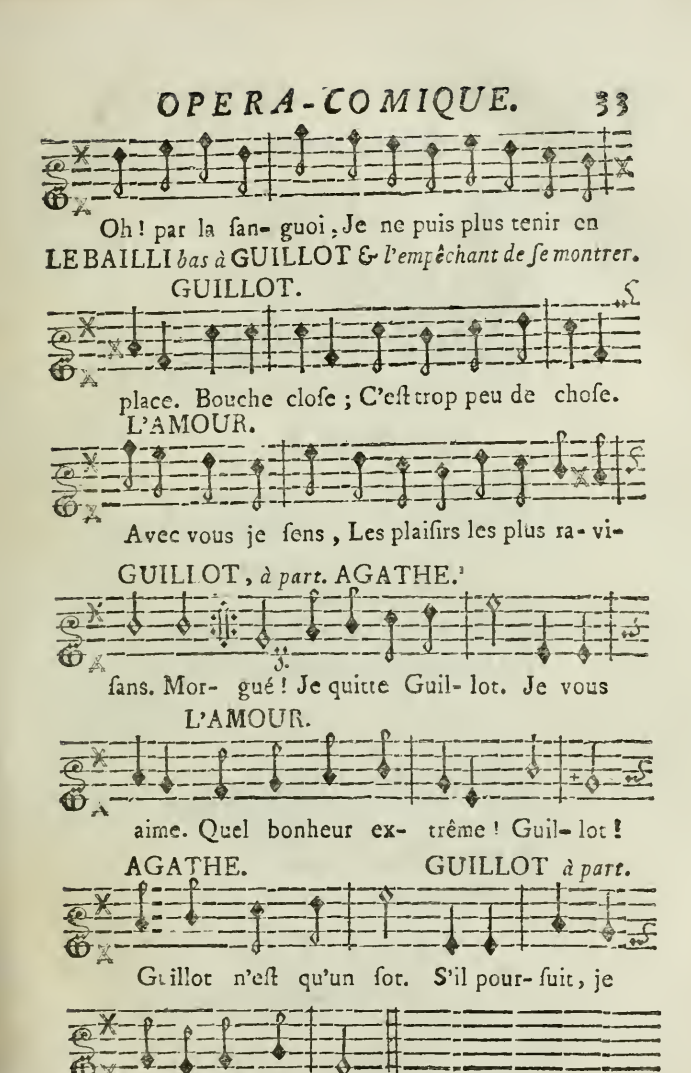
Paix donc, ne dis mot. Nous al- lons voir

L'AMOUR.

quel ſe- ra ton lot. Quels yeux ! Quel teint ! Quelle

GUILLOT *à part.*

grace ! Que j'embraſſe.. Mais mais quelle au- dace !
Oh !


Oh! par la ſan- guoi, Je ne puis plus tenir en
LE BAILLI *bas à* GUILLOT *& l'empêchant de ſe montrer.*
GUILLOT.
place. Bouche cloſe; C'eſt trop peu de choſe.
L'AMOUR.
Avec vous je ſens, Les plaiſirs les plus ra- vi-
GUILLOT, *à part.* AGATHE.
ſans. Mor- gué! Je quitte Guil- lot. Je vous
L'AMOUR.
aime. Quel bonheur ex- trême! Guil- lot!
AGATHE. GUILLOT *à part.*
Guillot n'eſt qu'un ſot. S'il pour- ſuit, je
le ſerai bien- tôt.

L'AMOUR.

Air : *M. le Prevôt des Marchands.*

Mais quelqu'un vient, quel contre-temps !

AGATHE.

C'eſt la Baillive que j'entends !
Aimable Berger, je vous prie,
Défaites vous-en promptement.

L'AMOUR.

Eloignez-vous ma chere amie,
Je vous rejoins dans un moment.

LE BAILLI.

Air : *Quand je regarde Margoton.*

Ah ! Quel échec pour ton amour !

GUILLOT.

Riez, riez, j'enrage ;
Mais t'nez v'la qu'il fait la cour
A vot' femme je gage.
Je rirons à notre tour ;
Cachez-vous.

LE BAILLI.

Ma femme eſt ſage.

⁂

SCENE XIV.

LA BAILLIVE, L'AMOUR, GUILLOT & LE BAILLI *dans le fond du Théâtre.*

L'AMOUR.

Air : *O reguingué, &c.*

MADAME la Baillive, ici !
Vous cherchez Monſieur le Bailli ?

LA BAILLIVE.

Bon ! Eſt-ce qu'on cherche un mari ?

L'AMOUR.

Pardonnez....

LA BAILLIVE.

Quoique du Village,
Du monde nous ſçavons l'uſage.

Air : *Allons la voir à S. Cloud.*

Je ſortois pour oublier
Sa triſte & ſotte figure.

LE BAILLI, *à part.*

Le début eſt ſingulier !

GUILLOT, *bas au Bailli.*

N'jugeons pas à l'aventure.

L'AMOUR.

Si j'étois cet heureux époux....

LA BAILLIVE.

Charmant Berger, que dites-vous?

L'AMOUR.

Vous me verriez, Madame,
Toujours vous prouver ma flamme.

LA BAILLIVE, *surprise ?*

Air : *Ne m'entendez-vous pas.*

Vous m'aimeriez !

L'AMOUR.

Hélas !
Mon trouble me décele.
Que je vous trouve belle !
Que j'apperçois d'appas !

LA BAILLIVE.

Oui, mais n'y touchez pas.

LE BAILLI, *à part.*

Air : *Quel dommage, Martin !*

Fort bien.

LA BAILLIVE.

Ce langage
Me paroît bien doux ;
Mais le sort m'engage
Avec un époux.

L'AMOUR.

Ah ! ah ! ah ! quel dommage !

LA BAILLIVE.

Je n'ose y songer,
Berger ;
Berger, quel dommage !

L'AMOUR.

Air : *Mariez, mariez, mariez-moi.*

D'une charmante Beauté
Vous me retracez l'Image ;
Mon cœur en fut enchanté :
Voilà ses traits & son âge.

LA BAILLIVE.

Contez-moi, contez-moi, contez-moi ça.

L'AMOUR.

Comme vous elle étoit sage.

LA BAILLIVE.

Contez-moi, contez-moi, contez-moi ça :
Votre amour l'apprivoisa.

L'AMOUR.

Air : *au bord d'un ruisseau je file*, ou, *j'étois dans mon lit tranquille.*

Quand je la trouvois seulette,
Je....

LA BAILLIVE.

Que faisiez-vous ?

L'AMOUR.

J'approchois d'un air doux ;
Et plein d'un ardeur parfaite,
Je me jettois à ses genoux.

GUILLOT, *bas au Bailli, & le retenant.*

Air : *Belle Brune*, ou, *Dame Charlotte.*

Patience. [*bis.*]

L'AMOUR.

Suite de l'air : Au bord d'un ruiſſeau.

De ma main je prenois la ſienne.

LA BAILLIVE, *à part.*

Le fripon prend auſſi la mienne.

L'AMOUR.

Et puis, je la baiſois ainſi.

LA BAILLIVE.

Mais, vous baiſez la mienne auſſi.

L'AMOUR, *voulant embraſſer la Baillive.*

Et puis devenu plus hardi....

LA BAILLIVE, *le repouſſant doucement.*

Arrêtez, petit étourdi;
Car.... mon cœur en eſt attendri.

LE BAILLI, *ſur le ton du dernier vers.*

Ah! ah! mon honneur eſt trahi.

GUILLOT, *bas au Bailli.*

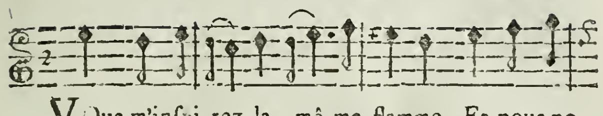
Suite de l'air : Belle brune.

Voyons juſqu'où ça
Ira.

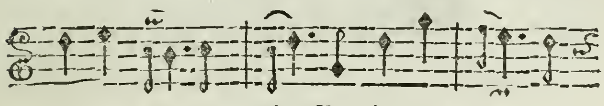
LE BAILLI.

Oh! j'en veux tirer vengeance.
Patience. (*bis.*)

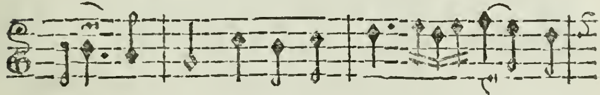
L'AMOUR.



VOus m'inſpi-rez la même flamme, Et nous ne

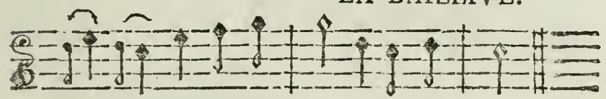


pouvons nous u- nir ! De cés lieux je dois



me ban- nir ; J'y laiſſe- rai tou- te mon

LA BAILLIVE:



a- me. Je vais par- tir. Déjà par- tir !

Air : *A l'ombre de ce verd boccage.*

Mon époux eſt d'un certain âge.

GUILLOT, *au Bailli.*

Vous allez être enſeveli.

LA BAILLIVE.

Je compte ſur un prompt veuvage.

L'AMOUR.

Vous oublieriez donc le Bailli ?

LA BAILLIVE.

Hélas ! vous ſçavez ſi bien plaire,
Qu'on oublieroit, mon cher enfant,
Le meilleur mari de la terre,
Pour vous, même de ſon vivant.



L'AMOUR.

DAns l'eſpoir de ce doux veu- va-ge, Promet-

LA BAILLIVE. L'AMOUR.

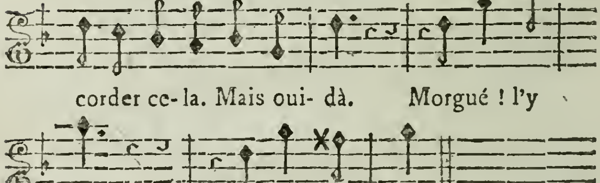
tons de nous épou- ſer. Très-volon- tiers. Je

veux pour gage, Seu- lement un ſim- ple bai-

ſer: Vous pouvez-bien, quoique très ſa- ge, M'ac-

GUILLOT & LE BAILLI.

LA BAILLIVE.



corder ce- la. Mais oui- dà. Morgué! l'y

v'là, Morgué l'y v'là.

LE BAILLI, *ſaiſiſſant ſa femme.*

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Ah! ah! je vous y prends, Madame.

LE BAILLI & GUILLOT, *ſaiſiſſant l'Amour.*

Fripon, vous n'échapperez pas.

SCENE XV. *& derniere.*

AGATHE, LISETTE, LUCAS;
& les Acteurs précédens.

AGATHE, *accourant, se mettant entre Guillot & l'Amour.*

Tout doux, je veux être sa femme;

LISETTE, *accourant d'un autre côté, & se mettant entre l'Amour & le Bailli.*

Que vois-je ici? que de fracas!
Laissez-là ce Berger, oh! dame,
J'ai, pour lui, renvoyé Lucas.

LUCAS, *accourant avec une faux.*

Qu'on le tienne bien, sur mon ame;
Je vais jetter sa tête à bas.

L'AMOUR.

Air: *Aimons, aimons-nous.*

Tout doux,
Calmez-vous.

LUCAS.

Il arrête mon courroux!

Air: *Le tout par nature.*

C'est un fripon d'enchanteux.

GUILLOT.

Voyez-vous ſon air goſſeux ?

LA BAILLIVE.

Il charme tout d'un regard.

LUCAS.

Palſangué, je parie
Qu'il a ſur lui, quelque part,
De la ſorcellerie.

GUILLOT.

Air : *De néceſſité néceſſitante.*

Toutes les fumelles du Village
Sont dupes de ce petit volage.

LA BAILLIVE & LISETTE.

Quoi ! c'eſt un trompeur !

AGATHE, *à part.*

Il m'abandonne !

LISETTE, *à Lucas, tendrement.*

Ah ! Lucas !

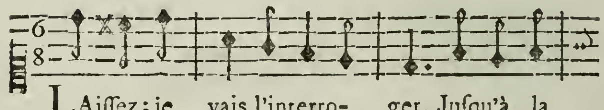
AGATHE, *à Guillot, tendrement.*

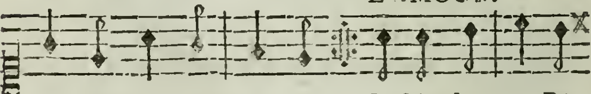
Guillot !

LISETTE, *à Lucas.*

Je te pardonne.

LE BAILLI.





ys; mon nom Eſt connu de toute la terre, Et

vous me devez, vieux bar- bon, Le plaiſir d'a-

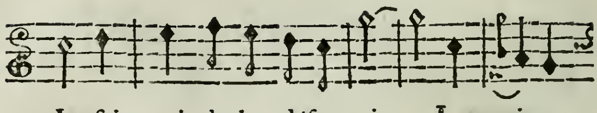
voir été pe- re.
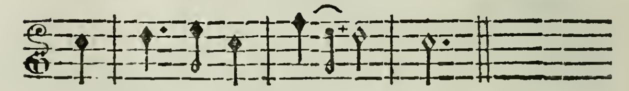
C'Eſt trop jou-ir de vos al- larmes, Amis;

re- connoiſ- ſez l'Amour; N'éprou-vez plus

que ſes charmes, Aimez ſans dé- tour:

Pour mieux ſerrer vo- tre chaî- ne,





Air : *On ne peut tromper l'Amour.*

Je veux regner à jamais sur leur ame :
N'en craignez rien amans, époux.
Leurs tendres cœurs brûlent pour vous ;
Quand pour moi, d'un feu si doux,
Je les enflamme.
En vous payant d'un juste retour,
N'est-ce pas chérir l'Amour ?

LA BAILLIVE, *au Bailli.*

Air : *Je suis un bon Jardinier.*

C'est pour vous qu'il m'enflammoit :
Tout mon feu se rallumoit.

LE BAILLI, *à la Baillive.*

Je t'en aime mieux,
Je m'en sens moins vieux.

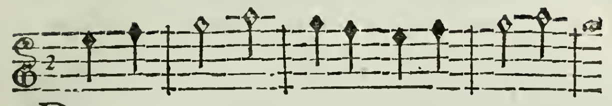
GUILLOT.

Mon ame est guillerette.

LUCAS.
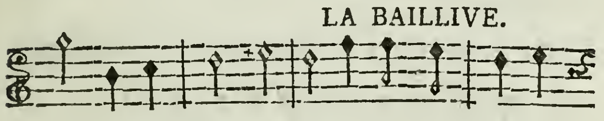
Et moi je ſens redoubler là
Mon ardeur pour Liſette,
Lon, la,
Mon ardeur pour Liſette.


AGATHE.
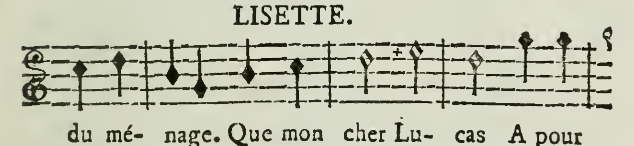


DAns no- tre Vil- lage, Vivons ſans ſou-

LA BAILLIVE.



ci. L'Amour regne i- ci. L'Amour eſt la paix

LISETTE.

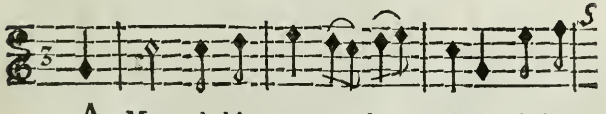


du mé- nage. Que mon cher Lu- cas A pour



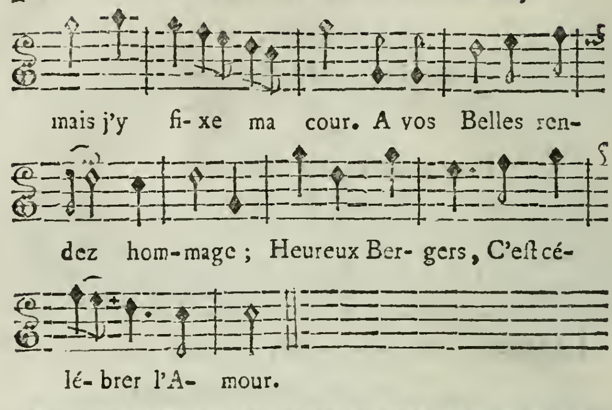
moi d'ap- pas!


L'AMOUR.

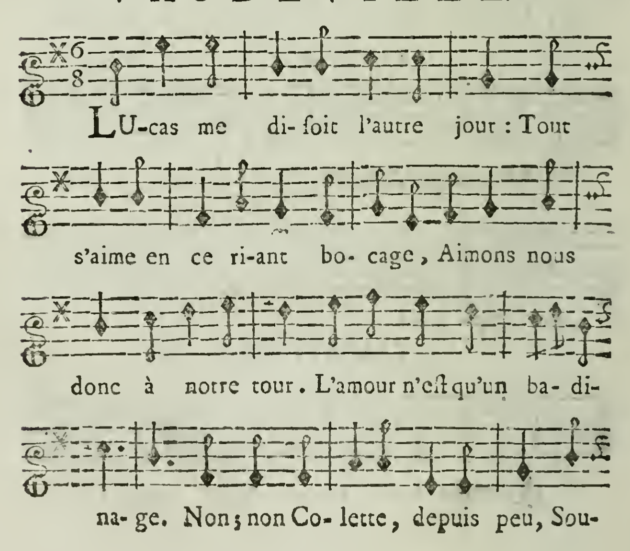


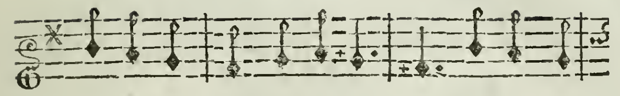
A- Mans, habi- tez ce bo- cage: A ja-
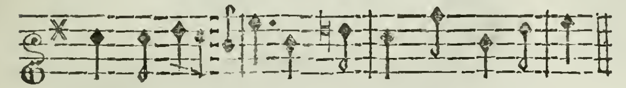



mais j'y fi- xe ma cour. A vos Belles ren-
dez hom-mage ; Heureux Ber- gers, C'eſt cé-
lé- brer l'A- mour.

VAUDEVILLE.


6
8
LU-cas me di- ſoit l'autre jour : Tout
s'aime en ce ri-ant bo- cage, Aimons nous
donc à notre tour. L'amour n'eſt qu'un ba- di-
na- ge. Non; non Co- lette, depuis peu, Sou-







Le cœur ne reſſent, à la cour,
Qu'une ardeur tranquille & volage ;
On s'aime, on s'oublie en un jour :
L'amour n'eſt qu'un badinage ;
Mais au Village, c'eſt un feu
Qui gagne toujours, qui dévore :
On s'aime, il faut s'aimer encore ;
L'amour n'eſt pas un jeu.



Quand j'ons bian pris de ce doux jus ;
J'aimons Liſette davantage :
Dam', c'eſt bras deſſous, bras deſſus ;
L'amour n'eſt qu'un badinage :
Mais palſangué, j'en fais l'aveu,
Quand je n'ons bû que de l'iau claire,
Liſette a biau dire, & biau faire ;
L'amour n'eſt pas un jeu.

Ma mere dit que tout amant
Eſt dangereux ; c'eſt bien dommage.
Va, me dit Guillot, elle ment.
L'amour n'eſt qu'un badinage.
Sur l'herbe aſſeyons nous un peu ;
Je veux te le faire connoître :

Mais il m'y fit bien voir, le traître !
Qu'amour n'eſt pas un jeu.

Iris, avec un ſeul pompon,
Embellit ſon jeune viſage;
La toilette, pour ce tendron,
N'eſt qu'un ſimple badinage:
Mais pour Aminte, qui dans peu
Aura ſa trentaine complette,
Je reponds bien que la toilette
Ne ſera pas un jeu.

Tant qu'avec ſa femme un mari
Fournit aux frais du mariage,
On le mitonne, il eſt chéri;
L'hymen n'eſt qu'un badinage:
Mais laiſſe-t-il mourir ſon feu,
Les ſoupçons troublent le ménage:
On gronde, on crie, on fait tapage;
L'hymen n'eſt pas un jeu.

Maman rit de mes rendez-vous
Avec des garçons de mon age,
Et croit bonnement que pour nous,
L'amour n'eſt qu'un badinage:
Mais j'ai mes douze ans depuis peu,
Si je laiſſe faire Liſandre,
Maman pourra bientôt apprendre
Qu'amour n'eſt plus un jeu.

FIN.

Le Privilége général de toutes les Œuvres de M. Favart a été accordé le 27 Avril 1759, & a été enregiſtré le 16 Mai ſuivant à la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 121. fol. 356.

THESÉE,

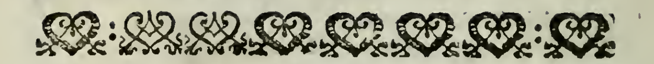
PARODIE NOUVELLE

DE THESÉE;

Représentée pour la premiere fois sur le Théâtre de l'Opera-Comique, le 17 Février 1745.

NOUVELLE ÉDITION,

Avec la Musique.



ACTEURS.

CHŒUR DE COMBATTANS.

ÆGÉE.

ÆGLÉ.

CLÉONE.

LA GRANDE PRESTRESSE de Minerve.

MEDÉE.

DORINE.

THESÉE.

ARCAS.

UNE HARANGERE.

HARANGERES.

DÉMONS.

LES FURIES.

PEUPLES.



THESÉE,

PARODIE.

Le Théâtre représente le Temple de Minerve.

SCENE PREMIERE.

CHŒUR DE COMBATTANS *qu'on entend & qu'on ne voit point*, ÆGLÉ, CLÉON.
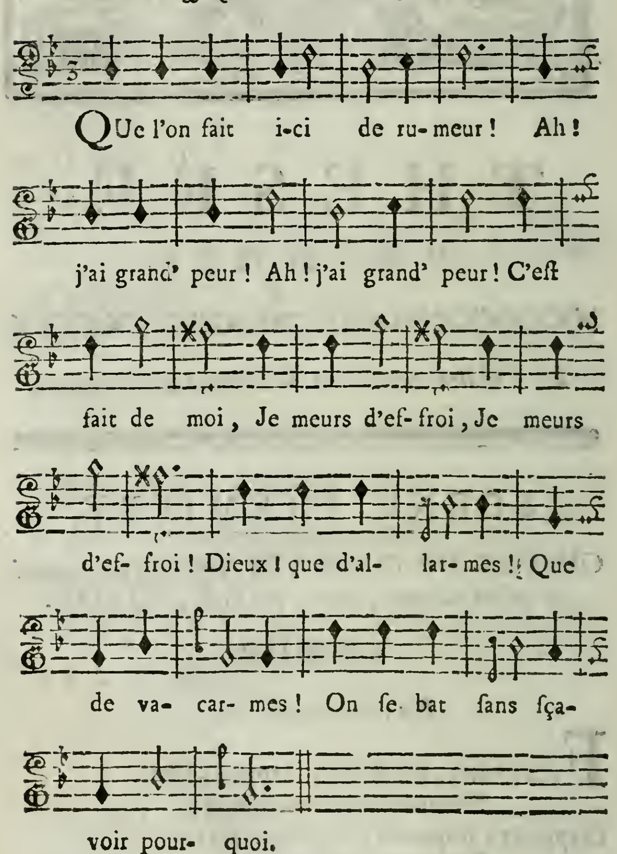
CHŒUR.

Air : *Frappons, &c.*

FRAPPONS, frappons, frappons fort,
Saboulons-les en diable :
Frappons, frappons, frappons fort,
Et frappons d'accord.

ÆGLE'.

Air : *Guérissez-moi mon mal, ma chere mere.*



CLE'ONE.

Air : *Que j'eſtime mon cher voiſin !*

Allez, Theſée eſt notre appui,
Minerve le ſeconde ;
L'hiſtoire lui fait aujourd'hui
Bien aſſommer du monde.

ÆGLE'.

Air : *Il eſt gen, gen, gen.*

As-tu vû de ce vainqueur
La taille divine ?
Ce héros à la valeur
Joint la bonne mine :
Théſée eſt un inconnu;
Mais on voit, à ſa vertu,
Qu'il eſt gen, gen, gen, qu'il eſt ti, ti, ti,
Qu'il eſt gen, qu'il eſt ti,
Qu'il eſt gentilhomme...

CLEONE.

Ah ! voilà votre homme.

Air : *Allons donc, Mademoiſelle.*

Allons donc, Mademoiſelle,
Il faut l'aimer ſans façon :
Un guerrier pour une Belle
Eſt un fruit de la ſaiſon.

CHŒUR.

Frappons, frappons, frappons fort,
Et frappons d'accord.

SCENE II.

LA GRANDE PRESTRESSE, ÆGLÉ, CLÉONE.

LA GRANDE PRESTRESSE.

Air : *Margot filoit tranquillement.*

EN entendant crier ainsi,
Tout mon corps est transi;
Que de trouble ici !
Que de train, train,
Que de train, train,
Que de train,
Que de train, que de trouble ici !

Air : *Tirtentaine.*

Ayez pitié de notre embarras,
Déesse
De la sagesse,
Tirez-nous de ce pas,
Et surtout ne tardez pas.

TOUTES TROIS.

Tirez-nous, &c.

CHŒUR.

Victoire, victoire, victoire !

SCENE III.

LE ROI, LA GRANDE PRESTRESSE, ÆGLÉ, CLÉONE.

LE ROI.

Air : *Quand je ſuis dans mon corps de garde.*

MEs troupes ne ſont pas manchottes,
Les mutins ſont anéantis ;
Une partie a les menottes,
Les autres ont gagné pays.

LA GRANDE PRESTRESSE.

Air : *Que j'eſtime mon cher voiſin !*

Puiſque tout eſt calme à préſent,
Faiſons un ſacrifice.

LE ROI.

Je veux que ce ſoit en danſant ;
Entrez en exercice.

LA GRANDE PRESTRESSE.

Air : *Toujours va qui danſe.*

Quoi ! l'on verroit cabrioler
Les éleves de la Sageſſe !
Ah ! pouvez-vous ainſi parler,
Sans choquer la Déeſſe ?

LE ROI.

Du moins dans ces lieux mes ſoldats
Vont ſe battre en cadence.

LA GRANDE PRESTRESSE.

Mais pour danſer ils ſont trop las.
Quelle extravagance !

(La Grande Prêtreſſe & la ſuite du Roi rentrent.)

SCENE IV.

LE ROI, ÆGLÉ.

LE ROI.

Air : *Mon petit cœur gauche.*

APrès les allarmes
Que la joie ait ſon tour ;
Egayez vos charmes
Avec un peu d'amour :
Moi, je me débauche,
Vos appas m'ont ſéduit ;
Mon petit cœur gauche,
Pour vous je perds l'eſprit.

Air : *Du traquenard.*

Voyez ce front couronné
Qui de rides eſt orné. . .
Mais quel air étonné !
C'eſt un peu trop tard peut-être
Vous parler de mes feux ? . . .

ÆGLE'.

Oui, trop tard pour tous les deux.

LE ROI.

Air : *Vantez-vous-en.*

Mais en faveur de ma tendresse
Vous ferez grace à ma vieillesse :
Je suis cassé, quinteux, goutteux ;
Mais tout cela me sied au mieux.
Je dois être aimable à vos yeux,
Car je suis Roi, belle Princesse,
Roi victorieux & puissant,
Vantez vous-en.

ÆGLE'.

Air : *C'est ma devise.*

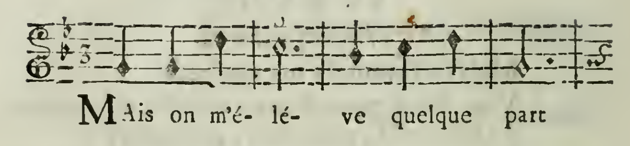
Le trône a pour moi moins d'appas
Que la tendresse ;
Non, il ne dédommage pas
De la jeunesse.
Croyez-vous que le rang suffit ?
Quelle sottise !
Moins de gloire & plus de profit,
C'est ma devise.

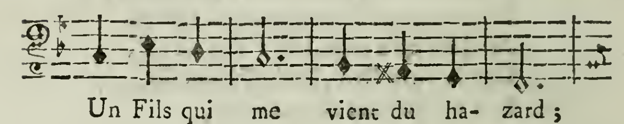
Air : *Connoissez-vous Marotte ?*
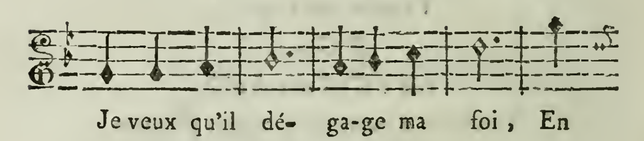
Connoissez-vous Médée
Pour oser lui manquer de foi ?
C'est une possedée
Qui se moque d'un Roi ;
Elle égorge terti, empoisonne tertous :
C'est la bête à tertous.

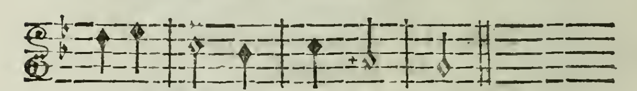
LE ROI.

Air : *Le beau Dion.*









l'épou- ſant au lieu de moi.

Air : *A la ſanté de la Folie.*

Vous , vous aurez , je vous aſſure ,
Dans peu de ma progéniture :
Par ma barbe , je vous le jure. . . .

ÆGLE'.

Votre ſerment me fait peur.
Vous pourriez devenir parjure ;
Taiſez-vous pour votre honneur.

Air : *Rossignolet du verd boccage.*

Devez-vous parler dans ce Temple
De votre ardeur ?
Cela n'est pas de bon exemple ;
Sortons, Seigneur.

(Ils rentrent.)

SCENE V.

Le Théâtre représente le Palais du Roi.

MEDÉE, DORINE.

MEDE'E.

Air & paroles de l'Opera.

DOux repos, innocente paix,
Heureux un cœur qui ne vous perd jamais !

Air : *Je ne suis né ni Roi ni Prince.*

Ah ! Vénus, pour t'avoir servie,
Que j'ai de chagrins en ma vie !
Mon cœur en brûlant pour Jason
N'agit que trop bien à ta guise.
Tu troubles encor ma raison !
C'étoit assez d'une sottise !

DORINE.

Air : *De mon pot je vous en réponds.*

Thesée est un jeune gas,
Qui partout fait fracas.

MEDE'E.

Ah ! que j'aime ſa noble audace !
Qu'à tuer, il a bonne grace !

DORINE.

Ce jeune homme eſt dans ſa primeur,
Et c'eſt-là le meilleur.

MEDE'E.

Air : *Eſt-ce ainſi qu'on prend les Belles.*

D'accord, par ſa bonne mine
Mon cœur eſt trop combattu ;
De tout tems je fus coquine,
Ainſi le ſort l'a voulu.
Mais mon cœur étoit, Dorine,
Fait pour aimer la vertu.

DORINE.

Air : *Si ma Philis vient en vendange.*

On n'eſt pas volage, Madame,
Pour n'avoir changé qu'une fois.

MEDE'E.

Jaſon avec Ægée, & puis Theſée ! ... oh dame !
Tout bien compté, cela, je crois, fait trois.

Air : *Pour héritage je n'eus de mes parens.*

Je ſens, ma chere,
Tout le prix de l'honneur :
On doit tout faire
Pour défendre ſon cœur.
Hélas ! encor
Je ſerois fille ſage,
Si Jaſon, ce petit volage,
N'eût pris ce tréſor.

DORINE.

Air : *Filles qui passez par ici.*

On souffre les vœux d'un amant
D'abord sans conséquence. ...

MEDE'E.

Hélas ! un tendre engagement
Va plus loin qu'on ne pense
Vraiment ;
Va plus loin qu'on ne pense.

Air : *Eh ! avance.*

On ne voit pas au premier jour
Ce que nous doit coûter l'amour ;
Bien-tôt ce traître en diligence
Avance , avance , avance. . . .
Sans lui j'aurois mon innocence !

DORINE, *à part, sur le même air.*

La perte n'est pas d'importance.

MEDE'E.

Air : *Je suis la simple violette.*

J'ai mis mon jeune frere en pieces ;
Mes deux fils ont passé le pas ;
Par de semblables gentillesses
J'ai par-tout signalé mon bras.
Mais , au fond , tout cela n'est rien ;
Car , malgré ces fredaines ,
Je passe pour femme de bien
Chez le peuple d'Athènes.

SCENE VI.

LE ROI, MEDÉE, DORINE.

LE ROI.

Air : *Ziſte, zeſte, point de chagrin.*

ZIste, zeſte, plus de ſoucis,
Grace à vos rubriques
Magiques.
Ziſte, zeſte, plus de ſoucis,
J'ai vaincu mes ennemis.

Air : *J'aime mieux le Moine, moi.*

De nous unir je vous fis la promeſſe.
(*Il touſſe.*)

MEDE'E.

Je vois à votre toux,
Que cet hymen, Seigneur, n'a rien qui preſſe
Ni pour moi, ni pour vous.

LE ROI.

Et c'eſt en quoi vous vous trompez, Princeſſe.
Je ſens que ça preſſe,
Moi;
Je ſens que ça preſſe.

MEDE'E.

Air : *Maris qui voulez fuir l'affront.*

Vous pouvez vous tranquilliſer,

J'y veux penſer
A mon aiſe.

LE ROI.

Vous battez froid, mais dans ce cas
Je ne ſuis pas
Un Nicaïſe.
Vous riez d'un galant
Lent,
A tête blanche;
Vous en voudriez un
Brun,
Bien ſur la hanche.

Air : *Le tout par nature.*

Puiſque c'eſt comme cela,
Bien-tôt mon fils paroîtra;
Sans doute qu'il vous plaira,
Car je le légitime.

MEDE'E.

Je vous entends, laiſſons-là
Ce fils anonyme.

Air : *C'eſt une autre affaire.*

Vous ſçavez, petit volage,
Vous récrier ſur votre âge;
Pour éluder notre hymen.
Près d'Æglé vous voit-on faire
Un tel examen?

LE ROI.

C'eſt une autre affaire.

Air : *Pierre bagnolet.*

Oui, trop de conſtance m'aſſomme;
Contractons un nouveau lien :
Le changement réjouit l'homme.

MEDE'E.

La femme auſſi s'en trouve bien.

LE ROI.

C'eſt-là mon goût.

MEDE'E.

C'eſt-là le mien.

TOUS DEUX.

Oui, trop de conſtance m'aſſomme;
Contractons un nouveau lien.

SCENE VII.

ARCAS, LE ROI, MEDÉE, DORINE.

ARCAS.

Air : *Robin ture lure, lure.*

Vous chantez, Seigneur; ſur nous
On va battre la meſure.
Adieu le thrône pour vous....

LE ROI.

Ture lure !

ARCAS.

ARCAS.

Faute de progéniture.

LE ROI.

Robin ture, lure, lure.

Air : *J'ai rêvé toute la nuit*.

J'ai, chez les Enfans trouvés,
Un fils des mieux élevés.
Qu'on lui dépêche un courier;
Et fais publier
Que je vais me marier.
Rendons mes peuples contens;
Puisqu'ils veulent des enfans.

ARCAS.

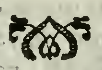
Air : *Ah! ah! je voudrois bien voir ça!*

La populace, à haute voix,
Sans nul égard, vous traite d'imbécille.
On est las de suivre vos loix,
Et de Thésée on a fait choix;
On le promene par la ville,
En grand triomphe, assis sur le bœuf gras,
Et la canaille danse sur ses pas.

LE ROI.

Ah! ah!
Nous allons voir ça.

(Ils rentrent.)



SCENE VIII.

THESÉE, *sur le bœuf gras*, HARANGERES.

MARCHE.

UNE HARANGERE.

Air : *Gué, gué, gué, opégué.*

METtons-nous tous en danse
Autour de ce Zéros ;
Il a de la vaillance,
Il est fier & dispos.
Ah ! qu'il est biau, ma chere !
Ah ! qu'il est bien monté !
Opégué, ma commere,
Gué, gué, gué, opégué.

CHŒUR.

Opégué, ma commere, &c.

(*On danse une ronde.*)

CHŒUR.

Opégué, ma commere,
Gué, gué, gué, opégué.

THESÉE.

Air : *Faites boire à triple mesure.*

Eh ! quoi ! j'entendrai toujours braire !
Si j'ai sur vous quelque pouvoir,
Je vous ordonne de vous taire :
Allons, Messieurs, partez ; bon soir.

(*Thésée veut entrer dans l'appartement du Roi, Médée l'arrête.*)

SCENE IX.

MEDÉE, THESÉE.

MEDÉE.

Air : *Tout est permis en carnaval.*

OU courez-vous ?

THESÉE.

Trouver le Roi. . . .

MEDÉE.

Ne craignez-vous pas sa vengeance ?

THESÉE.

On m'a couronné malgré moi,
Et c'est pour badiner, je pense :
Le Roi m'en voudroit-il du mal ?
Ce n'est qu'un tour de carnaval.

Air : *Pour la Baronne.*

La seule gloire
Enflammoit mon cœur autrefois ;
L'Amour, jaloux de la Victoire,
M'a fait voir un joli minois.
Adieu la gloire.

MEDÉE.

Air : *N'y a pas de mal à ça.*

Un peu de tendresse
Sied bien aux vainqueurs ;

C'eſt une foibleſſe
Digne des grands cœurs ;
N'y a pas d'mal à ça.

THESÉE.

Jargon d'Opera.

MEDÉE.

Air : *C'eſt ma mie, j'la veux.*

Vous pouvez ſans honte
M'ouvrir votre cœur.

THESÉE.

J'aime Æglé....

MEDÉE.

Quel conte !...

THESÉE.

Oui, c'eſt en honneur ;
Et le thrône brille
Moins qu'elle à mes yeux ;
Elle eſt bien gentille.
C'eſt ma mie, j'la veux.

MEDÉE.

Air : *Je ne ſuis pas ſi vieux.* De la Chercheuſe d'Eſprit.

Le Roi pour Æglé brûle des mêmes feux.

THESÉE.

Qu'importe ?

MEDÉE.

Craignez qu'il ne l'emporte. . . .

THESÉE.

Il n'eſt pas dangereux.

MEDÉE.

Il eſt bien amoureux...,

THESÉE.

Q'importe ?

Air : *Attendez-moi ſous l'orme.*

Je ne puis le comprendre :
Il vous promit ſa foi. . .

MEDÉE.

Allez, allez m'attendre,
Et fiez-vous à moi.
Bientôt en bonne forme
Vos feux ſeront contens.

[*Théſée entre dans l'appartement de Médée.*]

MEDÉE.

Attendez-moi ſous l'orme,
Vous m'attendrez longtems.

Air & paroles de l'Opera.

Dépit mortel, tranſports jaloux ;
Je m'abandonne à vous.

Air : *Ce fut un Dimanche après Vêpres.*

Médée.

SAns fuc- cès j'ai fait les a- vances.

Par la plus noi- re des ven- geances,

Il faut pu- nir cet in- grat- là. Ah ! ah !

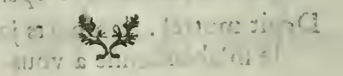
ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! Eh ! ma ri-

vale en pâti- ra. Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

Air & paroles de l'Opera.

Dépit mortel, transports jaloux,
Je m'abandonne à vous.

(Elle s'éloigne.)



SCENE X.

ÆGLÉ, CLÉONE.

CLÉONE.

Air : *Ton humeur est, Catherine.*

THESÉE, après sa victoire,
Va vous faire ici sa cour.

ÆGLÉ.

Il donne tout à la gloire,
Sans rien donner à l'amour.
Sa lenteur m'impatiente ;
Il sçait que j'attends ici.
Puisque la gloire est contente,
Que je sois contente aussi.

Air : *Amis, sans regretter Paris.*

Il me devroit ses premiers soins.
Vois s'il s'en met en peine.

CLÉONE.

Madame, laissez-lui du moins
Le tems de prendre haleine.

Cléone s'enfuit en voyant Médée

SCENE XI.

ÆGLÉ, MEDÉE.

MEDÉE.

Air : *Et qu'est-ç'que ça m'fait à moi ?*

SÇAIS-TU que je ne vaux rien,
Quand on me met en colere ?

ÆGLÉ.

Oui, vraiment, je le sçais bien.

MEDÉE.

Je suis pire que Mégere.

ÆGLÉ.

Et qu'est-ç'que ça m'fait à moi ?
Ce n'est pas-là mon affaire.
Et qu'est-ç'que ça m'fait à moi ?

MEDÉE.

Crains....

ÆGLÉ.

Dites-moi donc pourquoi ?

MEDÉE.

Air : *Quand le péril est agréable.*

Vous êtes gentille....

ÆGLÉ.

Princesse,

Eſt-ce un crime à ſcandaliſer ?

MÉDÉE.

Nenni ; mais c'en eſt un d'uſer
De cette gentilleſſe.

ÆGLÉ.

Air : *Je n'en veux pas d'avantage.*

Epouſez le Roi, Madame ;
Je n'ai point d'ambition.
Un jeune homme plein de flamme
A mon inclination ;
Un Officier de mon âge
N'eſt encor pour moi que trop bon.
Eh ! non, non, non,
Je n'en veux pas d'avantage.

MEDÉE.

Air : *Vous m'avez tout l'air, hum, hum.*

Petite ruſée, hum, hum,
A votre air je ſoupçonne....
Vous aimez Théſée, hum, hum ;
Répondez, friponne.

ÆGLÉ.

Eſt-ce ma faute ? hélas ! ce n'eſt que de ce jour.
On n'en doit accuſer que la gloire & l'amour.

MEDÉE, *ſur le ton du dernier vers.*

Parbleu, pour t'excuſer, tu prends un plaiſant tour.

Air : *Lanturlu, lanturlu.*

Que ton eſpoir finiſſe.
Le Roi connoiſſeur,

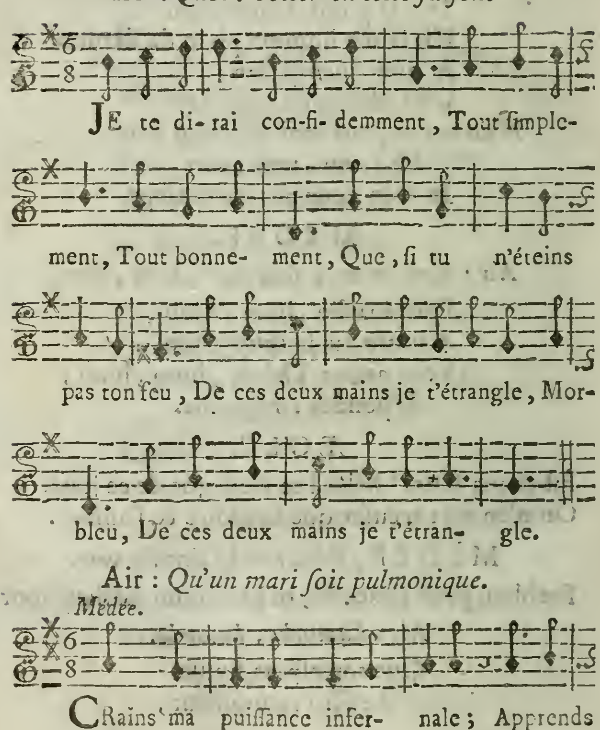
De ton cœur novice
Veut avoir la fleur.

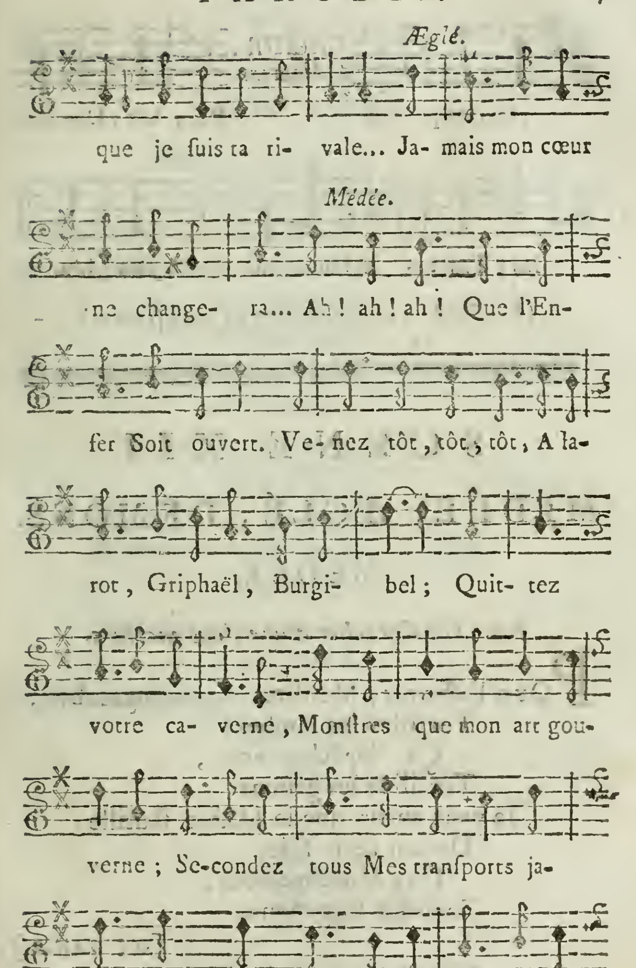
ÆGLÉ.

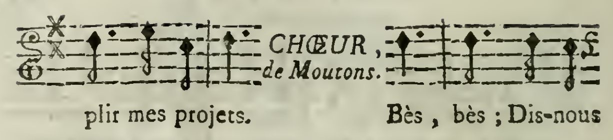
De mon cœur ! ... le jocrisse !
Madame, je ne l'ai plus,
Lanturlu, lanturlu, lanturlu.
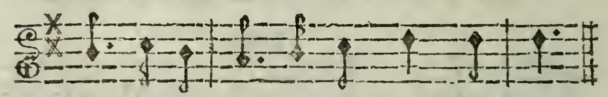
MEDÉE.

Air : *Quoi ! boiter en cette saison.*




Æglé.
que je ſuis ta ri- vale... Ja- mais mon cœur
Médée.
ne change- ra... Ah ! ah ! ah ! Que l'En-
fer Soit ouvert. Ve- nez tôt, tôt, tôt, A la-
rot, Griphaël, Burgi- bel ; Quit- tez
votre ca- verne, Monſtres que mon art gou-
verne ; Se-condez tous Mes tranſports ja-
loux. Houx, houx, houx, Hâtez- vous De rem-





(*Le Théâtre repréſente un déſert affreux.*)

SCENE XII.

MEDÉE, ÆGLÉ, DÉMONS.

MEDÉE.

Air : *Un Cordelier d'une riche encolure.*

POUR l'effrayer, Monſtres, ſoyez ingambes ;
Tortillez les jambes;
Çà, dépêchez vous,
Tortillez les genoux.
Je veux encor que le Diable ſautille
Devant cette fille.
Çà, dépêchez-vous,
Tortillez les genoux.

[ON DANSE.]

[*Un Singe danſe les Furies.*]

CHŒUR.

Air : *Il étoit une fois un Roi.* D'Acajou. Ou, *Voyelles anciennes.*

Par nos clameurs,
Troublons les cœurs.

ÆGLÉ

Quand ferez-vous cesser ma peine ?

CHŒUR.

Son désespoir
Est doux à voir.

ÆGLÉ.

En vérité, j'ai la migraine.

MEDÉE.

Eh ! quoi ! tu ne t'étonnes pas
D'entendre tout l'Enfer qui braille !

ÆGLÉ.

Épargnez-moi tout ce fracas.

MEDÉE.

Tu ne frémis point ? . . .

ÆGLÉ.
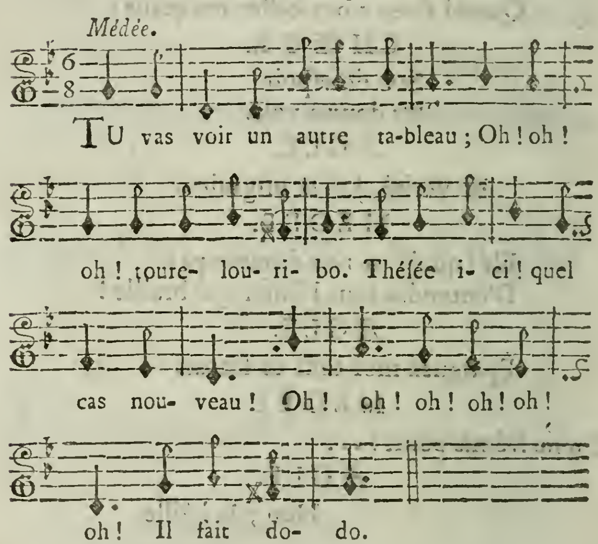
Non ; je bâille.



SCENE XIII.

THESÉE *en robe de chambre & sur un lit garni de rideaux*, MEDÉE, ÆGLÉ, FURIES.

Air : *I, i, i, il est endormi.*



MEDÉE.

Air : *Charivari de Ragonde.*

Mégere, Alecton, Tiſiphone,
A ma voix, paroiſſez ici.

LES FURIES.

Chaxivari, charivari.

MEDÉE.

Vengez-moi de cette mignonne,
En égorgeant son favori.

LES FURIES.

Charivari, charivari.

MEDÉE.

L'occasion est bonne.
Le drôle est endormi.

LES FURIES.

Charivari, charivari, charivari.

ÆGLÉ.

Air : *Est-ce un pouce.*

Quel dommage !

MEDÉE.

Il faut, sans tarder,
Me le céder.

ÆGLÉ.

Votre rage
S'en prendroit à lui ?

MEDÉE.

Oui.

ÆGLÉ.

O Dieux ! je tremble !
Eh ! bien, vivez ensemble.

MEDÉE.

Dis-lui que tu le hais.

ÆGLÉ.

Je ne le pourrai jamais ;
Non, non, non, non, non.

MEDÉE, *menaçant Théſée.*

Nenni ? ...

ÆGLÉ.

Aye, aye, aye, ſi, ſi.

MEDÉE, *aux Furies.*

Refrain de la Découpure.

Dénichez, dénichez, dénichez donc :
Ma rivale enfin ſe prête à la raiſon.

(*Médée donne un coup de baguette, le Théâtre repréſente une Iſle enchantée.*)

MEDÉE, *à Théſée.*

Air : *Ah ! Thomas, réveille toi.*

Ah ! beau Prince, réveille, réveille,
Ah ! beau Prince, réveille-toi.

THESÉE, *s'éveillant.*

Air : *N'avez vous pas vû l'horloge ?*

Quelle voix ici m'appelle ?

MEDÉE.

Il eſt tems d'ouvrir les yeux.

THESÉE.

Quelle aventure nouvelle
Me fait trouver en ces lieux ?

MEDÉE.
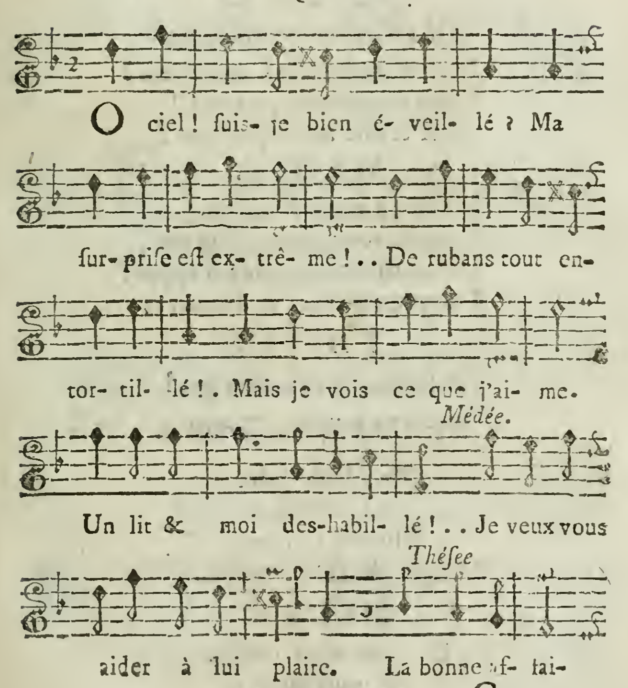
MEDE'E.

J'ai servi vos feux, jeune homme;
Levez-vous donc, s'il vous plaît.

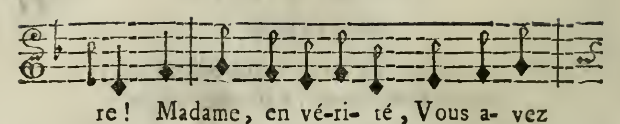
THESE'E, *se levant.*

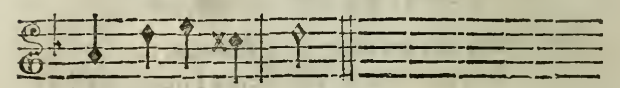
J'ai fait un assez bon somme....
Sçavez-vous quelle heure l'heure il est?

Air : *Vous avez bien de la bonté.*



C





(A ÆGLÉ.)

Air : *Vous ne m'aimez pas.*

Mais vous boudez, ma chere !
Vous détournez les yeux !
Quel crime ai-je pu faire ?

MEDE'E.

Il faut le traiter mieux.
Croyez-vous donc, ingrate,
Qu'un thrône ait plus d'appas ?
L'hymen du Roi la flatte....

THESE'E.

Ah ! vous ne m'aimez pas !

Air : *Le joli petit Corbillon.*

Elle a beau faire
La févere,
Elle eft toujours
L'objet de mes amours.

MEDE'E.

Le tems nous preffe,
Je vous laiffe,

Auprès du Roi :
Je cours agir pour moi.
A Théſée. Tâchez de mettre à la raiſon
Ce joli petit, ce petit joli,
Ce joli petit cœur fripon.

SCENE XIV.

ÆGLÉ, THESÉE.

THESE'E.

Air : *Non, je ne veux pas rire.*

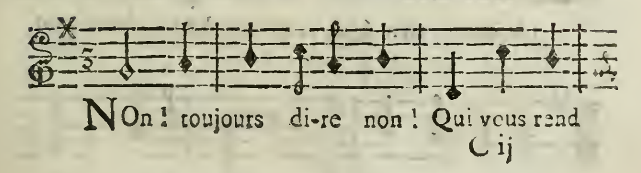
Est-il un ſort plus malheureux ?
Æglé mépriſe donc mes feux !
Hélas ! qu'as-tu fait de nos nœuds ?
Tu n'as rien à me dire.
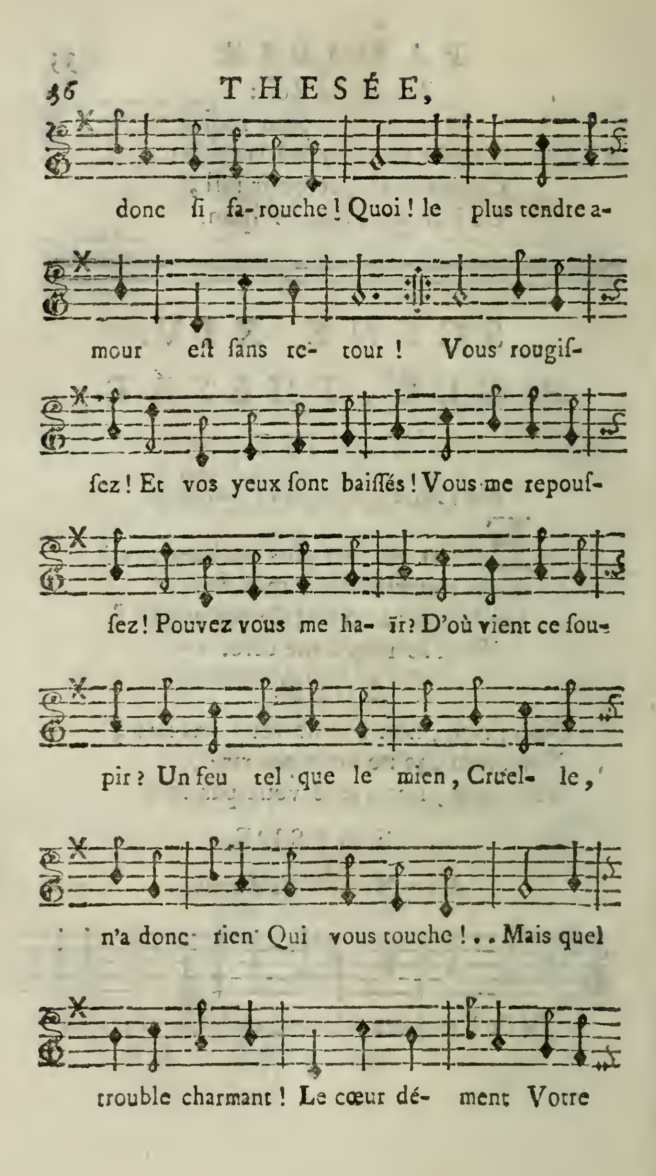
ÆGLE'.
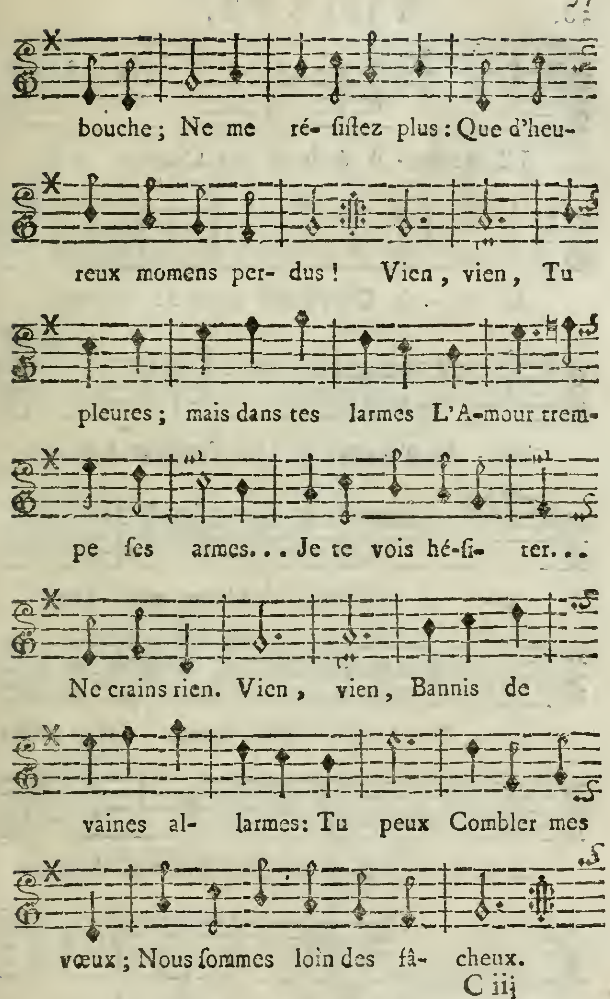
Non, non, non, je ne veux pas rire ;
Non, non, je ne veux pas rire,
Non, non, non, jene veux pas rire.

THESE'E.

Air : *Menuets de Lavaux.*




donc si fa-rouche! Quoi! le plus tendre a-
mour est sans re- tour! Vous rougis-
sez! Et vos yeux sont baissés! Vous me repous-
sez! Pouvez vous me ha- ïr? D'où vient ce sou-
pir? Un feu tel que le mien, Cruel- le,
n'a donc rien Qui vous touche!.. Mais quel
trouble charmant! Le cœur dé- ment Votre


bouche ; Ne me ré- ſiſtez plus : Que d'heu-
reux momens per- dus ! Vien , vien , Tu
pleures ; mais dans tes larmes L'A-mour trem-
pe ſes armes. . . Je te vois hé-ſi- ter. . .
Ne crains rien. Vien , vien , Bannis de
vaines al- larmes : Tu peux Combler mes
vœux ; Nous ſommes loin des fâ- cheux.

L'Éclat doit- il é- blou- ir ? L'Amour seul

fait jou- ir D'un deſtin plein de charmes.
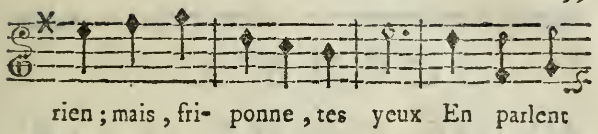
Moi, Je n'ai pour toi Que l'ar-deur Qui dé-

vo- re mon cœur. C'eſt tout mon bien.

Vien, Des ro-ſes que l'Amour donne, For-

mons notre cou- ronne : Son Trône eſt dans ton

cœur ; dans le mien Vien, vien : Tu ne dis



mieux... Ce regard m'ouvre les cieux.

ÆGLE'.

Air : *Je ne ſçaurois.*

Toi ſeul regnes ſur mon ame :
Mais ſçais-tu bien que pour toi
Medée a la même flamme ?
J'appréhende encor le Roi. . . .
Je n'ſçaurois ;
Si je devenois ta femme ,
Tu mourrois.

THESE'E.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Du Roi je crains peu la colere ;
Apprends enfin qu'il eſt mon pere. . .

ÆGLE'.

Quoi ! . . .

THESE'E.

Oui , ſans qu'il en ſache rien.
Je ſuis ce fils qu'il idolâtre. . . .

ÆGLE'.

Pourquoi le taire ? . . .

THESE'E.

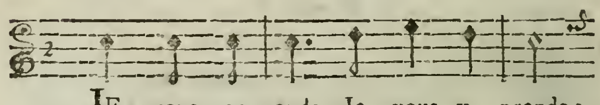
Il le faut bien :
Je ménage un coup de Théâtre.

SCENE XV.

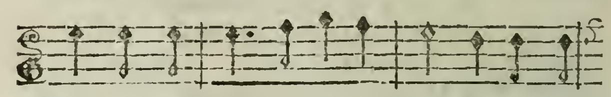
MEDÉE, THESÉE, ÆGLÉ.

MEDE'E.

Air : *Ah! le vois-tu bien, le ſens-tu bien, ſi je t'aime?*



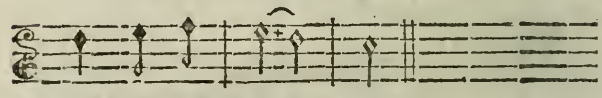
JE vous en- tends, Je vous y prends :



Vous vous ai- mez à mes dé- pens. Je vous ſur-



prends : Ah! je vous en- tends, Je vous y



prends L'un & l'au- tre.

ÆGLE'.

Air : *Ma commere, quand je danſe.*

Ciel! ma frayeur eſt extrême!
Mais je ne crains que pour toi.

THESE'E, *à Medée.*

Épargnez l'objet que j'aime ;
Il faut vous venger ſur moi.

ÆGLE.

Non, c'eſt ſur moi.

THESE'E.

Non, ceſt ſur moi.

ÆGLE'.

Non, c'eſt ſur moi.

THESE'E.

C'eſt ſur moi.

ÆGLE'.

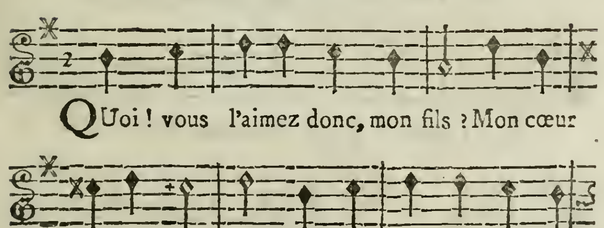
C'eſt ſur moi.

THESE'E, & ÆGLE'.

Épargnez l'objet que j'aime ;
Il faut vous venger ſur moi.

MEDE'E.

Air : *La bonne aventure.*



ſuis bonne cré-a- tu- re. Je veux

vous prouver mes feux, En vous uniſ- ſant tous

Théſée & Æglé.

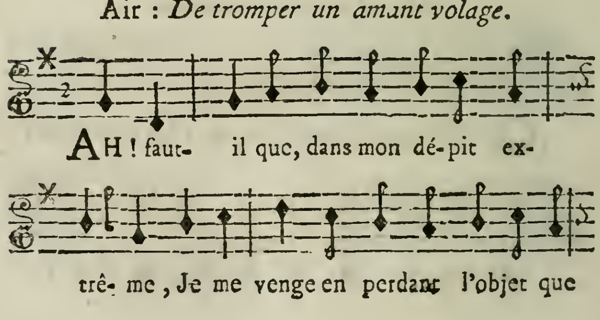
deux. La bonne a-ven-ture, O gué, La bon-

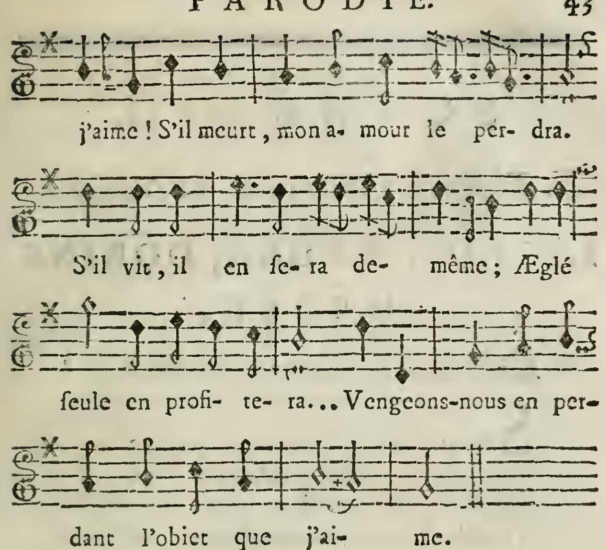
ne aven- tu- re!

SCENE XVI.

MEDÉE, *ſeule.*

Air : *De tromper un amant volage.*





Air : *Eſt-il de plus douces odeurs ?*

De ma main j'égorgeai jadis
Mes enfans & mon frere :
Je vais faire expirer le fils
Par les mains de ſon pere.
Si, pour ne changer qu'une fois,
Le cœur n'eſt pas volage,
Pour un crime de plus, je crois,
On n'en eſt pas moins ſage.



SCENE XVII.

Le Théâtre représente une salle de festin.

LE ROI, MEDÉE, DORINE.

MEDÉE.

Air : *Marions, marions, marions-nous.*

SEIGNEUR, je trouve un moyen
Pour servir votre tendresse ;
Joignons par un doux lien
Thésée à votre Maitresse.
Mzrions, marions, marions-les.

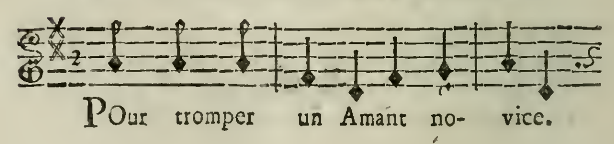
LE ROI.
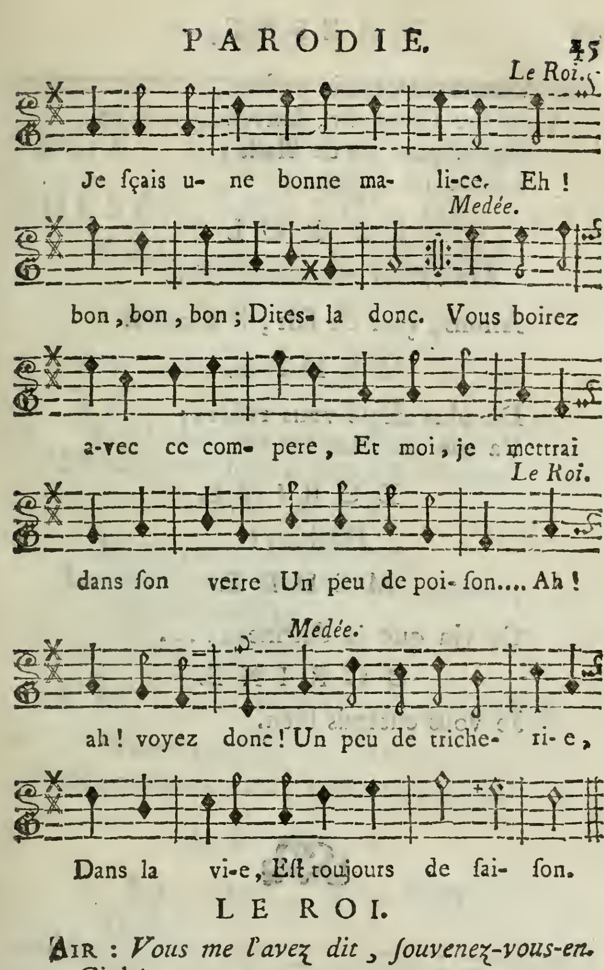
Vous n'y pensez pas, Princesse.

MEDÉE.

Marions, marions, marions-les ;
Et laissez-moi faire après.

Air : *Un peu de tricherie, dans la vie.*





LE ROI.

AIR : *Vous me l'avez dit, fouvenez-vous-en.*

Ciel !

MEDÉE.

Pourquoi vous récrier ?
Ce n'eft qu'un aventurier ;

Vous avez certain enfant,
Vous me l'avez dit, fouvenez-vous-en.
Aux dépens de ce fils-là,
Théfée ici regnera !

LE ROI.

AIR : *Vous m'entendez bien.*

Allons, ç'en eft fait, il mourra.

MEDÉE.

De plus Æglé vous reftera ;
Va me chercher Dorine.

DORINE.

Hé bien ?

MEDÉE.

Ce vin que je deftine.....

DORINE.

Je vous entends bien.



SCENE XVIII & *dernière.*

THESÉE, ÆGLÉ, LE ROI, MEDÉE, PEUPLES.

LE ROI & MEDE'E.

AIR : *Allez-vous-en, gens de la noce.*

VOTRE noce ici va se faire :
Ne craignez rien, heureux Amans.

LE ROI.

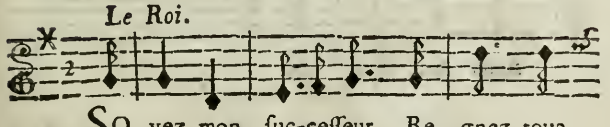
Je ne suis plus en colere,
Les plaisirs suivront vos tourmens ;
Soyez constans,
Vivez contens.
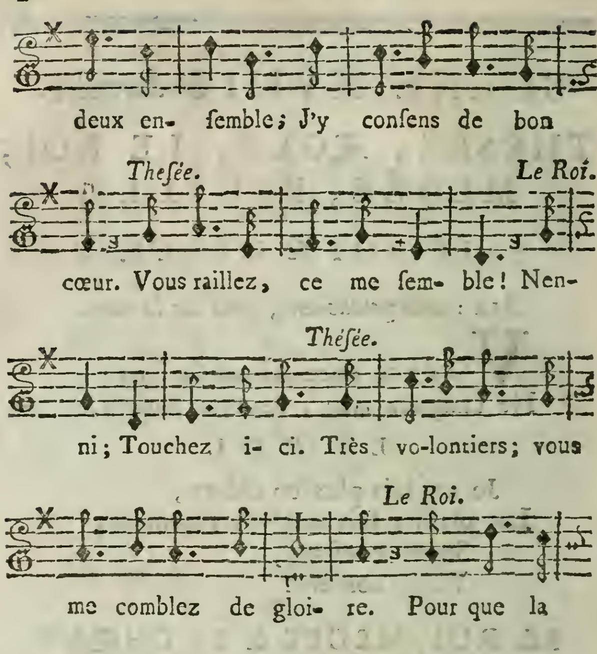
LE ROI, MEDE'E & LE CHŒUR.

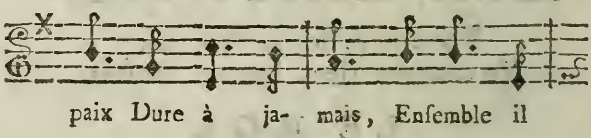
Votre noce ici va se faire :
Ne craignez rien, heureux Amans.

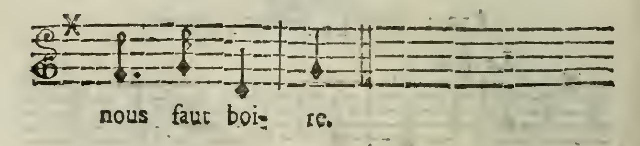
LE ROI.

AIR : *Buvez, freres, buvez.*




deux en- femble; J'y confens de bon
Thefée.
Le Roi.
cœur. Vous raillez, ce me fem- ble! Nen-
Théfée.
ni; Touchez i- ci. Très volontiers; vous
Le Roi.
me comblez de gloi- re. Pour que la


paix Dure à ja- mais, Enfemble il


nous faut boi- re.

AIR.

Air : *Qu'on apporte bouteille.*

Qu'on apporte bouteille.

THESE'E, *au Roi.*

Quel excès de bonté!
Verſez tout plein, ce jus réveille.

LE ROI.

Buvez ce coup à ma ſanté.

THESE'E.

Air : *Chantons à tour de bras.*

De ſi rares bienfaits
Paſſent mon eſpérance.
Sur ma reconnoiſſance,
Comptez, Sire, à jamais.
Voyez-vous bien ce ſabre?
Si le moindre mutin
Contre mon Roi ſe cabre,
Pan, je vous le délabre....
Mais buvons notre vin.

(*Le Roi lorgne l'épée de Theſée, & lui arrache la coupe.*)

LE ROI.

Air : *Qu'allois-je faire dans cette galere?*

Qu'allois-je faire?
Lere, lere.
Dieux! je ſuis ſon pere;
Je le vois à ce ſabre là.
Viens embraſſer ton cher papa.

MEDE'E.

AIR : *Non, je ne ferai pas.*

Mais votre bonne-foi n'eſt-elle pas trompée?
Ne peut-il pas avoir dérobé cette épée ?
Et venir......

LE ROI.

Taiſez-vous, ne ſçavez-vous pas bien,
Madame, que jamais je n'approfondis rien.

AIR : *Cher Amant, tu m'abandonnes !*

Heureuſe épée ! Ah ! ſans elle,
Dieux ! que j'aurois fait de maux !

THESE'E.

Voilà ce que l'on appelle
Dégaîner fort à propos.

LE ROI.

AIR : *Tu croyois, en aimant Colette.*

Qu'en priſon elle ſoit menée.

MEDE'E.

Tout beau, tout beau : je vous crains peu.
Je m'enfuis par la cheminée,
Et je vais y mettre le feu.

LE ROI.

AIR : *J'ai vû, j'ai vû, j'ai vû le cadran du Berger.*

Arrêtez-la, morbleu.
(*Le feu prend dans la cheminée.*)

TOUS EN CHŒUR.

Au feu, au feu,
Au feu, au feu, au feu, au feu.

ÆGLÉ.

AIR : *Ramonez-ci, ramonez-là.*

Il faut appeller Minerve,
Afin qu'elle nous conserve.

THESE'E.

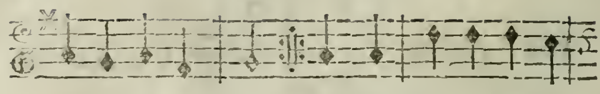
Epargnez cet embarras.
Ramonez-ci, ramonez-là,
La, la, la,
La cheminée du haut en bas.

LE ROI.

AIR : *Gai, gai, gai, gai, tôt, tôt, tôt.*



BOn, bon; dé- ja le feu cesse, Et tout
Je re- nonce à la ten- dresse; Je vous

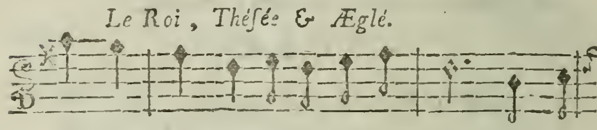


va ſelon nos vœux. Le de- ſtin de ma fa-
u- nis tous les deux.
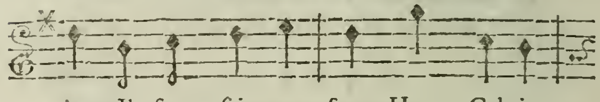


mille Eſt de vous ai- mer, ma fil- le.

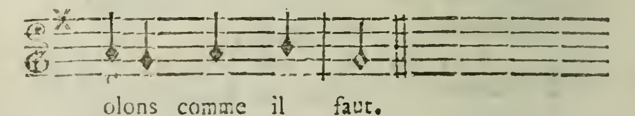
Le Roi, Théſée & Æglé.



Bon, bon, bon : Ré-jou-iſ-ſons nous donc. Tôt, tôt,
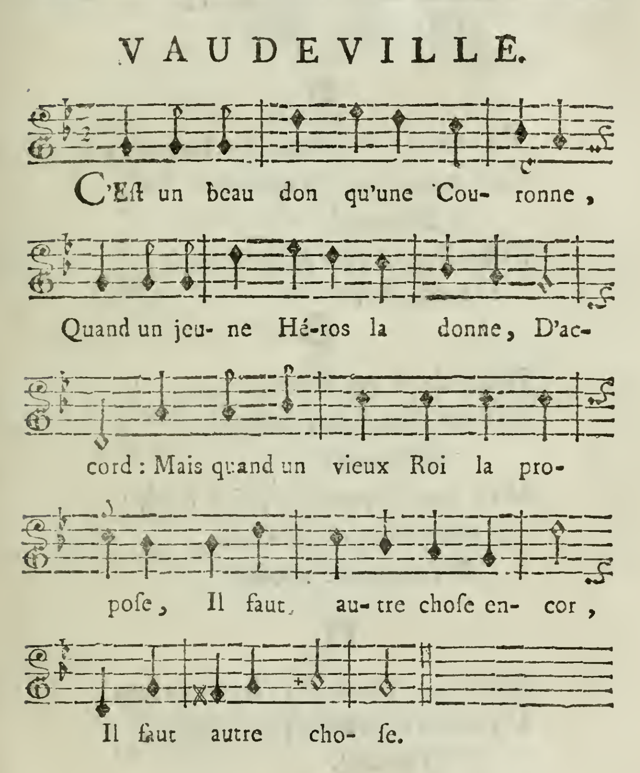


tôt, Il faut, faire un ſaut : Haut, Cabri-



olons comme il faut.

VAUDEVILLE.



J'obtiens votre main, ma Princesse;
Ce bonheur flatte ma tendresse,
D'accord.

Pour qu'à mes vœux rien ne s'oppose,
Il faut autre chose encor,
Il faut autre chose.

Un amant nous peint son martyre :
Cela nous plaît, & nous fait rire,
D'accord.
Suffit-il qu'il jase & qu'il cause?
Il faut, &c.

D'abord, d'une faveur légere
Damon paroît se satisfaire,
D'accord :
Mais plus je permets, plus il ose ;
Il veut autre chose encor,
Il veut autre chose.

A dix ans, sans soins, sans martyre,
Un rien, un joujou peut suffire,
D'accord.
Quand l'adolescence est éclose,
Il faut autre chose encor,
Il faut autre chose.



Au printems de l'âge, pour plaire,
La beauté ſeule eſt néceſſaire,
D'accord.
Quand on n'a plus un teint de roſe,
Il faut, &c.

Avec une ſimple fleurette,
On prend d'abord une fillette,
D'accord :
Mais une coquette compoſe ;
Il faut, &c.

Auprès de ma mere occupée,
Je ne penſe qu'à ma poupée,
D'accord.
Avec Colinet quand je cauſe,
Je penſe autre choſe encor,
Je penſe autre choſe.

Pour guérir fille languiſſante,
La médecine eſt bien puiſſante ;
D'accord.
De ſon mal pour ôter la cauſe,
Il faut, &c.

AU PUBLIC.

Pour ne point vous trouver contraire ;
Il ſuffit de ne pas déplaire,
D'accord ;
Mais pour éviter toute gloſe ;
Il faut autre choſe encor,
Il faut autre choſe.

FIN.

LE BAL DE STRASBOURG,

DIVERTISSEMENT ALLEMAND,

AU SUJET DE LA CONVALESCENCE

DU ROI;

OPERA-COMIQUE BALLET.

Par Mrs F... D. L. G... & L. S...

ACTEURS.

M. FRENCHMAN.

UN OFFICIER.

HENRIETTE, Fille de M. Frenchman.

TROIS DÉPUTÉS DE LA VILLE.

TROIS NOUVELLISTES.

UNE PETITE FILLE.

TROIS ALLEMANDES.

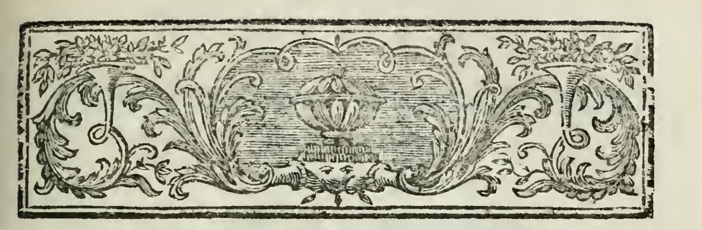
UN ALLEMAND.

NICODÊME.

BABICHON.

UN SUISSE.

La Scène est à Strasbourg.



LE BAL DE STRASBOURG,

DIVERTISSEMENT ALLEMAND.

SCENE PREMIERE.

UN OFFICIER FRANÇOIS DE LA GARNISON DE STRASBOURG.

AIR NOTÉ. N°. 1. *Alcide eſt vainqueur du trépas.*

LOUIS eſt vainqueur du trépas ;
La gloire va guider nos pas. (*bis.*)
Oui, le Ciel avec notre Maître
Nous fait renaître. (*bis.*)
LOUIS eſt vainqueur, &c.

Air. N°. 2. *Que fais-tu là seule, Lisette?*

Reviens, Amour, reprends les armes;
Qu'en un jour si beau
Tout sente un feu nouveau:
Hâte-toi de rallumer ton flambeau,
Que la crainte & la douleur
Avoient éteint dans nos larmes.
Henriette va combler mon bonheur,
Si je trouve dans son cœur
La même ardeur.

Air. *De tous les Capucins du monde.*

J'avois oublié ma tendresse,
Et l'image de ma Maitresse
En vain se présentoit à moi.
De chagrin mon ame remplie
M'apprenoit qu'on peut à son Roi
Sacrifier plus que sa vie.



SCENE II.

L'OFFICIER, HENRIETTE.

L'OFFICIER.

AIR. *C'est chez vous.*

QUoi ! c'eſt vous !
Ah ! je jouis du bonheur le plus doux.

HENRIETTE, *froidement.*

Quoi ! c'eſt vous !

L'OFFICIER.

AIR. *J'ai paſſé deux jours ſans vous voir.*

J'ai reſté long-temps ſans vous voir,
Dans ces jours de triſteſſe.
Vous ne devez pas m'en vouloir,
O ma chère Maitreſſe !
Je craignois hélas ! pour mon Roi,
Et mon cœur n'étoit plus à moi.

Menuet de Roland.

N°. 3.

Quelle froideur extrême !

HENRIETTE.

J'excuſe votre oubli :
Je ne croyois pas même
Vous revoir aujourd'hui.

L'OFFICIER.

AIR. N°. 4.

Je vous aimois
Plus que jamais :
Mais
(Pardonnez-le moi)
Le premier amour d'un François
Eſt l'ámour de ſon Roi.

HENRIETTE.

AIR. *C'eſt une excuſe.*

J'ai partagé votre douleur.
Ne croyez pas que de froideur
Ici je vous accuſe.
Tout François avec vous gémit,
Et la crainte qui me ſaiſit
Fait votre excuſe.

AIR. *Eſt-il de plus douces odeurs ?*

Qui doit plus que nous le chérir ?
Ce Roi, digne d'envie,

Ne ſongeoit qu'à nous ſecourir,
 Prêt à perdre la vie.
Nos cœurs ſont pénétrés d'amour
 Pour un Roi qui nous aime.
Que nous eût importé le jour,
 S'il eût péri lui-même ?

L'OFFICIER.

AIR. *Monſieur le Prevôt des Marchands.*

Pour le bonheur de ſes ſujets,
Le Ciel le rend à nos ſouhaits;
Plus notre ami que notre maître,
LOUIS, échape du danger :
Il croit jouir d'un nouvel être
Pour nous chérir & nous venger.

HENRIETTE.

AIR. *Guillot eſt mon ami.*

N°. 5.

Peut-on payer aſſez
Cette heureuſe nouvelle ?
Tous nos maux ſont paſſés,
Je me livre à mon zèle.
Vous me rendez, mon cher,
 Si.... ſi ſatisfaite,

Que, ſi vous vouliez d'Henriette
Un baiſer,
On ne pourroit vous le refuſer.

L'OFFICIER.

AIR. *Ah! ſi j'avois connu M. de Catinat.*

Accordez donc encore un prix à mon amour:
Sçachez que l'ennemi fuit loin de ce ſéjour.

HENRIETTE.

Qu'ils reſtent, nous bravons leurs efforts ſuperflus:
Ce ſeroit pour LOUIS un triomphe de plus.

AIR. *Faut-il qu'une ſi belle plante.*

N°. 6.

D'une ſanté pour nous ſi chère,
Notre hymen aujourd'hui dépend:
Calmons la crainte de mon Père;
Il n'attendoit que cet inſtant.
En rendant la joie à ſon ame,
Il va couronner notre flâme.

AIR. *De tous les Capucins du monde.*

Mais nous en croira-t-il encore?
Pour ce Roi, que ſon cœur adore,
Il ne ceſſe de s'affliger,

Son inquiétude eſt extrême :
Vous ſçavez qu'après le danger,
On craint encor pour ce qu'on aime.

L'OFFICIER.

AIR. *Bacchus diſoit pour m'exciter à boire.*

Il nous croira, la nouvelle eſt certaine.
Pluſieurs Couriers viennent la confirmer.

HENRIETTE.

Eh! pourquoi donc nous laiſſer dans la peine?
Vous auriez dû plutôt m'en informer.

L'OFFICIER.

AIR *A préſent je ne dois plus feindre.*

N°. 7.

Je vous cherchois pour vous l'apprendre.

HENRIETTE.

Venez, venez, c'eſt trop attendre :
Nous ſerions déja mariés.

Refrain.

» Que de momens perdus! (*bis.*)
» Ah! que je les regrette!

(*Cor de Chaſſe.*)

L'OFFICIER.

Fanfare de Choisy.

J'entends encore un Courier
Qui vient nous la publier.
A Monsieur Frenchman il faut
Courir l'apprendre au plutôt.
Qui peut donc vous arrêter ?

HENRIETTE.

Demeurons pour écouter.

SCENE III.

L'OFFICIER, HENRIETTE, LE COURIER, *précédé de deux Cors-de-Chasse, & suivis de la Populace.*

LE COURIER.

AIR. *Morgué, Pierrot, j'ons bonne chance.*

N°. 8.

RASSUREZ-VOUS, Peuple fidèle,
Notre Roi n'est plus en danger,
Et vous ne devez plus songer

Qu'à faire éclater votre zèle.
Vive le Roi.

(*Avec le Peuple.*)

Vive le Roi.
Le Ciel dissipe notre effroi.

UNE ALLEMANDE.

AIR. *Il faudroit pour faire un tombeau.*

N°. 9.

Nous pourrons donc le voir enfin ?

DEUXIÉME ALLEMANDE.

Ah ! l'heureuse nouvelle !

TROISIÉME ALLEMANDE.

Notre Reine aussi viendra-t-elle ?

QUATRIÉME ALLEMANDE.

Verrons-nous aussi le Dauphin ?

LA PREMIERE ALLEMANDE.

AIR. *Comme deux sceaux dans un puits.*

N°. 10.

Pour notre Roi,
N'est-il plus rien à craindre ?

LA DEUXIÉME ALLEMANDE.

Dites-le moi.

LA TROISIÉME ALLEMANDE.

Parlez de bonne foi.

(*Toutes enſemble*)

PREMIERE ALLEMANDE.

» S'eſt-il montré pour raſſurer ſon Peuple ?
» L'avez-vous vu vous-même ?

DEUXIÉME ALLEMANDE.

» La Reine vous a-t-elle paru bien joyeuſe ?
» N'a-t-elle plus d'allarmes ?

TROISIÉME ALLEMANDE.

» Les Habitans de Metz ont-ils déja fait
» des Fêtes pour ſa convaleſcènce ?

QUATRIÉME ALLEMANDE.

» Eh ! mon cher Monſieur, là, dites-nous
» ſincérement ; eſt-il entièrement rétabli ?
» Ne nous flattez-vous pas ?

LE COURIER.

Suite de l'Air ci-deſſus.

Je vous parle ſans feindre.
Oui, oui, cent fois oui, le fait eſt certain.
Voulez vous me tenir juſqu'à demain matin ?

AIR. *Vous n'viendrez pas avec nous.*

N°. 11.

Oh ! s'il faut que je vous écoute,

Je n'aurai jamais fait avec vous.
Je n'ai mangé ni bû ſur la route.

TOUS LES BOURGEOIS.

Vous viendrez boire avec nous. (*ter.*)

LE COURIER.

AIR. *Mon brave Capitaine.*

Eh ! laiſſez-moi de grace :
Tout ci, tout ça,
Tout cela me laſſe :
Eh ! laiſſez-moi de grace....

UN BOURGEOIS.

» Cemment ! vous êtes fatigué de nous entendre ?

LE COURIER.

Je ne le ſuis que trop,
De courir le galop,
Pa ta ti, pa ta ta, pa ta trop.

AIR No. 12.

Je me mets à peine à crier,
Oh hé, oh hé, oh hé !
Que chacun, au fouet du Courier,
Oh hé, oh hé, oh hé !
Tombe ſur moi comme grêle :
Tout le monde s'en mêle.

Que dit-il ? Que dit-on ?
Pa ta ti, pa ta ton :
Comme leur langue trotte !
Pour achever de me laſſer,
Vingt femmes venoient pour m'embraſſer.
Je n'ai pu m'en débarraſſer
Qu'en leur laiſſant ma botte.

HENRIETTE.

AIR. *De néceſſité néceſſitante.*

Reſtez, reſtez, & ſoyez tranquille ;
De la part des Bourgeois de la Ville,
Je vois venir un fort honnête-homme,
Pour vous préſenter le Vidrecome.



SCENE IV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

MARCHE POUR LES DÉPUTÉS

Qui apportent le Vidrecome.

TROIS DÉPUTÉS.

AIR. *Gros nez, gros nez.* (Canon.)

GOUTEZ ce vin,
C'eſt le meilleur des bords du Rhin;
Buvez la ſanté de notre Souverain.

LE COURIER.

AIR. *J'avois pris femme laide.* Vaudeville *du Fleuve d'Oubli.*

Oh ! je ſçais trop bien vivre
Pour refuſer cela, a, a, a.
Qu'à la joye on ſe livre;
Notre Roi le ſçaura, a, a, a.
A l'envi chantez ſa gloire,
Tandis qu'avec gaieté
Sa ſanté
Je vais boire.

L'OFFICIER.

VAUDEVILLE.

NOTÉ. N°. 13.

Notre bonheur nous fait connoître
Que LOUIS nous donne des loix;
Nos ennemis, par nos exploits,
Connoiſſent qu'il eſt notre Maître.
Vive, vive, vive à jamais
Le Pere & le Roi des François.

HENRIETTE.

C'eſt plus à lui qu'au Diadême,
Que tous nos hommages ſont dûs;
Il eſt plus grand par ſes vertus
Qu'il ne l'eſt par le rang ſuprême.
Vive, &c.

L'OFFICIER.

Aux jours d'un Prince qui nous aime,
Comment ne s'intéreſſer pas?
A ceux de ſes moindres Soldats
Nous l'avons vu veiller lui-même.
Vive, &c.

HENRIETTE.

Loin ces Rois dont l'affreux ſyſtême
Rend

Rend par l'effroi des cœurs ſoumis :
Louis eſt craint des ennemis,
Mais il veut que ſon Peuple l'aime.
Vive, &c.

L'OFFICIER.

Les Rois, qui des Dieux ſont l'image,
Devroient être immortels comme eux :
Sur ceux qui font des malheureux,
Que la mort exerce ſa rage.
Vive, &c.

UN DÉPUTÉ, *préſentant une bourſe au Courier.*

Tenez, recevez cette bourſe ;
Notre zèle en ſera flatté.

LE COURIER.

Du Roi j'annonce la ſanté,
Je ſuis trop payé de ma courſe.
Vive, &c.

UNE PETITE FILLE *au Courier.*

On doit pour un ſi doux meſſage
Vous faire les plus riches dons ;
Tenez, prenez tous mes bonbons,
Je ne puis donner davantage.
Vive, &c.

Maman dit qu'il n'eſt notre Maître
Que pour nous faire à tous du bien ;
Dites-lui que je l'aime bien,
Je voudrois qu'il pût le connoître.
Vive, &c.

HENRIETTE.

O Ciel ! daigne ajoûter encore
Aux jours de ce Prince chéri,
Tous ceux qu'auroit donné pour lui
Un Peuple zélé qui l'adore.
Vive, &c.

HENRIETTE, *au Courier.*

AIR. *Madame, j'ai un paquet pour vous.*

N°. 14.

Vingt Nouvelliſtes ſont chez nous,
Qui ne ſoupirent qu'après vous ;
Venez donc les informer tous.

LE COURIER.

Je m'en fais une fête :
Mais pour la peine du Courier,
Madame, avec la permiſſion de Monſieur, vous êtes trop honnête,
Pour lui refuſer un baiſer.

L'OFFICIER.

AIR. *La Besogne.*

Il faut bien le récompenser,
Accordez-le sans balancer.

HENRIETTE.

Venez détailler à mon Pere
Un fait pour nous si nécessaire.

(*Entrée de plusieurs Allemands & Allemandes, qui dansent au son des instrumens qui ont accompagné la cérémonie du Vidrecome.*)

SCENE V.

Monsieur FRENCHMAN, *entouré des* NOUVELLISTES, HENRIETTE, L'OFFICIER, LE COURIER.

M. FRENCHMAN.

AIR. *Nous avons pour vous satisfaire.*

ON ne craint donc plus pour sa vie?
Quel transport! quel plaisir je sens!
Ma vieillesse est ragaillardie,
J'en suis plus jeune de vingt ans.

PREMIER NOUVELLISTE.

Air *Nous ſommes Précepteurs d'Amour.*

Vaincu par le ſeul nom du Roi,
Au bruit de ſa convaleſcence,
L'ennemi fuit ſaiſi d'effroi,
Et par-tout triomphe la France.

DEUXIÉME NOUVELLISTE.

Air. *Changement pique l'apétit.*

N°. 15.

J'ai des nouvelles de Hongrie.

PREMIER NOUVELLISTE.

Moi de Piémont & d'Italie.

TROISIÉME NOUVELLISTE.

On m'écrit ſouvent de Menin.

DEUXIÉME NOUVELLISTE.

J'ai correſpondance à Berlin.

Air. *Tant de valeur & tant de charmes.*

N°. 16.

Le Roi de Pruſſe & notre Maître,
Par les armes ſe ſont unis.

L'OFFICIER.

Ils font bien plus, ils ſont amis,

Et tous deux méritent de l'être.

Air. *Nous ſommes Précepteurs d'Amour.*

Ces Rois ont eu dans leur Traité,
Contre tant de complots ſiniſtres,
Pour politique l'équité,
Et leur ſageſſe pour Miniſtres.

M. FRENCHMAN.

Air. *La Beſogne.*

Et de la Flandre, qu'en dit-on ?

LE DEUXIÉME NOUVELLISTE.

Tout ira bien dans ce Canton.

L'OFFICIER.

Bon ! qu'eſt-ce que l'on appréhende ?
Le Comte de Saxe y commande.

HENRIETTE.

Air. *Nous ſommes Précepteurs d'Amour.*

Tout nous répond de ſes ſuccès.
La France ne l'a pas vu naître ;
Mais, quoiqu'il ne ſoit pas François,
Il a bien le cœur fait pour l'être.

LE COURIER.

Air. *Non, je ne ferai pas.*

Clermont, qui devant Furne a ſignalé ſa gloire,

Pour un objet plus cher dédaigne la victoire :
Le péril de son Roi suspend tous ses exploits :
Il connoît la terreur pour la premiere fois.

PREMIER NOUVELLISTE.

AIR. *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Malgré les Alpes, l'Italie
Voit enfin nos braves François.

TROISIÉME NOUVELLISTE.

Eh bon ! quel compte ! c'est folie ;
On n'y pénétrera jamais.

PREMIER NOUVELLISTE.

Nous sommes déja dans les plaines.

M. FRENCHMAN.

Le passage en est garanti
Contre toutes forces humaines.

PREMIER NOUVELLISTE.

Non pas contre le grand Conti.

AIR. *Un jour le malheureux Lisandre.*

Le François, avide de gloire,
Etonne & force le destin ;
Trois fois on le rappelle en vain,
Il n'écoute que la Victoire,

Il en arrache le Laurier ;
Poitou regarde, ſans plier,
De ſes morts les roches couvertes ;
Il brave le plomb meurtrier,
Il devient plus fort par ſes pertes,
Et ſubſiſte encor tout entier.

LE COURIER.

AIR. *Du bas en haut.*

Du bas en haut,
Le François gravit & s'accroche ;
Du bas en haut,
Il s'élance & livre l'aſſaut.
L'ennemi court de roche en roche ;
De nos Soldats
Il fuit l'approche,
Du haut en bas.

HENRIETTE.

AIR. *Nous jouiſſons dans nos hameaux.*

Par des Danſes & par des Jeux,
Paris marque ſon zèle.
Chaque nuit, par de nouveaux feux,
Le jour ſe renouvelle.
L'art épuiſe tous ſes ſecours
Pour ce brillant hommage ;
Mais le cœur trouvera toujours
A faire davantage.

M. FRENCHMAN.

AIR. *Faut-il qu'une ſi foible plante.*

S'il eſt vrai tout ce qu'on m'aſſure,
Mes enfans, je comble vos vœux.
Votre hymen ne ſe peut conclure
Sous des auſpices plus heureux;
Mais commençons par voir la fête
Que pour le Roi Straſbourg apprête.

HENRIETTE.

AIR. *J'ai fait donner un Bal, mon Couſin.*

N°. 17.

On dit que c'eſt un Bal
Sans égal;
J'y veux mener la danſe.

L'OFFICIER.

Tout flatte, en ce grand jour,
Mon amour,
Et les vœux de la France.

M. FRENCHMAN.

Vive le Roi.
Amis, ſuivez-moi:
Déja la fête commence.

TROISIÉME NOUVELLISTE, *les arrêtant.*

AIR. *Amis, ſans regretter Paris.*

Mais, avant tout, écoutez-moi;
Je vais lire une Piece,
Que j'ai faite en l'honneur du Roi.

M. FRENCHMAN.

Le Sujet m'intéreſſe.

DEUXIÉME NOUVELLISTE.

AIR. *Voici le jour ſolemnel.*

Moi j'ai fait une Ode auſſi;
La voici.

TROISIÉME NOUVELLISTE.

Avant je lirai la mienne....

(*Il lit.*)

AIR. *Quel état douloureux!*

» Quel ſpectacle inhumain!
» Je vois l'affreuſe Parque,
» Venant, ſes ciſeaux à la main,
» Pour l'avoir bravée à Menin,
» Vouloir trancher les jours du plus parfait Mo-
» narque.
» La foudre gronde....

HENRIETTE, *lui arrachant ſon Ode.*

AIR. *De tous les Capucins du monde.*

Allez, Meſſieurs les faiſeurs d'Odes,

Allez rimer aux Antipodes :
Louis doit rire des efforts
De votre bizarre génie.
La crainte qu'on eut de ſa mort
Fait mieux l'éloge de ſa vie.

(Ils ſortent. La Scène change & repréſente un lieu illuminé par le Bal.)

LE BAL.

SCENE VI.

BABICHON, NICODÈME, L'OFFICIER, HENRIETTE, UN SUISSE.

LE SUISSE, *courant après Nicodème.*

AIR *Tes beaux yeux ma Nicole.*

ALLONS, entrir téore.

NICODÈME.

De grace, laiſſez-nous.

LE SUISSE.

Toi riſonnir encore !
Sti Pal n'eſt pas pour vous.

NICODÈME.

Si l'on fait cette fête
Pour tous les bons Sujets,
J'y ai droit plus que personne ;
Car j'aime l' Roi mieux qu'tous.

LE SUISSE.

AIR. *Tant la valeur.*

Si toi me tire davantache
Que t'aimir le Roi plis que moi,
De mon libarde par mon foi,
Moi chel tuïr ta personnache.

AIR. *Si vous voulez que je vous baise.*

L'amour que chafre pour ton Maître,
M'afoir rendu de ses Sujets :
Tout l'Etranchir qui le connoître
Afoir t'apord le cœur François.

L'OFFICIER.

AIR. *Carillon de Mélusine.*

N°. 18.

Laissez, laissez ces bonnes gens.

HENRIETTE.

Que demandez-vous, mes enfans ?

NICODÈME.

AIR. *J'ai la plus méchante femme.*

Je m'appelle Nicodème,

Et v'là ma mi' Babichon;
Elle eſt à préſent ma femme;
Et puis moi j'ſuis ſon mari:
Nous avons quitté la Flandre,
Pour ſçavoir comme le Roi va;
Ça va bien, j'en ſuis fort aiſe:
Nous venons l'attendre ici.

AIR. *Pierrot, qu' eſt-ce qui t'arrête?*

N°. 19.

J'l'aime mieux que s'il étoit mon frere,
Et mieux que ma mi' Babichon;
Elle n'en eſt point jalouſe,
Car el' l'aime auſſi mieux qu'moi.
Nous voulons le voir encore,
Pour le prendre pour modele;
Elle & moi nous voulons faire
Un enfant qui lui reſſemble,
Beau, bien fait, plein de courage;
Comme lui.

BABICHON.

AIR. *J'ai la plus méchante femme.*

De plus, j'veux encore une fille:
Fais tout comm' tu l'entendras;
J'veux qu'ell' reſſemble à la Reine,
Chacun viendra l'admirer:
J'veux un p'tit cadet encore,
Plein de charmes, plein d'eſprit;

Au Dauphin qu'il ſoit ſemblable :
Le Roi ſera ſon Parrein.

AIR. *Pierrot, qu'eſt-ce qui t'arrête ?*

Je n'lui demandons point d'finance,
Je n'voulons que ſon amitié ;
Et c'eſt la plus grand'richeſſe
Que nous voudrions avoir,
Car il ne nous manque rien :
Notre pré peut nous ſuffire ;
Demandez à Nicodème :
Quand on a l'cœur à l'ouvrage,
Et lorſqu'on vit bien enſemble,
C'eſt ç'qu'i faut.

HENRIETTE.

AIR *Le Confiteor.*

Laiſſez-les, ce ſont nos amis ;
Leur zèle ne nuit point au vôtre.

L'OFFICIER.

Camarade, il leur eſt permis
D'avoir un cœur comme le nôtre.

LE SUISSE.

Hé pien ! danſir tous deux pour moi ;
Chel va poir en l'honneur du Roi.



VAUDEVILLE,

NOTÉ N°. 20.

TOUT partage ici, tout inſpire
Les plaiſirs dont nous jouiſſons;
On voit la ſageſſe ſourire
A nos plus badines Chanſons:
La Folie accourt à nos ſons,
C'eſt la raiſon qui l'attire:
En ce jour tout ſemble permis.
Nos craintes ceſſent,
Nos plaiſirs naiſſent
Avec la ſanté de LOUIS.

HENRIETTE.

Dans l'indolence & la triſteſſe
Je voyois couler mon Printems,
Et le devoir à la tendreſſe
Déroboit les plus doux momens.
Le plaiſir qu'en ce jour je ſens,
N'allarme plus la Sageſſe;
Le plus tendre amour m'eſt permis.
Mes ennuis ceſſent,
Mes plaiſirs naiſſent
Avec la ſanté de LOUIS.

D'un Amant qui vantoit sa flamme
Je n'éprouvois que la froideur ;
Le feu qui brûle dans mon ame ,
Aujourd'hui passe dans son cœur ;
Il mérite & sent son bonheur :
L'Amour enfin le reclame ,
Comme l'un de ses favoris ;
Mes ennuis , &c.

Dans un ennuyeux esclavage ,
J'ai vécu jusqu'à ce moment ;
Ma Mere , autrefois si sauvage ,
Est sortie avec un Amant ;
Je suis l'exemple de Maman ,
De mon cœur je fais usage :
De la liberté je jouis :
Mes ennuis cessent , &c.

De ma femme l'humeur sauvage
Avoit effarouché l'amour :
Pendant dix ans & davantage ,
Je l'ai cru perdu sans retour ;
Mais hier au déclin du jour ,
Il égaya mon ménage ;
Enfin nous voilà bons amis :
Les plaintes cessent ,
Mes plaisirs naissent
Avec la santé de Louis.

LE SUISSE.

Le Roi li être ein pon Camarade :
A ſon Santé j'affre bû tant,
Qu'enfin ne li être plus malade,
Et j'en ſuis la cauſe pourtant.
Que ſti pon Prince fifre autant
Qne chel poir de coups raſade
Çà, que tous les pons Réjouis
Chantent ma gloire.
Chel veux touchours poire,
Puiſque ça fait fifre Louis.

HENRIETTE, *au Public.*

Air. *Les Filles de notre Village.*

N°. 21.

Quand nous oſons faire paroître
L'ardeur de chanter notre Maître;
Vous encouragez nos Auteurs;
Mais leur zèle, plus que l'ouvrage,
A mérité votre ſuffrage,
Et nos ſuccès ſont dans vos cœurs.

FIN.

CYTHERE ASSIÉGÉE,

OPÉRA-COMIQUE

EN UN ACTE;

Représenté à Bruxelles, pour la premiere fois, le 7 Juillet 1748.

ET A L'OPÉRA-COMIQUE

le Lundi 12 Août 1754.

MILITAT OMNIS AMANS ET HABET SUA CASTRA CUPIDO.

NOUVELLE ÉDITION.

Le prix est de vingt-quatre sols sans Musique. La Musique se vend séparément 36 sols.



A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

BRONTÉS, Chef des Scythes, *le Sr. Parent.*
OLGAR, Prince Scythe, *le Sr Deschamps.*
BARBARIN, Aide de Camp d'Olgar, *le Sr. de Lisle.*

NYMPHES.

DAPHNÉ, *Mlle. Villiers.*
CLOÉ, *Mlle. Deschamps.*
CARITE, MIRTO, } *Mlle. Rosaline.*
DORIS, *Mlle.*

Chœur de Scythes.

Chœur d'Amants & d'Amantes, Habitans de Cythere.

Amours et Plaisirs.

Cette Piece fut d'abord faite en Prose & couplets par M. FAVART, en société avec M. FAGAN, & représentée à Paris à l'ouverture de la Foire St. Laurent 1738; *depuis entierement refondue par M. FAVART, pour la Troupe des Comédiens de Bruxelles; & donnée à Paris sur le Théâtre de l'Opéra Comique, selon l'ordre qui suit.*



CYTHERE ASSIÉGÉE,

OPÉRA-COMIQUE.

Le Théâtre représente l'extérieur des Jardins de Cythere, qui servent d'Enceinte & de Remparts à cette Ville ; des Buissons de Myrthes & de Roses forment des Palissades ; à travers des Colonades qui s'élevent sur les Murs, on découvre dans l'éloignement le Palais de l'Amour.

SCENE PREMIERE.

DAPHNÉ, DORIS, CLOÉ,

NYMPHES ET BERGERS,

Habitans de CYTHERE, qui célebrent une Fête en l'honneur d'Adonis.

DAPHNÉ.

Air : N°. 201.

HAbitans de ce doux Empire,
Chantez les feux qu'Amour inspire.

CHŒUR.

Chantons les feux qu'Amour inſpire.

DAPHNÉ.

AIR: N°. 202.

Vénus veut qu'en ce jour les Amans réunis
Célebrent, par d'aimables Fêtes,
Le tendre & charmant Adonis,
La plus chere de ſes Conquêtes.
Pour ſuivre ce Mortel, digne Rival des Dieux,
La Mere des Amours abandonne Cythere,
Et ſon cœur moins ambitieux
Le préfere au Dieu de la Guerre.

(On danſe.)

CLOÉ.

AIR: N°. 203.

Adonis eſt fait pour charmer.
Il ne cherche point d'autre gloire,
D'autre victoire
Que le bonheur d'enflammer
L'objet qu'il ſçait aimer.

(On danſe.)

CLOÉ.

AIR: N°. 204.

Avec quelle ardeur

Vénus & les Graces
Volent ſur les traces
D'un jeune Chaſſeur !
Dans les bois fleuris
Des Monts d'Idalie,
La Déeſſe oublie
Ses Peuples chéris.

(On danſe.)

(Un Bruit de Guerre interrompt la Fête.)

DAPHNÉ.

AIR : N°. 205. *Tant de valeur.*

Ah ! quelle horreur ! quel bruit de Guerre
Vient effaroucher les Amours !
Les Trompettes & les Tambours
Répandent l'effroi dans Cythere.



SCENE II.

CARITE, *les précédens.*

CARITE.

AIR : N°. 206. *Ah ! j'ai grand'peur.*

SEcourez-moi, mes cheres Sœurs ;
Ah ! je me meurs. [*bis.*]
Où nous ſauver de leurs fureurs ?
Ah ! je me meurs. [*bis.*]

DAPHNÉ.

Achevez vîte,
Chere Carite.

CLOÉ.

Quel ſujet cauſe vos frayeurs ?

CARITE.

AIR : N°. 207. *N'a-vous pas vû paſſer ?*
O Ciel ! que d'Ennemis,
O Ciel ! que d'Ennemis
S'avancent pour détruire
Cet Empire !

DAPHNÉ.

Que venez vous nous dire ?
Je frémis.

CARITE.

AIR : N°. 208.

Sous cet Ormeau,
Je repoſois au bord de l'eau,
Et je reſpirois
L'air doux & frais
Qu'on ſent là.
Ah !
Mon Troupeau bondiſſoit
Sur des fleurs qu'un Zéphir careſſoit.
A l'abri du Soleil,
Je me livre aux douceurs du Sommeil.
Dans ce ſéjour,
Je croyois voir dormir l'Amour ;
Un Monſtre odieux
L'alloit frapper à mes yeux....
Dieux !

Second Couplet. Je m'écrie auſſi-tôt...
La Frayeur me réveille en ſurſaut.
Quel malheur m'attendoit !
Du préſage mon cœur palpitoit.
Sur le Côteau,
Je ne vois plus mon cher Troupeau !
Je me trouve, hélas !
Entre les bras
Des Soldats.

AIR : N°. 209. *Menuet de Dardanus.*

Je pouſſe en vain des cris

A ce ſpectacle terrible ;
Alors un bruit horrible
Glace mes eſprits :
Je vois des Etendards,
Des Dards,
Des Gens éparts
De toutes parts,
Et des Géans
Grands, grands,
Dont le nombre couvre nos Champs,

MIRTO.

AIR : N°. 141. *Com' v'là qu'eſt fait!*

O Dieux ! quels dangers nous menacent !

CARITE.

Je prends la fuite ; mais hélas !
Dans les fleurs mes pieds s'embarraſſent,
Et j'entends courir ſur mes pas ;
Je tombe éperdue & mourante :
Un Soldat, d'un air indiſcret,
Saiſit bientôt ma main tremblante ;
Son regard médite un forfait.

CLOÉ.

Que t'a-t-il fait ?

DORIS.

Que t'a-t-il fait ?

CARITE.

AIR : N°. 210. *Prends, mon Iris, prends ton verre.*

Le Barbare
Me déclare
Qu'il va m'immoler à Mars ;
A mes charmes,
A mes larmes,
Le Cruel n'a point d'égards.
Au secours en vain j'appelle ;
Déjà le fer éteincelle
A mes timides regards......
La Colombe
Qui succombe
Dans les serres du Vautour,
Moins craintive,
Moins plaintive,
Gémit de perdre le jour.

DAPHNÉ.

AIR : N°. 65. *Un petit moment plus tard*

Quoi ! vous avez pû l'éviter !
Quelle est ma surprise !

CARITE.

Deux sont venus lui disputer
L'honneur de ma prise ;
Je profite de l'instant,
Je me sauve toute émue :
Sans un pareil différend,
J'étois perdue.

DAPHNÉ.

AIR : N°. 199. *Songez, songez à vous défendre.*

Songeons, ſongeons à nous défendre,
Préſervons ce charmant ſéjour.
Aux Ennemis du tendre Amour,
Juſte ciel ! faudra-t-il ſe rendre ?
Songeons, ſongeons à nous défendre,
Préſervons ce charmant ſéjour :
Combattons ; préſervons ce charmant ſéjour.

(*Tous les Amans & Amantes rentrent dans Cythere précipitamment, en repétant en Chœur la fin de l'Air précédent :* Songeons, &c.)

SCENE III.

OLGAR, BARBARIN.

BARBARIN.

AIR : N°. 211. *Quand on parle de Lucifer.*

SEigneur, ces lieux ne ſont pas ſurs ;
Et nous manquons de prudence.

OLGAR.

Je viens reconnoître ces murs,
Objets de notre vengeance.

BARBARIN.

Ah ! les Gens de Guerre ont des cœurs bien durs !

Peste soit de notre vaillance.

OLGAR.

AIR : *Tout cela m'est indifférent.*

Quoi ! Barbarin a peur ?

BARBARIN.

Moi, peur !
Seigneur Olgar, c'est une erreur ;
Mais dans le fond, j'ai l'ame bonne.

OLGAR.

Tous les Amans doivent périr,
Mars en fureur ainsi l'ordonne.

BARBARIN.

Qui peut contre eux ainsi l'aigrir ?

OLGAR.

AIR : *De tous les Capucins.*

Venus qui regne sur Cythere,
Infidelle au Dieu de la Guerre,
Le quitte en faveur d'Adonis.
Mars est outré de cette offense :
Tous nos Scythes se sont unis,
Chargés du soin de sa vengeance.

BARBARIN.

AIR : *Je voudrois faire un bail avec vous.*

Pour l'Amant qui l'enflamme en ce jour,
La Déesse abandonne sa Cour.
Ces beaux lieux n'ont plus rien qui la tente :

L'Amour la ſuit pour combler ſes ardeurs,
Leur abſence, au gré de notre attente,
Laiſſe Cythere en proye à nos fureurs.

AIR : *Filles qui paſſez par ici.*

De quoi diable nous mêlons-nous ?
Quelle imprudence extrême !
Eh ! morbleu, ſi Mars eſt jaloux,
Qu'il ſe batte lui-même.

OLGAR.

AIR : *Il faut l'envoyer à l'Ecole.*

Ici l'adreſſe & la valeur
Des Nymphes ſont l'heureux partage ;
Leur courage
Arrête le plus fier vainqueur.
Mars n'y ſeroit pas invincible.
Pour domter ces jolis Soldats,
Aux Combats,
Il faut être un Scythe inſenſible.

AIR : N°. 212. *Contredanſe de l'Ut Sol.*

Brontés, ce Chef intrépide,
Qui nous guide
Dans ce ſéjour,
Mieux que Mars, ſaura détruire
Le doux Empire
Du tendre Amour.
Les prieres, la douceur,
La douleur,

Rien ne le touche.
Son cœur farouche
Chérit l'horreur.
Jusqu'à ce moment encore,
Il ignore
Qu'on puisse aimer;
Et moi, pour une Tigresse,
J'eus la foiblesse
De m'enflammer

AIR: N°. 213. *De France & de Navarre.*

Du pouvoir d'un Sexe enchanteur,
Qu'à présent je déteste,
J'ai déjà fait, pour mon malheur,
L'épreuve trop funeste:
Un hyver, que je suivis Mars
Dans ce fatal Empire,
D'une Nymphe les seuls regards....
De honte je soupire.

BARBARIN.

AIR: N°. 218. *Ah! quel moment!*

Seigneur, expliquez-nous comment.

OLGAR.

Son aspect trop charmant
Troubla toute mon ame:
Dès le premier moment....
Dieux! quel moment!
Un trait de flamme
De Daphné me rendit l'Amant.

BARBARIN.

AIR : 107. *O Réguingué, ô lonlanla.*

Quel fut le prix de vos soupirs?

OLGAR.

Elle fit ses plus doux plaisirs
D'être contraire à mes desirs:
J'abandonnai cette inhumaine;
La Vengeance ici me ramene.

BARBARIN.

AIR : N°. 214. *Non, rien n'est si fatiguant.*

Comptez sur mon zele ardent;
Un feu pétillant m'enflamme.
Des Nymphes, dans un instant,
Barbarin sera triomphant.
Pan, pan, pan, pan, pan, pan, pan;
Sous les efforts de ma lame,
Pan, pan, pan pan, pan, pan.....

(Il est interrompu par un bruit de Guerre.)

AIR : N° 73. *La Ceinture.*

Au secours!

OLGAR.

Brontés, vient à nous.
Pourquoi des allarmes si fortes?

BARBARIN, *se rassurant.*

C'est un mouvement de courroux.

OLGAR.

Va faire avancer nos Cohortes.

SCENE IV.

OLGAR, BRONTÉS, SCYTHES.

Un corps de Scythes armé de Sabres & de Boucliers, traverſe le Théâtre en défilant devant Brontés, au bruit des Inſtrumens militaires.

MARCHE DES SCYTHES.

AIR : N°. 215. *La Turque.*

BRONTÉS.

[*Sur l'Air de la Marche.*]

Cueillez des Lauriers,
Braves Guerriers,
Animez-vous
Tous.
Pour nous, les Combats
Ont des appas.
Courons aux coups.
Qui peut ſe flatter
De réſiſter
A nos efforts?
Suivons nos tranſports;
Perçons,
Frappons
D'abord,
Fort.

Bravons le danger ;
Il faut venger
Sur ces Remparts,
Mars.

SCENE V.

BRONTE'S, OLGAR, BARBARIN, *conduisant un second Corps de Scythes armés de Massues.*

IIe. MARCHE DES SCYTHES.

AIR : N°. 216. *Marche des Pandours.*

BRONTÉS.

COntre les Objets les plus charmans,
Courons faire la Guerre ;
Tôt, tôt, que l'on brusque les momens,
Pour s'emparer de Cythere.
Forçons ces Remparts avec ardeur,
La fierté veut en vain les défendre ;
Mais il faut redoubler de valeur :
Si l'ennemi demande à se rendre,
C'est alors qu'on doit craindre ses lacs,
Et souvent l'Amour, en pareil cas,
A mis les meilleurs Soldats
Bas

Les

Les Scythes font l'exercice de la Maſſuë & différentes évolutions.

BRONTÉS ET OLGAR.

AIR: N°. 217. (*DUO.*)

Briſons les Armes,
Renverſons les Autels,
Du fier Tiran des Mortels :
Mépriſons ſes larmes,
Ses plaintes, ſes charmes
Trompeurs :
Pour en être vainqueurs,
N'ayons pour lui que rigüeurs.
Mille objets ſéducteurs,
Cachent ſes traits ſous des fleurs
A jamais
De l'Amour troublons la Paix ;
Et du poids de ſes fers
Affranchiſſons l'Univers.

BRONTÉS.

AIR: N°. 219.

Marchez, Guerriers, la Gloire vous attend;
Combattez, méritez un triomphe éclatant.

CHŒUR DE SCYTHES.

Combattons, méritons un triomphe éclatant.

SCENE VI.

CARITE, BRONTÉS, OLGAR, BARBARIN, SCYTHES.

Comme les Scythes se disposent à l'attaque, Carite paroît sur les Remparts en sonnant de la trompette. Deux Scythes sont détachés pour aller reconnoître; ils amenent Carite à Brontés.

CARITE.

AIR : N°. 220. *La Bergere de nos Hameaux.*

IL est tems de Capituler,
Pourquoi vainement se défendre ?

BRONTÉS.

Nous t'écoutons : tu peux parler :
Mais de nous qu'ose-t-on prétendre ?
Le Scythe guerrier
Ne fait point de quartier ;
On n'en doit pas attendre,
Et ces lieux saccagés....

CARITE.

De par les assiégés,
Je viens vous sommer de vous rendre.

AIR : 221. *Marche du Maréchal de Saxe.*

Quelle audace,

Soldats,
Conduit vos pas!
Votre valeur terraſſe
Des Guerriers
Couverts de Lauriers.
Mais ſongez que l'Amour,
Qui vous brave en ce jour,
Rend, par ſes coups,
Les Cœurs plus doux.
Le courage dans les Combats
Peut vous affranchir du Trépas;
Mais on ne peut jamais
D'Amour éviter les traits.

AIR: *Eſt-il de plus douces Odeurs?*

Craignez-tout de notre valeur.

BRONTÉS.

Quel diſcours téméraire!

CARITE.

Croyez-vous donc par la fureur
Pénétrer dans Cythere?
Traitons enſemble avec douceur;
Vous ne pouvez mieux faire.
Nous vous accordons de bon cœur
Les honneurs de la Guerre.

BARBARIN.

AIR: N°. 222. *Je n'y puis rien comprendre.*

Si les Nymphes gardent ces murs,

Mon avis eſt qu'on eſcalade.
Leurs Traités ne ſont pas trop ſurs,
Craignons d'elles quelque embuſcade.
Pour ne point voir, par trahiſon,
Notre attente trompée,
Paſſons toute la Garniſon
Vîte au fil de l'épée.

OLGAR, *à Brontés.*

AIR : N°. 223. *Eſt-ce de toi qu'il veut parler ?*

Des Habitans de ce ſéjour
Puniſſez l'arrogance.

BRONTÉS.

Quoi ! les vils ſujets de l'Amour
Nous feroient réſiſtance !

BARBARIN.

Allons, morbleu, point de quartier ;
Je monte à l'aſſaût le premier.

CARITE.

AIR : N°. 224. *Il n'eſt rien que l'Amour n'égale.*

Les Mortels que Venus inſpire
Affrontent les haſards,
Comme les Enfans de Mars.
Ces Héros que le monde admire,
N'ont dû qu'à nous leurs Exploits les plus glorieux.
De l'Amour tout reſſent l'Empire ;
Il triomphe & regne juſques ſur les Dieux

AIR : N°. 225. *Nos plaisirs seront peu durables.*

Rendez-vous, que sert-il d'attendre?
Mille plaisirs vous sont offerts :
Eh ! pourquoi rougir de vous rendre ?
Il est doux de porter nos fers.

AIR : N°. 226.

On s'arrache la Victoire
Sans égards
Dans les champs de Mars ;
Les Vainqueurs seuls ont la gloire ;
Les Vaincus
Demeurent confus.
Mais on se partage l'honneur
Dans la douce Guerre
Qu'on fait à Cythere ;
Il est tout aussi flatteur
D'être vaincu, que Vainqueur.

BRONTÉS, *aux Scythes.*

AIR : N°. 83. *Baise-moi donc, me disoit Blaise.*

Marchez, Soldats, Brontés vous guide.

CARITE.

Pourquoi de sang être si fort avide ?
Nos usages sont différents.
Chez nous l'humanité préside ;
Il faut que de nos différents
Un combat singulier décide.

AIR : N°. 43. *Maris, voulez-vous fuir l'affront.*

Parmi vous eſt le Prince Olgar ;
A le combattre on s'apprête :
Oſe-t-il courir ce hazard ?
On veut le voir tête à tête.
Peut-on compter ſur lui ?

OLGAR.

Oui.

BARBARIN, *bas à Olgar.*

Qu'allez vous faire ?

OLGAR.

J'accepte le défi.

BARBARIN, *bas à Olgar,*

Fi,
Quel téméraire!

BRONTÉS, *à Carite.*

AIR : N°. 227. *Je ferai mon devoir.*

Olgar a marché ſur mes pas ;
Il ne recule pas.
(*A Olgar.*) Prince, en vous je mets notre eſpoir ;
Faites votre devoir.

BARBARIN, *à Olgar en ſe retirant.*

Faites votre devoir.

Brontés fait éloigner ſes ſoldats qui vont ſe ranger dans le fond du Théâtre, pour être Spectateurs du Combat.

CARITE, *à Olgar.*

AIR : N°. 228. *Voici les Dragons qui viennent.*

Vous vous croyez invincible ;

On vous ſoumettra. (*Elle ſe retire.*)

OLGAR.

Quel eſt donc ce Guerrier terrible,
Qui croit ma Victoire impoſſible?

SCENE VII.

OLGAR, DAPHNÉ, CHŒUR DE SCYTHES, CHŒUR DE NYMPHES *ſur les Remparts.*

DAPHNÉ, *paroiſſant avec un Carquois ſur l'épaule & un trait à la main.*

LE voilà.

OLGAR.

AIR : Nº 4. *Tout cela m'eſt indifférent.*

O Ciel! Que vois-je? C'eſt Daphné!

D'APHNÉ.

Olgar m'en paroît étonné!

OLGAR.

Es-tu l'ennemi redoutable
Que l'on oppoſe à ma valeur?

DAPHNÉ.

Oui, voyons, Guerrier indomptable,
Qui de nous deux ſera Vainqueur.

OLGAR, *à part.*

AIR : N°. 229. *Tâtez-en, tourelouriretté.*

D'où naît le transport qui m'agite ?
Dans mon ame sa vûe excite
Et le dépit & la fureur.

DAPHNÉ.

(*A part.*) O Venus, redouble mes charmes ;
Pour ta gloire, Amour, que tes Armes
Puissent frapper son cœur.

CHŒUR DES SCYTHES.

AIR : N°. 230.

N'écoutez que la vengeance.
Vengeance, vengeance.

CHŒUR DES NYMPHES.

Amour, signale ta puissance.

SCYTHES.

N'écoutez que la vengeance.
Vengeance, vengeance.

OLGAR.

AIR : *Temple que je bâtis en l'air,*

Crains pour tes jours.

DAPHNÉ.

Ce fier courroux
Fait voir qu'on t'est chere encore,

(*A part.*) Sa rage eſt un amour jaloux ;
Et s'il ſe venge, Olgar m'adore.
Frappe, ingrat, je me livre à tes coups ;
Viens, frappe, ou tombe à mes genoux.

OLGAR.

AIR : *L'occaſion fait le larron.*

O Dieux !

DAPHNÉ.

Craignez une haine immortelle.

OLGAR.

Ce mot peut-il m'inſpirer de l'effroi ?
Quand je t'aimois, avois-tu donc, cruelle,
De plus doux ſentimens pour moi ?

DAPHNÉ.

AIR : N°. 232.

Nous réſiſtons à qui nous brave ;
Par la douceur,
On ſoumet notre cœur :
Il falloit être mon eſclave,
Pour devenir bientôt mon vainqueur.

OLGAR.

AIR : *Quand on prend plaiſir à boire.*

Ton Eſclave ! Moi ! Quelle honte !
Crois-tu que ton pouvoir me dompte ?
Tes efforts ſeront ſuperflus.

Par ces diſcours tu redoubles ma rage.

DAPHNÉ.

Hé ! bien, je ne réſiſte plus.

OLGAR.

Je ſens des mouvemens confus.

DAPHNÉ.

Perce mon cœur, ce cœur rempli de ton image.

OLGAR.

AIR : *Non je ne ferai pas.*

Qu'un plus digne ennemi me faſſe réſiſtance....

CHŒUR DES SCYTHS.

Fin de L'AIR : N°. 230.

N'écoutez que la vengeance.
Vengeance, vengeance.

OLGAR.

AIR : N°. 234. Parodie d'Armide : *Par lui tous mes Captifs.*

Hé ! bien, c'en eſt donc fait, puiſque Mars me l'ordonne.

(*Levant ſa Maſſue pour frapper Daphné.*)

Qu'elle tombe.. (*Il s'arrête.*) Dieux ! je friſſonne.

Menuet : N°.

Meurs, cruelle,
Infidelle ;
Je céde à la haine,

Qui m'entraîne ;
J'ai brisé ma chaîne :
Mon cœur outragé,
De tes fers dégagé,
Sera vengé.
Je désire
Ton martyre ;
Tu n'as plus d'empire.
(*A part.*) Je soupire !
Tendre souvenir,
Pour jamais je dois te bannir.
Je frémis ;
(*Haut.*) Dans tes regards soumis,
En vain, en vain je vois un nouveau charme.
(*A part.*) O Dieux ! une larme
Me désarme.
Eh ! quoi ! sa tristesse
M'intéresse !
(*Haut.*) Cache-moi tes pleurs.
Quelle foiblesse !
(*A part.*) Je me meurs.
(*Haut.*) Cruelle,
(*Tendrement.*) Infidelle,
(*A part.*) Un feu que j'ignore
Me dévore ;
Oui, oui, je l'adore,
Ma haine en ce jour

Lui prouvoit donc encore
Mon amour.
(*Haut.*) Oui, barbare....
(*A part.*) Je m'égare....
Quoi! rien ne balance
Sa puiſſance!
Ah! c'eſt l'augmenter,
Que de vouloir y réſiſter.

DAPHNÉ.

AIR: *Vaudeville du prix de Cythere.*

Quoi! déjà tu ſens des allarmes,
Et tu laiſſes tomber tes armes!
Ranime toi; c'eſt inſulter
Notre gloire,
Que de ſçavoir mal diſputer
La Victoire.

AIR: *Sur le Pont d'Avignon.*

(*A part.*) De ce trait de l'Amour qu'il ſente la Puiſſance.
(*A Olgar.*) Eſt-ce ainſi que de Mars tu remplis la vengeance?

OLGAR.

AIR: N°. 235. *Nina.*

Souffrirai-je un affront mortel?
Quel reproche cruel!
Ciel!

DAPHNÉ.

Je vais donc l'emporter ſur toi.
Tu vas ſuivre ma loi.

OLGAR.

Moi !

(*Apart.*) De mon cœur chaſſons la pitié.

DAPHNÉ.

Je t'ai vaincu plus d'à moïtié ;
Et ce trait-là
T'achevera ;
Tiens, le voilà, le voilà.

Elle lance le trait à Olgar dont le trouble augmente.

OLGAR.

Ah !

DAPHNÉ.

AIR : N°. 236. *Sans les connoître.*

Olgar ſoupire !

OLGAR.

Juſtes Dieux ! que je ſuis confus !

DAPHNÉ, *avec un ſouris malin.*

Olgar ſoupire !

OLGAR.

Je ſens....

DAPHNÉ.

Achevez donc,

OLGAR.

C'eſt aſſez vous en dire :
Hélas ! que voulez-vous de plus ?
Olgar ſoupire.

AIR : N°. 237. Muſette de Rochard. *Au bord d'un clair Ruiſſeau.*

Tu fais renaître en moi
Une flamme plus vive,
Et mon ame captive
Va voler aprés toi :
Les Belles ſont nos Rois,
Nos cœurs ſont leur Empire,
Et tout ce qui reſpire
Eſt ſoumis à leurs Loix.

AIR : N°. 238. *Sur la fiévre & ſur la migraine.*
Se mettant aux genoux de Daphné, & lui préſentant les Armes.

Que de mon ſort Daphné diſpoſe,
Je rends les armes.

DAPHNÉ, *le relevant.*

Levez-vous.
La peine qu'aux vaincus j'impoſe,
C'eſt de s'enchaîner avec nous.

AIR : N°. 239. *Obéiſſons ſans balancer.*

Que mon Captif aille annoncer,
Qu'il faut que l'on ſe rende;
Obéiſſez ſans balancer,
Lorſque Daphné commande.

DAPHNÉ *se retire fierement avec les armes d'Olgar, & reparoît ensuite sur les Remparts au milieu des Nymphes.*

CHŒUR *des habitans de Cythere.*

AIR : N°. 240. Chœur de Roland : *Triomphez, charmante Reine.*

Triomphez, Nymphe charmante;
Vos traits ont vengé l'Amour.
Que chacun chante
Dans ce grand jour
Sa Victoire éclatante.

SCENE VIII.

BRONTÉS *& tous les Acteurs précédens.*

BRONTÉS, *à Olgar.*

AIR : N° 24. *Bouchez, Nayades, vos Fontaines.*

MOn étonnement est extrême!
Un Héros formé par moi-même...!

OLGAR.

Oui, je suis vaincu par Daphné:
Si l'amour est une foiblesse,
Pourquoi les Dieux m'ont-ils donné
Un cœur capable de tendresse?

BRONTÉS.

AIR : N°. 93. *Le Masque tombe.*

Malgré l'honneur qui devoit te conduire,
Sans résister, ton courage s'abbat !
Ne pense pas que j'avoue un combat
Où la valeur peut se laisser séduire.

AIR : N°. 242. *Courons aux armes ; Freres.*

(*Aux Scythes.*)

Enfans de la Victoire ;
A ma voix,
Rangez-vous tous sous mes loix,
Il faut que par nos exploits
Nous réparions notre gloire :
Courons à la victoire ;
Tôt, tôt, tôt,
A l'assaut, vîte à l'assaut ;
Arborons sur ces Remparts
Nos Etendards.

DAPHNÉ, *Sur les Remparts, au milieu des Nymphes.*

AIR : N°. 243. *Aimons, aimons-nous.*

Par des plaisirs enchanteurs,
Nous soumettons toute la Terre.
Nous voulons frapper vos cœurs ;
Mais, par une plus douce Guerre,
Nous n'opposons à vos fureurs,
Que des parfums & que des fleurs.
Cedez, rendez-vous,

Cedez au Dieu de Cythere ;
Aimez ; aimons-nous :
Eſt-il un plaiſir plus doux ?
Le Chœur des Nymphes répete.
Cedez, rendez-vous, &c.

BRONTÉS, *aux Scythes.*

AIR : 244.

Guerriers, votre audace
Héſite à punir !
Main baſſe, main baſſe.
Qui peut vous retenir ?

DAPHNÉ.

Accourez, Troupes légeres,
Servez nos deſirs ;
Enchaînez ces témeraires
Au ſein des plaiſirs.

Il ſort des Buiſſons de Roſes une Troupe de Nymphes qui forme des danſes légeres autour des Scythes. Tandis qu'une partie de ces Guerriers s'efforcent à leur réſiſter, d'autres donnent aſſaut à la Ville. Les Nymphes ſe défendent avec des fleurs & repouſſent les Scythes, qui ſont enfin contraints de fuir ou de ſe rendre.

BRONTÉS.

AIR : N°. 36. *Mon petit doigt me l'a dit.*

Les Nymphes ont l'avantage !
La honte eſt notre partage !
Quoi ! lâches, vous fuïez tous !
Fuïez, vil Troupeau timide ;
Ce bras que la fureur guide
Sçaura triompher ſans vous.

SCENE IX.

BRONTÉS, CLOÉ.

CLOÉ.

AIR : *Non je ne ferai pas.*

SEigneur, où courez-vous ? Le péril eſt extrême !
Ah ! pour vous je frémis.

BRONTÉS.

Frémiſſez pour vous même.

CLOÉ.

Vous pouvez m'immoler à ce noble courroux ;
On doit ſe faire honneur de tomber ſous vos coups.

AIR : N°. 245. *Mon cher Blaiſe.*

A la gloire
Vous devez ſonger,
Et ménager
Votre Victoire.
A la gloire
Vous devez ſonger ;
Mais différez à vous venger.

BRONTÉS.

Non, non, je prétends...

CLOÉ. (*Brontés l'arrêtant.*)

Daignez m'en croire ;

Saisissez mieux les instans.
De ces lieux les foibles habitans
N'oseroient s'armer ;
Mais leur pouvoir va vous charmer.

BRONTÉS.

Je les brave.

CLOÉ.

Craignez leurs appas.

BRONTÉS.

Tu deviendras
Toi-même Esclave.
Je les brave,
Et bientôt mon bras
Portera partout le trépas.

CLOÉ.

AIR : *Le fameux Diogène.*

Dans l'air, pour se défendre ;
Ils viennent de répandre
Un poison dangéreux :
Si-tôt qu'on le respire,
On se trouble, on soupire ;
On devient amoureux.

AIR : *C'est fort bien fait ; c'est encor mieux.*

Attendez un moment, Seigneur,
Que le charme finisse ;
Et de votre juste fureur
Vous me verrez complice.

BRONTÉS.

De mon courroux tout deviendra l'objet.

CLOÉ.

C'eſt fort bien fait. (*bis.*)

BRONTÉS.

Et par le feu je détruirai ces lieux.

CLOÉ.

C'eſt encor mieux. (*bis.*)

BRONTÉS.

AIR : N°. 247. *Je n'en dirai pas d'avantage.*

Qu'entends-je ? vous n'êtes donc pas
Habitante de cet Empire ?

CLOÉ.

Seigneur, c'eſt à regret, hélas !

BRONTÉS.

Doù naît cette ardeur que j'admire ?

CLOÉ.

AIR : *J'écoutois de-là ſon caquet.*

On voit ſouvent des Offiiers
En quartier d'hyver à Cythere ;
Un de ces Héros eſt mon Pere,
J'en ai les ſentimens guerriers.

AIR : *J'entends déjà le bruit des armes.*

Lorſque j'entends le bruit des armes,
Je ſens une ſubite ardeur.
Votre aſpect a pour moi des charmes ;

J'admire en vous cet air vainqueur.
Loin de me cauſer des allarmes,
Vous m'inſpirez de la valeur.

BRONTÉS, *à part.*

Dans toute cette Scene Brontés eſt ſéduit par degrés, & ſans s'en appercevoir.

AIR : N°. 249. *Vous l'enflammez comme mêche.*

Son courage m'intéreſſe.

CLOÉ.

Ah ! que ne ſuis-je maîtreſſe
De marcher ſous vos Drapeaux !
A la gloire j'oſe prétendre,
Et de vous je voudrois apprendre
L'illuſtre métier des Héros.

BRONTÉS.

AIR : N°. 250. *Je ſuis un crouſtilleux Chaſſeur.*

L'audace éclate dans ſes yeux.

CLOÉ.

Sur vos pas la gloire m'appelle.

BRONTÉS, *à part.*

Ah ! dans cet Empire odieux,
Je n'épargnerai qu'elle. (*bis.*)

CLOÉ.

AIR : N°. 251. *Pour tirer auſſi.*

Si quelque adverſaire
Menaçoit vos jours,
A votre ſecours

J'irois contre ce téméraire.
Qu'il me feroit doux
De périr pour vous!

BRONTÉS.

AIR : N°. 252. *Ce jaloux transport m'enchante.*

Je fens élever mon ame
Par ces généreux propos.
A ta voix, un nouveau tranfport m'enflamme;
Je refpecte en toi la vertu des Héros.

CLOÉ.

AIR : N°. 253.

Arrachez-moi de cet affreux féjour.

ENSEMBLE.

CLOÉ.	BRONTÉS.
Je veux jouir d'une gloire immortelle.	Tu vas jouir d'une gloire immortelle.

(*Tendrement.*)
Faifons ferment de détefter l'Amour.
Mon cœur lui jure une haine éternelle.

CLOÉ.

AIR : *Et j'y pris bien du plaifir.*

(*Prenant la maffue de Brontés.*) Effayons un peu, de grace :
Sous les armes fuis-je bien ?

BRONTÉS.

De Bellone elle a l'audace :
J'admire ce fier maintien.

CLOÉ, *ôtant l'épée à Brontés.*

Voyons ſi de cette épée
Je ſçaurai bien me ſervir.

BRONTÉS,

O Dieux ! mon ame eſt frappée
De ſurpriſe & de plaiſir.

CLOÉ.

AIR : N°. *69. Par la vertu de ma vie.*

Grands Dieux ! que je ſuis ravie
D'avoir en main cet acier
Meurtrier !
Si quelqu'un avoit envie
D'éprouver mon courage altier,
Par la vertu, tu, tu, tu, de ma vie,
Il demanderoit bien-tôt quartier.

Après avoir déſarmé Brontés, elle l'enchaîne avec des fers entourés d'une Guirlande de fleurs.

AIR : N°. 264 *Il va dire à ma mere.*

Puis, aprés ſa défaite,
Je le lierois ainſi.

BRONTÉS, *enyvré d'amour.*

Mais... mais... mais... que fais-tu, follette?

CLOÉ.

Paix, paix, paix : bon ; j'ai réuſſi.

AIR : *Tous les matins dans nos hameaux.*

Ce cœur ſi fier, ce cœur ſi grand

De moi n'a pû ſe défendre ;
Et par Cloé, comme un enfant,
Vous venez de vous laiſſer prendre.

BRONTÉS, *s'éfforcant de briſer ſa chaîne.*

Dieux, quelle honte !....
Briſons promptement.

CLOÉ.

Vraiment, vraiment,
Ce n'eſt pas là mon compte.

AIR : N°. 255. *Gentille Pellerine.*

Quoi ! votre caquet ceſſe !
Que votre orgeuil s'abbaiſſe.
(*A part.*) Je vais mener en leſſe
Par tout ce Héros-là.
Sa priſe eſt mon ouvrage.

BRONTÉS.

Quel plus ſenſible outrage !
Craignez tout de ma rage.

CLOÉ.

Ouidà, méchant, ouidà,
Si vous bronchez, on vous corrigera.
La.



SCENE X.

BRONTÉS, OLGAR, DAPHNÉ, CLOÉ.

OLGAR.

AIR : N°. 256. *Chantons le jeune Roi.*

CIel ! eſt-ce Brontés que je vois ?

CLOÉ.

Il eſt auſſi des nôtres ;
Et d'une Nymphe les exploits
Surpaſſent tous les vôtres.

OLGAR.

Brontés enchaîné ſous vos loix !

CLOÉ.

Nous en avons bien vû d'autres.

BRONTÉS.

AIR : N°. 258. *Vous brillez ſeule en ces retraites.*

Je céde au penchant qui m'entraîne ;
Otez ces nœuds, il en eſt de plus doux.
Hélas ! me faut-il d'autre chaîne
Que l'amour, que l'amour qui m'attache à vous ?

OLGAR.

AIR : N°. 259. *Par un jeune téméraire.*

Ta foibleſſe que je contemple
Autoriſe mon ardeur ;

Mars lui-même eſt notre exemple ;
Vénus regne ſur ſon cœur.

OLGAR ET DAPHNÉ.

DUO.

AIR : N°. 260. *Ah ! Pierre, Ah ! Pierre.*

OLGAR.	DAPHNÉ.
Quelle douceur parfaite !	Quelle douceur parfaite !
J'obtiens un doux retour.	Obtiens un doux retour.
Pour prix de ma défaite,	Pour prix de ta défaite,
Je triomphe à mon tour.	Sois vainqueur à ton tour.

ENSEMBLE.

Mon ame
S'enflamme ;
Livrons-nous à l'Amour.

DUO.

BRONTÉS ET CLOÉ.

ENSEMBLE.

AIR : *Ah ! Pierre, ah ! Pierre.*

Des ardeurs les plus vives
Reſſentons les effets :
Amour, tu nous captives ;
Mais c'eſt par tes bienfaits.
Mon ame
S'enflamme ;
Aimons-nous à jamais.

SCENE XI.

MIRTO, *& les Précédens.*

MIRTO.

Victoire, Victoire, Victoire:
Nos fiers ennemis
A nos loix sont soumis.
Victoire, Victoire, Victoire:
Aux chaînes nous les avons mis.
Pour mieux assurer notre gloire,
Mars a fait la Paix avec Vénus;
Pour mieux assurer notre gloire,
Tous les Amours sont revenus.

CLOÉ, DAPHNÉ, CARITE.

Victoire, Victoire, Victoire,
Victoire, Victoire.



SCENE XII. & derniere.

BARBARIN, *& les Précédens.*

BARBARIN.

AIR : N°. 261. *Des Pantins.*

VOilà donc nos fanfarons,
Qui devoient tout mettre en cendre !
Voilà donc nos fanfarons !
Je ne vois que des poltrons.

AIR : N°. 263. *Jardinier, ne vois-tu pas.*

Tous nos gens ont lâché pied :
Je reste seul à prendre.

MIRTO.

Va, je te prends par pitié.

BARBARIN.

Je veux bien, par amitié,
Me rendre. (*ter.*)



DIVERTISSEMENT.

Les Nymphes amenent les Scythes enchaînés avec des fleurs.

MIRTO.

AIR: N°. 264.

La paix regne en ces aſyles ;
Le tendre Amour
Eſt de retour.
Que les Amans goûtent des biens tranquilles :
Les Ris, les Jeux vont embellir ſa cour. (*fin.*)
Ce Dieu va, par ſa puiſſance,
Enchanter ces lieux chéris.
Ces ſons flatteurs, à nos cœurs attendris
Annoncent ſa préſence.
La paix regne, &c. *juſqu'au mot fin.*

Une ſimphonie agréable annonce l'Amour. Ce Dieu paroît au milieu des Plaiſirs, & la Scene s'embellit de Trophées & de Berceaux de fleurs.

ENTRÉE DE L'AMOUR ET DES PLAISIRS.

VAUDEVILLE.

N°.266.

LE tendre Amour, comme Bellone,
A ſa Milice & ſes Guerriers ;
Sous ſes étendards on moiſſonne
Des Fleurs, des Mirthes, des Lauriers.
Faiſons une Guerre nouvelle,
A Cythere dreſſons un Camp :
Ratapatapan, ratapatapatapan, ratapatapan ;
C'eſt l'Amour qui nous appelle.



Avis à la belle Jeuneſſe :
Sujets en âge de ſervir,
Enrôlez-vous dans la tendreſſe,
Sous la conduite du Plaiſir.
Suivez nos Drapeaux avec zele,
Et la victoire vous attend :
Ratapatapan, &c.
C'eſt l'Amour qui vous appelle.



Pour prendre le cœur d'une prude,
Ne forme pas un Siége ouvert ;
Amant Guerrier, mets ton étude
A trouver un chemin couvert.
Marche ſans bruit, cher Camarade :

Si tu saisis l'heureux instant,
Ratapatapan, &c.
Sa vertu fait la chamade.



Quand une Belle vous évite,
Sans combat, suivez-la de près;
Lors qu'elle est au bout de sa fuite,
L'attaque a bien plus de succès.
Dès qu'elle ne prend plus le large,
Livrez lui bataille à l'instant:
Ratapatapan, &c.
Les Amours battent la charge.



Venez, jeunes Guerriers timides;
Nous donnons du cœur aux Soldats.
Vieux Corps, autrefois intrépides,
Ne nous livrez aucuns combats.
Nous dédaignons votre défaite,
Quand on est Soldat vétéran,
Ratapatapan, &c.
Il faut battre la retraite.



Quand un Corps de Robins s'avance
Nous en triomphons sans danger:
Sur les terres de la Finance,
Gaiement nous allons fourrager.
Quand les Plumets en embuscade:
Nous investissent brusquement,
Ratapatapan, &c.
Il faut battre la chamade.

Point d'hoſtilité, je vous prie;
Meſſieurs, nous demandons la paix.
Nous craignons moins l'artillerie.
Que le vacarme des ſiflets;
Que la clémence vous déſarme.
Qu'il eſt noble d'être indulgent!
Ratapatapan, &c.
Ne nous donnez point l'allarme.

FIN.

L'Approbation & le Privilége ſe trouvent aux Œuvres de M. Favart.

LES JEUNES MARIÉS,

OPERA-COMIQUE EN UN ACTE.

Repréſenté ſur le Théatre de la Foire S. Germain, le 15 Mars 1755

ACTEURS.

LE MARQUIS, *Pere du Chevalier.*

LA MARQUISE, *Mere de Lucile.*

LUCILE, } *Jeunes Mariés.*
LE CHEVALIER, }

LE BARON, *Cousin de la Marquise.*

BARBARISMUS, *Précepteur du Chevalier.*

DOROTHÉE, *Gouvernante de Lucile.*

La Scene est à la Campagne du Marquis.



LES JEUNES MARIÉS,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, BARBARISMUS.

LE CHEVALIER *avec humeur.*

LAiſſez-moi tranquille, vous dis-je.

BARBARISMUS.

Mais, Monſieur le Chevalier, vous êtes depuis hier d'une humeur qui n'eſt pas concevable. Vous avez pleuré toute la nuit. *Per jovem* je ne vous comprends pas. Allons, gai.

LE CHEVALIER

Cela vous eſt bien aiſé à dire à vous qui êtes encore Garçon.

BARBARISMUS.

Doit-on être trifte le lendemain de fes Noces?

LE CHEVALIER.

Affurément, j'ai fort fujet de me réjouir. On me marie & l'on me fépare auffitôt de ma femme. Pardi, autant ne me point marier du tout.

BARBARISMUS.

Monfieur votre pere a eu fes intentions en vous mariant à la fille de Madame fon époufe.

LE CHEVALIER.

Oh! j'ai répondu de bon cœur à fes intentions; mais j'ai auffi mes intentions, moi, afin que vous le fachiez; il eft jufte que mon pere y réponde de même. Eft-ce qu'on m'a donné une femme comme on donneroit une poupée à un enfant?

AIR. *Je fuis un bon foldat.*

Peut-on fans m'irriter
Me l'ôter?
A bon droit j'en murmure.
Quoi! pour qui me prend-on?
Suis-je donc,
Un époux en peinture?

BARBARISMUS.

Hé, la, la, vous allez la revoir. De quoi vous plaignez-vous? Vos noces ont duré jufqu'à minuit: n'étoit-il pas temps de vous retirer avec la compagnie?

LE CHEVALIER.

Oui, mais mon pere, qui s'eſt marié en même-temps que moi, à la maman de ma petite femme, s'eſt retiré avec ſon épouſe dans le même appartement.

BARBARISMUS.

AIR. *L'allumette.* N°. 1.

C'eſt que ſur le nœud qui les joint,
Il vouloit parler à Madame.

LE CHEVALIER.

J'avois auſſi ; ſur un tel point,
Des ſecrets à dire à ma femme.

BARBARISMUS.

AIR. *Vous voulez me faire chanter.*

Vous des ſecrets !

LE CHEVALIER.

Hé pourquoi non ?

BARBARISMUS.

La différence eſt grande ;
Mais quels ſont-ils ?

LE CHEVALIER.

Ah ! voyez donc,
La plaiſante demande ?

BARBARISMUS.

Oui, daignez me les dévoiler ;
En a-t-on à votre âge ?

LE CHEVALIER.

C'eſt bien à vous à vous mêler,
Des ſecrets du ménage.

BARBARISMUS.

Quels diſcours ! ſavez-vous ſeulement ce que c'eſt qu'*Uxorem ducere?*

LE CHEVALIER.

Si je ſais ce que c'eſt que ſe marier? Allez, allez mon pauvre Monſieur Barbariſmus, je n'ai pas beſoin de vos leçons pour cela.

BARBARISMUS.

Voyons, voyons. *Mulier, cujus generis?*

LE CHEVALIER.

Je ſais qu'une femme eſt du genre féminin. Tout votre Latin devient à préſent inutile pour moi.

AIR. *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

Oui, je commence à me laſſer,
D'entendre un Pédant qui déclame;
J'ai bien autre choſe à penſer
Depuis que j'ai pris une femme.

Il feroit beau qu'un homme comme moi fût encore ſous la férule d'un Précepteur. Je ſuis marié; je ſuis mon maître, & je vous donne votre congé.

BARBARISMUS.

Et moi, je vais vous donner le fouet.

LE CHEVALIER *menaçant Barbariſmus.*

Morbleu, Monſieur, vous n'avez plus affaire à un enfant.

BARBARISMUS.

Petit diſciple révolté!

LE CHEVALIER *repouſſant Barbariſmus.*

Délivrez-moi de votre préſence.

BARBARISMUS *s'enfuyant.*

O nefas! Je vais le dire à votre Pere.

SCENE II.

LE CHEVALIER *ſeul.*

IL faut abſolument que j'aie un tête-à-tête avec ma chere épouſe. J'ai mille choſes à lui dire. Ah ! la voilà.

SCÊNE III.

LUCILE, LE CHEVALIER.

LUCILE.

HÉ, bon jour, mon cher Chevalier,

AIR. *Il faut aimer quoique l'on faſſe.* N°. 2.

Loin de vous rien ne me contente,
Tout ſemble exciter mon courroux :
Ma Gouvernante
M'impatiente,
Je viens de m'eſquiver pour vous.
Quand on eſt femme
On peut ſans blâme
Venir trouver ſon cher époux.

LE CHEVALIER.

Mon pédant ne vaut pas mieux que votre Gouvernante ; ces animaux-là ne ſoint faits que pour nous déſeſpérer. Il faut nous en défaire, Madame ; nous ſommes à préſent nos maîtres.

LUCILE.

Sans doute, & nous ſerons toujours, toujours enſemble.

LE CHEVALIER.

On m'a fait paſſer une nuit bien cruelle; vous, comment l'avez-vous paſſée? Vous avez une langueur dans les yeux....

LUCILE.

Je n'ai joui du repos qu'un inſtant.

AIR. *Filles gentilles, un ſonge flatteur, &c.*

Hélas! à peine je m'y plonge,
Que vous me contez des douceurs;
Certain trouble détruit mon ſonge;
Le réveil fait couler mes pleurs.

LE CHEVALIER.

Filles
Gentilles,
Un ſonge flatteur
Souvent vous réveille,
La puce à l'oreille,
L'amour au cœur.

Pour moi,

AIR. *J'ai rêvé toute la nuit.*

J'ai rêvé toute la nuit
Que dans ce charmant réduit
Au fond de votre jardin,
Ma bouche baiſoit votre belle main.
D'un ſonge, triſte jouet,
Ce n'étoit que mon chevet.

LUCILE.

AIR. *Et voilà dans les familles comme l'eſprit vient aux filles.*

Je crois qu'il doit me ſuffire

De nous voir unis tous deux ;
Mon ſort me paroît heureux,
Et cependant je ſoupire ;
J'ignore ce que je veux.

LE CHEVALIER.

Il faut chercher d'où procéde,
Cette inquiétude-là.
Du ſouci qui vous obſéde
On trouvera,
On trouvera le remede.

LUCILE.

On nous marie, & l'on ne nous dit point ce que c'eſt que le Mariage.

LE CHEVALIER.

AIR. *Baiſe-moi donc me diſoit Blaiſe.*

Nous le ſaurons bientôt j'eſpere ;
Suivons de près, votre mere & mon pere,
Par eux nous connoîtrons l'Amour.
Un ſeul regard, le moindre geſte,
Peut nous éclairer en ce jour ;
Le cœur devinera le reſte.

LUCILE.

C'eſt bien dit. Les voilà ; il ſe croyent ſeuls.

AIR. *Pour voir un peu comment ça fra.*

Tout doucement approchons-nous,
L'occaſion me paroît belle.

LE CHEVALIER.

Nous deviendrons heureux Epoux,
En nous formant ſur leur modéle.

LUCILE.

Agiſſons comme on agira,
Pour voir un peu comment ça fra.

SCENE IV.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, *sur le devant du Théatre*, LE CHEVALIER, LUCILE *dans le fond.*

LA MARQUISE, *au Marquis.*

AIR. *Tendre Amour, enchantez nos cœur.* N° 3.

DE mon ame,
Mon cher Epoux,
J'ai fait avec vous
Un échange qui m'enflamme:
Sans qu'on blâme:
Ma tendre ardeur,
Je puis plonger mon cœur.
Au ſein du bonheur.

LE CHEVALIER, *à Lucile.*

Ils ſe parlent avec tant d'action, qu'ils ne nous voyent pas.

LUCILE *au Chevalier.*

Avancons plus près.

LE MARQUIS, *à la Marquiſe.*

AIR. *L'Amour la nuit & le jour.*

Vous voyez un Epoux,
Enivré de délices,
D'être enfin avec vous
Unis ſous les auſpices
D'Amour,
La nuit & le jour.

LE CHEVALIER *à Lucile.*

AIR. *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

Je vous aime bien tout autant ;
Mais mon bonheur n'eſt pas extrême :
Je ne puis juſqu'à cet inſtant,
Hélas ! vous en dire de même.

LA MARQUISE *au Marquis.*

AIR. *Tout ſoupire & nous rend hommage.* N° 4.

Mon amour ne doit plus ſe taire,
Trop long-temps j'en ai fait myſtere ;
Mon amour ne doit plus ſe taire,
Cher Epoux,
Sur un titre ſi doux,
Mon feu contraint juſqu'à préſent,
Eſt devenu plus violent.
Non, non, non, vous ne pourrez guere
M'en témoigner autant.

LUCILE *au Chevalier.*

Repriſe du même air.

Mon Amour ne doit plus ſe taire,
Je dirai comme dit ma mere ;
Son exemple m'inſtruit, m'éclaire,
M'enhardit, & j'en fais mon profit.

LE MARQUIS *à la Marquiſe.*

AIR. *Du Cap de Bonne-Eſpérance.*

Les vives tranſports de ma flamme
Ne ſeront pas ſurpaſſés ;
Et je ne crois pas, Madame,
Vous aimer encore aſſez.

LE CHEVALIER, *à Lucile.*

Son feu ne peut croître encore ;
Mais quoique je vous adore,
Vous verrez croître le mien.

LUCILE, *au Chevalier.*

Vraiement, je l'eſpere bien.

LA MARQUISE, *au Marquis.*

AIR. *Le Masque tombe & l'on voit la Coquette.* N°. 5.

De votre amour je n'ai point à me plaindre,
Mon cher Epoux, mais je crains qu'avant peu,
Nous ne voyons diminuer ce feu.

LUCILE, *au Chevalier.*

Ciel! aurions-nous la même chose à craindre?

LA MARQUISE, *au Marquis.*

AIR. *Ces feux ardens.* N°. 6.

Ces feux ardens
Seront bientôt des étincelles.

LE MARQUIS, *à la Marquise.*

Malgré le temps,
Nos ardeurs seront éternelles,
Notre amour, du vent de ses aîles,
De l'Himen entretiendra les feux;
Ils prendront des forces nouvelles
Dans vos beaux yeux. *Il prend la main à la Marquise.*

LUCILE, *au Chevalier.*

Il lui prend la main.

LE CHEVALIER, *à Lucile en lui prenant la main.*

Je prends aussi la vôtre.

LA MARQUISE, *au Marquis.*

AIR. *Je vous aime, Célimene.* No 7.

Quoi! vous feriez ces folies,
Des préludes des Amours?
Qui paroissent si jolies;
Qui nous amusent toujours:
Vous baiseriez ma main?

LE MARQUIS, *à la Marquise.*
Oui, sans cesse,
Ma chere Maîtresse.
LUCILE, *au Chevalier.*
Il lui baise la main.
LE CHEVALIER, *à Lucile.*
Je suivrai le même chemin. *baisant la main de Lucile.*
LE MARQUIS *à la Marquise.*
Je serai tout aussi folâtre, & lorsque vous vous y attendrez le moins, je vous déroberai un baiser, *il l'embrasse.*
LUCILE, *au Chevalier vivement.*
Il lui vole un baiser.
LE CHEVALIER, *à Lucile en l'embrassant.*
J'y suis.
LE MARQUIS *à la Marquise.*

AIR. *Le tout par nature.*

Je ne m'en tiendrai pas là.
LE CHEVALIER.
Il ne s'en tiendra pas là.
LUCILE *au Chevalier.*
Voyons jusqu'où cela ira.
LE MARQUIS *à la Marquise, se mettant à ses genoux.*
Plein d'une ardeur extrême,
A vos genoux on me verra.
LE CHEVALIER *à Lucile se mettant à ses genoux.*
J'en ferai de même.

LA MARQUISE *au Marquis appercevant par dessus lui le Chevalier & Lucile.*

Ah, ah, regardez un peu nos jeunes mariés.

LUCILE.

Dame! c'est nous.

LE MARQUIS *à Lucile se retournant.*

AIR. *Je suis un croustilleux chasseur.*

Quoi! mon fils est à vos genoux?

LUCILE.

Monsieur, qui trouvez-vous d'étrange?
Nous prenons exemple sur vous,
La, la, la.
Que rien ne vous dérange.

LUCILE & LE CHEVALIER.

Nous prenons exemple sur vous;
Que rien ne vous dérange.

LE CHEVALIER.

AIR. *Il ne faut qu'un coup de baguette.* Nº 8.

Nous vous guettions en tapinois,
Pour connoître le mariage,
Vous cessez, hélas! quel dommage!

LUCILE.

Nous espérons qu'une autre fois,
Vous nous instruirez davantage.

LE MARQUIS.

Cela ne presse pas.

LA MARQUISE.

Il faut avant, vous rendre dignes l'un de l'autre.

LUCILE *à la Marquise vivement.*

Oh! ma chere maman, Monsieur le Chevalier me plait tel qu'il est.

LA MARQUISE *à Lucile.*
AIR. *Carillon de Meluzine.* Nº 9.
Vous n'avez pas l'âge qu'il faut,
Et vous ſuccomberez bientôt,
Sous les embarras du ménage.
LUCILE, *à la Marquiſe.*
Nous avons tous deux bon courage;
A nous il n'appartient pas
D'avoir moins que vous d'embarras.
LE MARQUIS, *à Lucile.*

Croyez-moi, belle Lucile, quelques années de Couvent ne gâteront rien.

LE CHEVALIER *à la Marquiſe.*

Quoi! Madame, on auroit la dureté de nous ſéparer.

LA MARQUISE.

Vous nous en ſaurez gré.

AIR *Pour la Baronne.*
Un ſort funeſte
Suit quand l'Hymen trop tôt nous joint.
LUCILE.
Allez, Maman je vous proteſte,
Que le cœur ne me prédit point,
Un ſort funeſte.
AIR. *Quand le péril eſt agréable.*
Vos yeux lorſque je vous contemple,
Démentent toutes vos raiſons.
Je n'entens rien à vos leçons,
Vous prêchez mieux d'exemple.
LA MARQUISE.

Mes enfants, conſervez l'un pour l'autre les ſentiments que vous faites paroî-

tre, & prenez patience. Nous vous laiſſons avec les perſonnes qui ont ſoin de votre éducation.



SCENE V.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LUCILE, BARBARISMUS, DOROTHÉE.

LE CHEVALIER, *à Lucile*

C'Eſt encore mon Pédant.

LUCILE *au Chevalier.*

Et mon inſupportable Gouvernante.

LE MARQUIS, *à Barbariſmus & à Dorothée.*

Je vous recommande de ne point les laiſſer tête-à-tête.



SCENE VI.

LUCILE, LE CHEVALIER, BARBARISMUS, DOROTHE'E.

DOROTHE'E.

VOus avez entendu l'ordre, Mademoiſelle?

LUCILE,

LUCILE, *avec aigreur.*

Mademoiſelle, je vous ai dit cent fois depuis hier, qu'il étoit temps de m'appeller Madame.

DOROTHE'E.

Soit.

BARBARISMUS.

Et vous, Monſieur le Chevalier, êtes-vous auſſi mutin que tantôt ?

LE CHEVALIER.

Je me ſens fort en diſpoſition de l'être encore plus.

LUCILE, *au Chevalier.*

Mon cher ! quel malheur nous menace ?

LE CHEVALIER.

Il faut le prévenir, Madame. L'Hymen a ſes droits. Où ſeroit donc l'avantage d'être Epoux, ſi l'on n'avoit pas la liberté d'être enſemble ?

BARBARISMUS.

Patientia vincit omnia ; vous n'y ſerez que trop tôt.

DOROTHE'E.

Vous ignorez ce que c'eſt que le mariage.

AIR. *Vous voulez me faire chanter*, ou *Comme larrons en foire.*

Mes enfans, figurez-le-vous,
Comme un lourd équipage ;
Fardeau péſant pour les Epoux
Qui ſont à l'attelage :

Chacun tire d'un pas égal
Dans la jeuneſſe mûre ;
Trop vieux, trop jeune, tout va mal ;
Zeſte, adieu la voiture.

BARBARISMUS.

Je vais, ma belle Dame, m'ajuſter à la portée de votre eſprit par un métaphore plus claire.

AIR. *Les routes du monde.* N°. 10.

Le mariage eſt un melon,
Qu'il faut goûter dans ſa ſaiſon ;
Trop verd il ne vaut pas le diable,
Trop mûr, il ne vaut rien non plus :
Il faut un milieu convenable.
In medio jacet virtus.

LUCILE.

AIR. *L'allumette.*

Nous n'entendons rien à cela,
A quoi bon nous faire un emblême ?

LE CHEVALIER.

Croyez-moi, Madame,
On doit ſur ces matieres-là,
Ne s'en rapporter qu'à ſoi-même.

LUCILE.

Vous avez raiſon. Nous ſommes bien bons de les écouter.

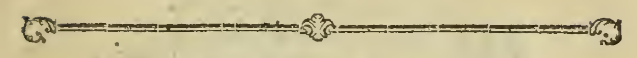
LE CHEVALIER.

Je ſors, crainte que la patience ne m'échappe. (*bas à Lucile*) tâchez de vous rendre au jardin. (*Il rentre.*)

LUCILE.

Je me retire auſſi, je n'ai pas plus de patience que mon Epoux. (*elle rentre.*)

DOROTHE'E, *la voulant suivre.*
Un moment, un moment.



SCENE VII.

BARBARISMUS, DOROTHE'E.

BARBARISMUS, *l'arrêtant.*

LAissez, elle entre dans son cabinet; ils ne vont point ensemble.

AIR. *Mon pere a fait bâtir une maison.* N°. 11.

Ecoutez-moi belle Dondon,
(*à part.*) Ah ! le joli petit nez fripon,
(*haut.*) Mon enfant, je vous disois donc...
Qu'il est genti, qu'il est mignon.
(*à part.*) Ah ! le joli petit bec fripon :
Ma foi, j'en tiens; c'est tout de bon.

DOROTHE'E.
Hé bien, que me voulez-vous ?

BARBARISMUS.
Ouf! *Omnia vincit amor.*

DOROTHE'E.
Qu'est-ce qu'il me veut dire avec son vincit est mort ?

BARBARISMUS.
Vous voyez un captif que l'amour conduit à vos pieds.

DOROTHÉE.

La conquête eſt glorieuſe.

BARBARISMUS.

AIR. *Menuet de Tancrede.*

J'ai voulu guérir ma bleſſure,
C'eſt en vain, hélas! tout l'aigrit;
Je crois que j'y perdrai l'eſprit.

DOROTHÉE.

Vous n'y perdrez rien, je vous jure.

BARBARISMUS.

Quel eſpoir flatteur!

AIR. *L'Amour me fait, lon, lan, la.*

Si je pouvois vous plaire,
Je mourrois de plaiſir;
Ne ſoyez point contraire
A mon ardent deſir.

DOROTHÉE.

Je vous ferois, lon, lan, la,
Je vous ferois mourir.

BARBARISMUS.

AIR. *A ſa voiſine.*

De répondre à mes ſentiments,
L'amour même vous preſſe;
Suivez ſes préceptes charmants,
Je vous veux, ma Déeſſe,
Donner les premiers éléments
De la tendreſſe.

DOROTHÉE.

AIR. N°. 12.

Vous vous en flattez vainement.

BARBARISMUS.

Permettez-moi, ma chere,
De vous montrer le Rudiment

Qu'on enſeigne à Cythere ;
Je veux vous former ;
J'ai lu l'art d'aimer,
Je ſai tout ce qu'il traite ;
Du ſoir au matin,
Je veux en Latin,
Vous parler d'amourette.

DOROTHÉE.

Hé ! mon pauvre Monſieur Barbariſmus, parlez-moi plutôt bon François.

BARBARISMUS.

AIR. *Janneton, tout de bon.*

J'étudirai dans vos beaux yeux,
Vous ſerez, objet de mes vœux,
Au rang des Livres curieux
De ma Bibliotheque.
C'eſt vous que j'aimerai le mieux
Après Senecque.

DOROTHÉE

Je lui cede la préférence de bon cœur. Votre ſervante.

Elle veut s'en aller.

BARBARISMUS *l'arrêtant.*

Doucement.

AIR. *Simone, ma Simone.* No 13.

Aimerai-je ſans ſuccès,
Toujours à l'excès ?

DOROTHÉE.

Mon enfant je n'en puis, mais.

BARBARISMUS.

Hélas ! pour vous je brûle.
Ne vous verrai-je jamais
Soumiſe à ma férule ?

AIR. *Du Convalescent, ou le plus grand Clerc n'y voit pas claire.* N° 14.

Mon amour est très-positif,
Il n'a point de comparatif,
Je vous aime au superlatif;
Prenez-moi quand je suis actif,
Tout est passif.

Vous riez, y auroit-il dans votre cœur un diminutif de cruauté ? je sens dans le mien un augmentatif de tendresse... Courage, mon garçon. *Audaces fortuna juvat.* (*Il veut l'embrasser.*)

DOROTHE'E *lui donnant un soufflet.*

Vous êtes bien plaisant, mon ami, de me faire des propositions indécentes en Latin.

BARBARISMUS.

Ah ! Madame Dorothée, je vous jure, foi de Savant....

DOROTHE'E.

Si vous lâchez encore un mot de Latin, je vous fuis pour toujours.

BARBARISMUS.

Je n'y retournerai plus. Je sais que l'on doit prendre garde de fâcher les Dames. *Notumque furens quid fœmina possit.* Arrêtez donc.

(*Dorothée gagne le cabinet, Barbarismus le suit.*)

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, LUCILE (*sur le Théatre.*) BARBARISMUS & DOROTHÉ'E (*dedans le Cabinet.*)

LE CHEVALIER, (*faiſant ſortir Lucile du cabinet, & y enfermant Barbariſmus & Dorothée.*

(*à Lucile.*)

SOrtez vîte, fort bien; nous tenons nos importuns ſous la clef.

BARBARISMUS *en dedans.*

Que faites-vous donc, vous nous enfermez.

LE CHEVALIER.

Ah, ah, Monſieur le Pédagogue, vous courtiſez la Gouvernante.

BARBARISMUS.

Le petit traître!

LUCILE *au Chevalier.*

Il ne faut pas ſouffrir chez nous d'amourettes; s'ils étoient mariés, encore paſſe. Monſieur le Marquis le ſaura.

LE CHEVALIER (*à Barbariſmus & à Dorothée, préſentant la main à Lucile pour l'emmener.*)

Sans adieu.

DOROTHÉ'E.

Comment, après la défenſe que l'on

vient de nous faire de vous laiſſer tête-à-tête.

LE CHEVALIER.

AIR. *Talalerie talalerie.*

C'eſt un ordre qui vous regarde ;
On ne nous a rien défendu ;
Il falloit ſe tenir en garde.

DOROTHE'E.

De grace, ouvrez.

LUCILE.

C'eſt temps perdu.

LE CHEVALIER.

Qu'ils nous ſuivent ſi bon leur ſemble,
Donnez la main ;
Dans le jardin,
Allons enſemble.

(ils rentrent.)

SCENE IX.

BARBARISMUS, DOROTHE'E.
(enfermés.)

BARBARISMUS.

ARrêtez, arrêtez.

DOROTHE'E.

Ils ſont déja bien loin. C'eſt toi qui es cauſe de tout cela, maudit pédant ; il faut que je te déviſage.

BARBARISMUS.

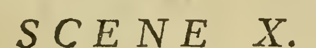
Tout doux, ma Déeſſe. *Tantæ ne animis cœleſtibus iræ.*

DOROTHE'E.

Voilà encore ton chien de Latin ; il faut que je t'aſſomme. (*Elle le bat.*)

BARBARISMUS, *criant.*

Ahi, ahi, ahi.



SCENE X.

LA MARQUISE, LE BARON, (*ſur le Théatre.*) DOROTHE'E & BARBARISMUS (*enfermés dans le cabinet de Lucile.*)

BARBARISMUS.

AH! Madame, faites ouvrir cette porte au plus vîte, s'il vous plaît.

DOROTHE'E.

C'eſt ce pédant qui eſt cauſe que nos diſciples nous ont enfermés pour s'échapper.

LA MARQUISE.

Il n'eſt pas queſtion ici de détail. Je viens de les voir ſur la terraſſe du jardin, courez les chercher.

DOROTHE'E.

Nous vous les ramenons à l'inſtant.

SCENE XI.

LA MARQUISE, LE BARON.

LA MARQUISE.

PUiſque votre réſolution eſt priſe, vous voudrez bien me faire le plaiſir de conduire ma fille & ſa Gouvernante au Couvent, qui n'eſt qu'à une demi-lieue de votre terre.

LE BARON.

Très-volontiers.

LA MARQUISE.

Si l'on attendoit plus tard, on ne pourroit ſéparer nos petits époux, leur amitié deviendroit bientôt un amour décidé. Diſpoſez ma fille au départ.

LE BARON.

Je m'en charge.

LA MARQUISE.

A l'inſu du petit Chevalier, car il feroit le Dragon.

LE BARON.

Oh, têtebleu! s'il bronche, je lui parlerai, moi.

LA MARQUISE.

Le Précepteur nous apporte de leurs nouvelles.

SCENE XII.

LA MARQUISE, LE BARON, BARBARISMUS.

BARBARISMUS.

NOus les avons trouvés, Madame. *Tempus erat.*

AIR. *Et tant amoureusement.*

Dans un Antre de charmille,
A ses genoux votre fille,
Souffroit sans étonnement,
Eh ! tant amoureuse,
Son petit Epoux charmant,
Et tant amoureusement.

AIR. *Je ne sais pas écrire.*

Nous approchons en tapinois,
Leurs yeux au défaut de leur voix
Formoient un doux langage.
A propos, je me suis fait voir,
Car l'amour alloit les pourvoir,
D'une dispense d'âge.

La Gouvernante vous ramene Mademoiselle votre fille; Monsieur le Chevalier a fui à mon aspect; je vais le rejoindre. (*Il rentre.*)

LA MARQUISE *au Baron.*

Il n'y a pas de temps à perdre, comme vous voyez.

LE BARON.

Non, ma foi.

SCENE XIII.

LA MARQUISE, LE BARON, LUCILE, DOROTHE'E.

LUCILE *à Dorothée.*

JE vous ſaurai gré quelque jour de vos bons offices; je vous le promets.

LA MARQUISE.

Comment, Mademoiſelle, vous oſez quitter votre Bonne, ſans ma permiſſion?

LUCILE.

Ma Bonne! il n'y a rien de ſi méchant que cette Bonne-là.

DOROTHE'E.

AIR. *Ah! mon mal ne vient que d'aimer.*

Elle n'a plus d'égards pour nous.

LA MARQUISE, *à Lucile.*

Ne craignez-vous pas mon courroux.

LUCILE.

J'étois avec mon cher Epoux,
Et ſi je ne m'abuſe,
Selon vous, dans un nom ſi doux,
On trouve ſon excuſe.

LA MARQUISE.

Monſieur va vous conduire à votre Couvent.

LE BARON.

Aujourd'hui ſans faute, Couſine.

LUCILE.

Ah Ciel!

LA MARQUISE.

AIR. *Des Rossignols de ce Valon.*

Ne repliquez pas fur ce point.

LUCILE.

Ma douleur eft extrême:
Refpectez le nœud qui nous joint:
Hélas! mon époux m'aime,
Il ne fe confolera point;
J'en juge par moi-même.

LA MARQUISE.

Vous ne ferez pas long-temps féparés. Je vous laiffe avec Monfieur, & vais donner quelques ordres à votre Bonne pour le départ.

SCENE XIV.

LUCILE, LE BARON.

LUCILE.

AIR. *M. la Paliffe eft mort.*

MOnfieur, prévenez ces coups,
Daignez foutenir ma caufe;
Quoi! loin de mon cher Epoux.

LE BARON.

Vous n'y perdrez pas grand' chofe.

LUCILE.

Quoi, Monſieur, le lien qui m'attache à lui?

LE BARON.

Air. *Nous ſommes Précepteurs d'Amour.*

Comptez fort peu ſur ce lien;
Daignez m'en croire à ma parole.

LUCILE.

A quoi ſert donc l'Hymen?

LE BARON.

A rien.
Des titres, c'eſt le plus frivole.

Air. *On en eſt quitte pour la peur.*

L'Hymen n'eſt plus qu'une alliance,
De biens, d'honneurs & de naiſſance,
Que la politique inventa;
L'union des cœurs eſt ſuſpecte,
Beaucoup d'égards, on ſe reſpecte;
Mais l'on ne va point au de là.

LUCILE.

Air. *Et non, non, je n'en veux pas davantage.*

Mon avis n'eſt pas le vôtre,
S'aimer bien cela ſuffit;
On doit vivre l'un pour l'autre,
Ma chere Maman le dit:
Voilà le vrai mariage;
Le reſte en uſurpe le nom.
Et non, non, non.
Je n'en veux pas davantage.



SCENE XV.

LE BARON, LUCILE, LE CHEVALIER *dans le fond.*

LE CHEVALIER, *à part dans le fond.*

QUe vois-je ! cet homme parle de bien près à ma femme.

LE BARON, *à Lucile.*

AIR. *C'est l'usage.*

Sur quoi diantre discutons-nous,
Sans hésiter, préparez-vous
Pour ce voyage.
Ce séjour vous paroîtra doux,
Ne pensez plus à votre Epoux ;
Suivez l'usage.

LE CHEVALIER, *à part.*

Ciel ! qu'entends-je ? (*repoussant le Baron.*) Alte-là. Mon petit Monsieur ; où voulez-vous aller avec Madame ? Je viens déranger vos projets.

LE BARON.

Corbleu, mon petit bon homme, vous ne dérangerez rien.
(*à part.*) Je vais lui parler ferme.

LE CHEVALIER.

AIR. *Du Vaudeville d'Esope au Parnasse, ou le Menuet des Francs Maçons.*

Vous voulez me ravir ma femme,
Craignez ma fureur ;
Il faut avant m'arracher l'ame.

LUCILE, *au Chevalier.*

Calmez-vous, Monſieur.

LE BARON, *au Chevalier.*

Je ne viens point ici ſans titre.

LUCILE, *au Chevalier.*

De grace, écoutez-moi.

LE CHEVALIER.

Non, non.

Mon amour ſur un tel chapitre,
N'entend ni rime ni raiſon.

AIR. *Je ſuis un bon Soldat, ti, ta, ta.*

(*au Baron.*)

Redoutez le courroux.
D'un Epoux,
Que votre audace offenſe;
Je viens fort à propos :
Sans propos,
J'en veux tirer vengeance.

LE BARON, *au Chevalier.*

AIR. *Je ne veux point troubler votre ignorance.*

De tant d'audace il faut un peu rabattre.

LE CHEVALIER, *au Baron.*

Nous allons voir.

LUCILE, *au Chevalier.*

Vous me glacez d'effroi;
Je vous défends, & très-fort de vous battre,
Songez, Monſieur, que vos jours ſont à moi.

LE CHEVALIER, *à Lucile.*

Quoi ! Madame, vous me conſeilleriez d'être un lâche?

LE BARON, *à part.*

Sa réſolution m'étonne ; (*haut*) je vais me plaindre à Monſieur le Marquis.

LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *lui barrant le chemin.*

Vous ne m'échapperez pas.

LE BARON, *à part.*

Quelle vivacité !

LUCILE *au Chevalier.*

Mon cher, à quoi vous expoſez-vous ?

LE CHEVALIER, *à Lucile.*

Ne craignez rien, Madame, je ſais me ſervir de mon épée, & je vaux bien Monſieur.

LE BARON *à part.*

Nous tirerons la nôtre, cela l'intimidera.

AIR. *C'eſt le ton qu'il faut prendre.*

(Haut au Chevalier.)

Avec moi vous faites comparaiſon,
Vous le prenez ſur un drole de ton.

LE CHEVALIER *au Baron.*

En cet inſtant vous me ferez raiſon.

(tirant ſon épée.)

Allons, Monſieur, ſongez à vous défendre.

LE BARON.

Comment donc,
Mirmidon,
Sur quel ton ?

LE CHEVALIER *au Baron.*

C'eſt le ton, c'eſt le ton qu'il faut prendre.

(Il pouſſe des bottes au Baron.)

LUCILE.

Au ſecours, au ſecours !

LE BARON *au Chevalier.*

Attendez, attendez donc. (*A part en se reculant sur le bord des rampes.*) La peste, comme il y va. C'est tout de bon.

LUCILE, *au Chevalier.*

Eh! Monsieur, de grace.

LE CHEVALIER, *à Lucile.*

Non, non, Madame, c'est une affaire d'honneur.

(*au Baron.*)

Hé bien, Monsieur, je suis las d'attendre.

LE BARON, *au Chevalier.*

Ma foi, Monsieur le Chevalier, vous êtes fort le maître de rengainer.

LE CHEVALIER, *au Baron.*

Vous avez peur, poltron?

LE BARON, *à part.*

C'est un petit diable.

SCENE XVI.

LA MARQUISE, LE BARON, LE CHEVALIER, LUCILE.

LA MARQUISE, *au Chevalier.*

QUe vois-je! quelle fureur vous transporte? Qu'avez-vous à démêler avec Monsieur?

LE BARON, *à la Marquise.*

Il m'a cru, ſans doute, amoureux de ma petite couſine.

LA MARQUISE *au Chevalier.*

Vous n'êtes qu'un mutin. Faites excuſe à Monſieur.

LE CHEVALIER, *à la Marquiſe.*

De ce qu'il veut m'enlever ma femme. Si Monſieur ſe trouve offenſé, je ſuis prêt de lui donner une ſatisfaction honnête.

LE BARON *à la Marquiſe.*

J'excuſe la jeuneſſe. Ventrebleu, Couſine, s'il avoit auſſi-bien dix ans de plus, tout votre gendre qu'il eſt.... Mais j'aime à lui voir du courage; nous en ferons quelque choſe.

(Le Chevalier jette un coup d'œil menaçant au Baron qui le radoucit.)

LA MARQUISE.

Apprenez que Monſieur agit ſelon mes intentions. C'eſt moi qui l'ai prié de remener ma fille au Couvent, & je vais faire en ſorte que vous ne mettrez plus les pieds dans cet appartement, qu'elle ne ſoit partie.

AIR. *De néceſſité néceſſitante.*

On pourroit, ſi vous n'êtes plus ſage,
Faire caſſer votre mariage.

LE CHEVALIER *à part.*

Oh! j'eſpere y mettre ſi bon ordre,

Que fur ce point on ne pourra mordre.

LA MARQUISE *au Chevalier.*

Embraffez votre petite femme pour lui faire vos adieux.

LUCILE *pleurant.*

A... a... adieu, Chevalier.

LE CHEVALIER *bas à Lucile en l'embraffant.*

Ne pleurez pas, ma chere époufe; je fais ce qui me refte à faire. (*Il rentre.*)



SCENE XVII.

LA MARQUISE, LE BARON, LUCILE.

LA MARQUISE *au Baron.*

JE vous prie, Monfieur, d'excufer les vivacités du petit bon homme.

LE BARON.

Oh! je lui ai dit ce qu'il falloit lui dire.

LUCILE *à la Marquife.*

AIR. *Les Proverbes.*

Que contre lui rien ne vous indifpofe;
Pardonnez-lui, l'amour l'a fait agir:
De ces tranfports, c'eft moi qui fuis la caufe,
C'eft moi que vous devez punir.

LE BARON *à Lucile.*

Il n'eft plus queftion de cela. Apprêtez-vous, petite, je vais faire mettre les

chevaux au carroſſe. (*à la Marquiſe.*) A propos, couſine, ne me quittez pas; je ſerois peut-être encore obligé de réprimer les vivacités du Chevalier.

LA MARQUISE *à Lucile.*

Il faut obéir, Mademoiſelle; on va venir vous prendre; votre place eſt retenue au Couvent.

LUCILE.

AIR. *La jeune Abbeſſe de ce lieu.*

Avec plaiſir j'obeirai,
Mais je vous demande une grace.

LA MARQUISE.

Parlez, je vous l'accorderai.

LUCILE.

Retenez encore une place;
Que celui qui vient d'avoir ma foi,
Soit mis au couvent avec moi.

LA MARQUISE.

Cela n'eſt pas faiſable; mais il ira vous voir.

(*Elle rentre avec le Baron.*)

SCENE XVIII.

LUCILE *ſeule.*

AIR. *La Bergere Annette.*

UN ordre ſi funeſte
Me réduit aux abois;
J'aurois, je le proteſte,

Moins de peine cent fois,
A m'éloigner de ma mere,
Qui m'eſt ſi chere,
Que de quitter ainſi
Mon cher petit mari.

AIR. *D'une certaine façon.*

D'une certaine façon,
Que je rencontre ſa vue,
Je me ſens d'abord émue,
Sans en ſavoir la raiſon :
On me peint le mariage,
D'une certaine façon,
Comme un grand fardeau, bon, bon,
On eſt fort ſimple à mon âge,
Cependant je l'enviſage,
D'une certaine façon.

J'entends du bruit. Ciel! que vois-je? Le Chevalier monte par ma fenêtre.



SCENE XIX.

LUCILE, LE CHEVALIER, *entrant par la fenêtre.*

LUCILE.

QUel équipage! pourquoi ces piſtolets?

LE CHEVALIER.

Suivez votre époux; un domeſtique que j'ai gagné nous tient des chevaux prêts à la porte du jardin : partons.

LUCILE.

Y penſez-vous, Chevalier? Que deviendrons-nous?

LE CHEVALIER.

J'ai du courage. Je demanderai de l'emploi, & j'eſpere que mes ſervices nous mettront bientôt dans un état digne de vous & de moi.

AIR. *La moitié du chemin.*

Nous ne dépendrons
Que de nous ſeuls, ma chere,
Tant que nous voudrons.
Enfin nous nous verrons:
Nous trouverons bientôt tous deux
Le ſecret d'être heureux
Autant que pere & mere;
Notre bonheur
Sera bientôt certain.

LUCILE.

Je ferois de bon cœur
La moitié du chemin.

Mais diſpenſez-moi d'une pareille démarche: que diroient nos parents?

LE CHEVALIER.

AIR. *On fait ce qu'on peut, & non pas ce qu'on veut.*

Mon droit n'eſt-il pas légitime?

LUCILE.

Hélas! je penſe comme vous;
Cependant on me fait un crime
De reſter avec mon époux;
Je répondrois à votre attente

Si je cédois à mon penchant ;
Mais ma mere me le défend :
Quand on eſt encor dépendante ;
On fait ce qu'on peut,
Et non pas ce qu'on veut.

LE CHEVALIER.

Votre chere maman a dit mille fois, que le premier devoir d'une épouſe, c'eſt de ſe ſoumettre aux volontés de ſon mari ; & ſi mon amour me permet de me ſervir une fois de l'autorité que l'hymen me donne, c'eſt en cette occaſion. Suivez-moi, je l'exige.

LUCILE.

Air. *Au bout du monde.*

Dès que vous dites, je l'exige,
Cette raiſon à tout m'oblige ;
Sans repliquer je vous ſuivrai.
Sur la terre & l'onde,
Avec vous j'irai,
Au bout du monde.

LE CHEVALIER.

Vous m'enchantez, ne différons plus ; (*ils vont à la fenêtre.*) O ! contretemps funeſte ! l'échelle eſt retirée. On vient, je ſuis découvert.

LUCILE.

Cachez-vous dans mon cabinet.

(*Le Chevalier entre dans le cabinet.*)

SCENE XX.

LUCILE, LA MARQUISE, LE BARON, DOROTHE'E.

LA MARQUISE, *à Lucile.*

J'Apprends de jolies choſes, Mademoiſelle. Un Domeſtique vient de nous dire, que le Chevalier eſt dans le deſſein de vous enlever ; ſeriez-vous de complot avec lui ?

DOROTHE'E.

Il n'en faut pas douter.

LUCILE, *à Dorothée avec aigreur.*

Ce n'eſt pas vous qu'on interroge.

LE BARON.

Nous ne partirons point que Monſieur le Marquis ne ſoit ici. Le Chevalier n'entreprendra rien en ſa préſence.

DOROTHE'E.

Monſieur ne tardera pas.

LA MARQUISE *à Lucile.*

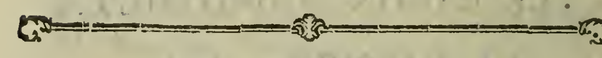
En attendant, Mademoiſelle, entrez dans votre cabinet, & n'en ſortez que par mon ordre.

AIR, *Entre l'amour & la raiſon.* N°. 15.

Vous héſitez à m'obéir ?

LUCILE.

Non, j'obéis avec plaisir,
Et même si c'est votre envie,
Sans en avoir aucun regret,
En prison dans ce cabinet,
Je resterai toute ma vie.



SCENE XXI.

LA MARQUISE, LE BARON, DOROTHÉ'E, BARBARISMUS.

BARBARISMUS *fort essouflé.*

O Tempora! ô mores!

LA MARQUISE.

Qu'avez-vous, Monsieur Barbarismus?

BARBARISMUS.

Ah! Madame, la postérité ne le croira jamais; mon Disciple, à l'aide de l'échelle du jardin, est entré par la fenêtre dans cet appartement.

LE BARON, *effrayé.*

Il est ici.

BARBARISMUS.

Comme il n'étoit pas de ma prudence de monter après lui, j'ai retiré l'échelle, & je vous cherchois pour vous rendre compte de son entreprise.

LA MARQUISE.

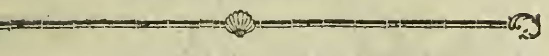
Vous me surprenez, j'ai trouvé ma fille

ſeule ici, & je l'ai fait rentrer dans ſon cabinet.

BARBARISMUS.

AIR. *Quoi, ne doit-on pas aimer tout le monde.*

Vous avez fait un beau coup.
LA MARQUISE.
Pourquoi je vous prie ?
BARBARISMUS.
Vous-même enfermez le Loup
Dans la Bergerie (*bis.*)



SCENE XXII.

LA MARQUISE, LE BARON, BARBARISMUS, DOROTHE'E, LE CHEVALIER *en dedans le cabinet.*

LE CHEVALIER.

OUi, Madame, & l'on ne m'arrachera mon épouſe qu'avec le jour.

LA MARQUISE.

Nous allons voir cela. (*à Barbariſmus.*) Amenez-le-moi.

BARBARISMUS.

Hoc opus, hic labor eſt. Si Monſieur le Baron veut me ſervir d'eſcorte.

LE CHEVALIER.

Je vous reſpecte beaucoup, Madame;

mais ſi ces Meſſieurs approchent, je leur brûle la cervelle.

BARBARISMUS *s'enfuyant.*

Ultra ſoromatas fugere hinc libet.

(Il rentre.)

LE BARON.

Ma valeur n'eſt point à l'épreuve du piſtolet. Le Diable m'emporte ſi j'avance. Adieu, couſine.

(Il rentre.)

DOROTHÉE.

Le petit déterminé ! je ſors auſſi crainte d'attraper quelque choſe.

LA MARQUISE.

Heureuſement voici mon époux.

SCENE DERNIERE.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LUCILE.

LA MARQUISE.

VOus venez fort à propos, Monſieur, pour faire entendre raiſon au Chevalier. Il s'eſt retranché dans ce cabinet avec ſon épouſe; cela devient très-ſérieux.

LE MARQUIS, *au Chevalier.*

Venez ici, Monſieur, je vous l'ordonne.

Le Chevalier ſort du cabinet avec Lucile.

LE CHEVALIER, *au Marquis.*

AIR. *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Ce mot peut tout ſur moi, mon Pere,
Et je ne dois plus réſiſter,
Aux effets de votre colere,
Je viens m'offrir ſans héſiter.

(regardant tendrement Lucile.)

On m'ôte une Epouſe ſi chere;
Je n'ai plus rien à redouter.

LE MARQUIS, *au Chevalier.*

On n'a point envie de vous ſéparer pour toujours.

LE CHEVALIER, *au Marquis.*

Ah! Monſieur, mon cœur ne pourra ſupporter cette cruelle ſéparation! ma mort préviendra ſon retour.

LUCILE, *au Marquis.*

Mon cher papa, ne ſoyez point fâché, & priez ma bonne maman qu'elle ne m'envoye pas au Couvent.

LE CHEVALIER, *à la Marquiſe.*

Madame, j'ai recours à vos bontés; priez Monſieur le Marquis de me laiſſer ma petite femme... Vous riez... Je lis ma grace dans vos yeux, *(il lui baiſe la main.)*

LA MARQUISE, *au Marquis.*

Ces pauvres enfants me font pitié.

AIR. *Nos plaisirs seront peu durables.* N°. 16.

La nature a avancé l'âge.
A leur peine, hélas! prenons part;
Après tout pour être en ménage,
Il vaut mieux trop tôt que trop tard.

LE CHEVALIER, *au Marquis.*

AIR. *Je vous la gringole.*

Monsieur, si votre courroux,
Me refuse un bien si doux,
Vous m'allez voir à vos genoux
Expirer tout-a-l'heure.

LUCILE, *au Marquis.*

Ah! Monsieur, souffrirez-vous
Que votre fils meure.

LE CHEVALIER.

AIR. *L'Amour est de tout âge.*

Vous avez instruit vos enfants,
Votre ardeur a produit la nôtre.

LE MARQUIS, *à la Marquise.*

Je m'apperçois qu'il n'est plus temps,
De les séparer l'un de l'autre;
D'amour qui peut sentir les traits,
De ses leçons peut faire usage.

LA MARQUISE *au Marquis.*

Il faut se rendre à leurs souhaits:
L'amour est de tout âge.

LE MARQUIS *à la Marquiſe.*

J'y conſens. (*aux jeunes gens.*) Remerciez Madame de cette faveur.

LUCILE *à la Marquiſe.*

Que je vous ai d'obligation, ma chere maman!

LE CHEVALIER *à la Marquiſe.*

Que je vous embraſſe. [*à Lucile.*] Et vous auſſi. [*Il les embraſſe.*]

LE MARQUIS.

Il y a une petite clauſe. Vous ferez les exercices convenables à un Gentilhomme; comme vous le deſirez votre femme reſtera.

AIR. *Si ma Philis vient en vendange.*

Mais vous ne pourrez être enſemble
Que quand vous ferez des progrès :

LA MARQUISE.

Que ce noble motif dès ce jour vous raſſemble,
Elle ſera le prix de vos ſuccès.

LE CHEVALIER.

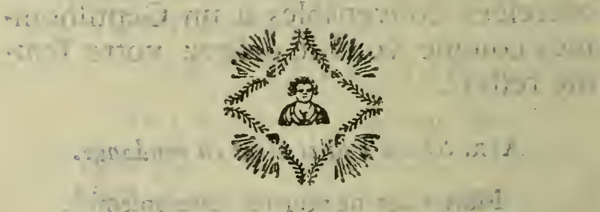
C'eſt le moyen de me rendre bientôt habile.

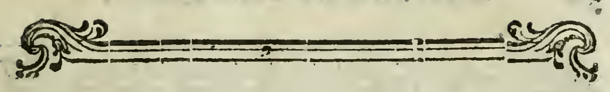
AIR. *Je n'ai pas le pouvoir.*

Je travaillerai pour la voir.
Du matin jufqu'au foir,
Et je mettrai tout mon pouvoir
A faire mon devoir.

LE MARQUIS.

Que la Fête préparée pour célébrer notre union, célebre auffi le bonheur de nos jeunes mariés.



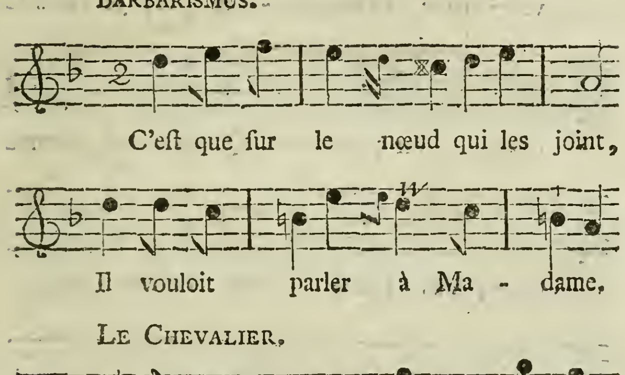


AIRS

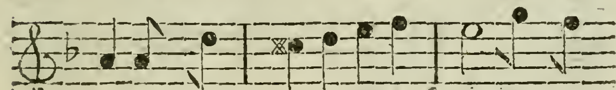
DES JEUNES MARIÉS.

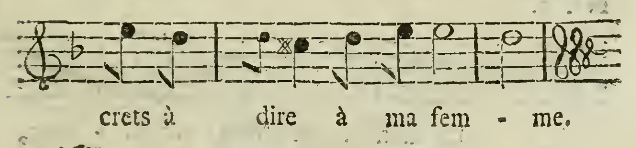
N°. 1.

BARBARISMUS.

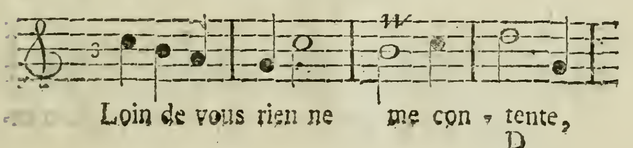


LE CHEVALIER.

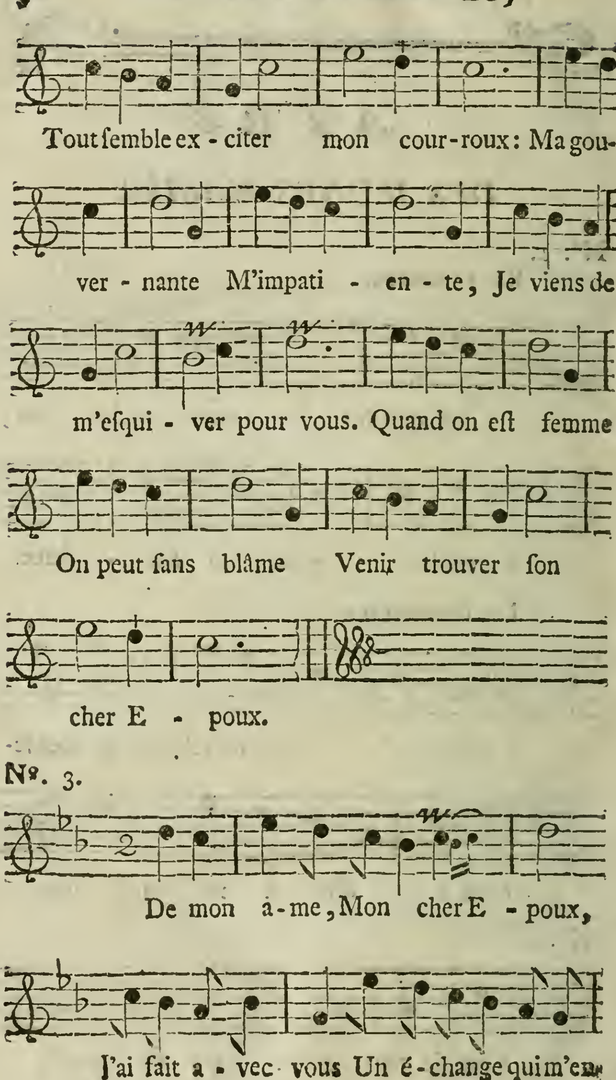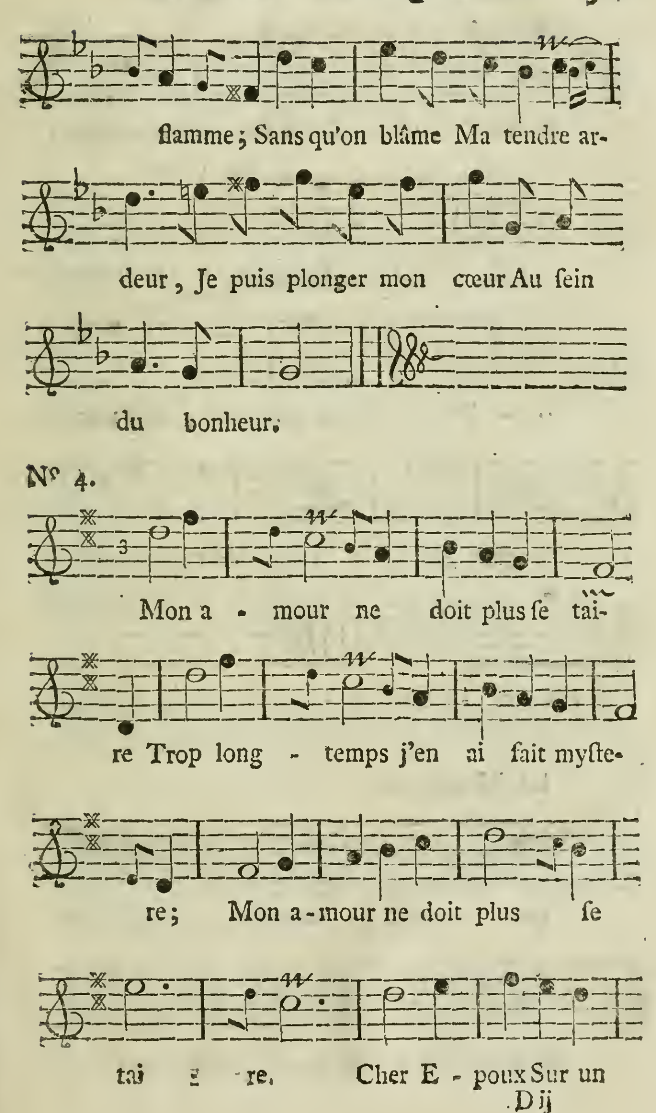




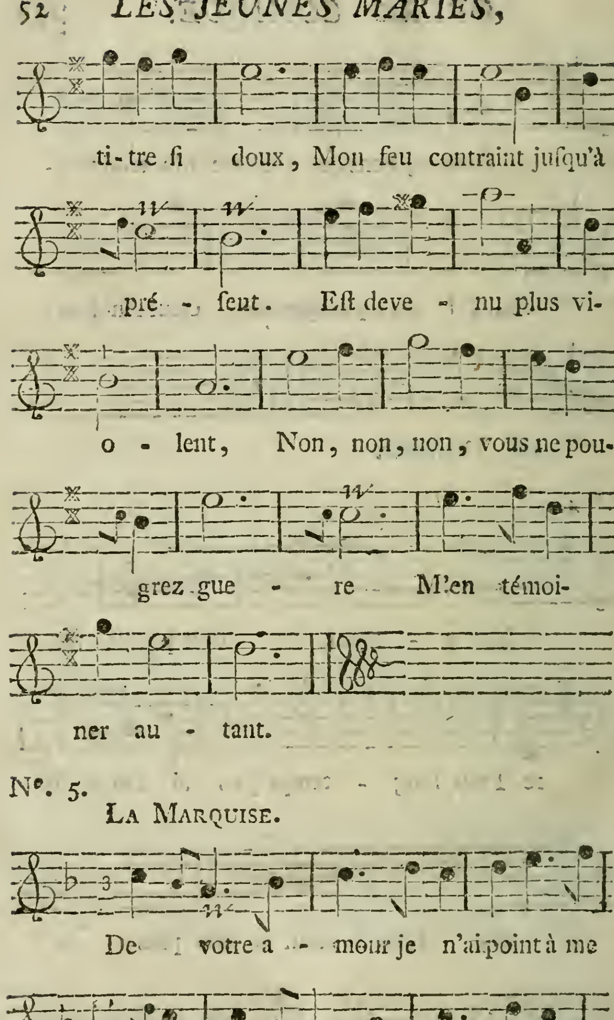
N°. 2.
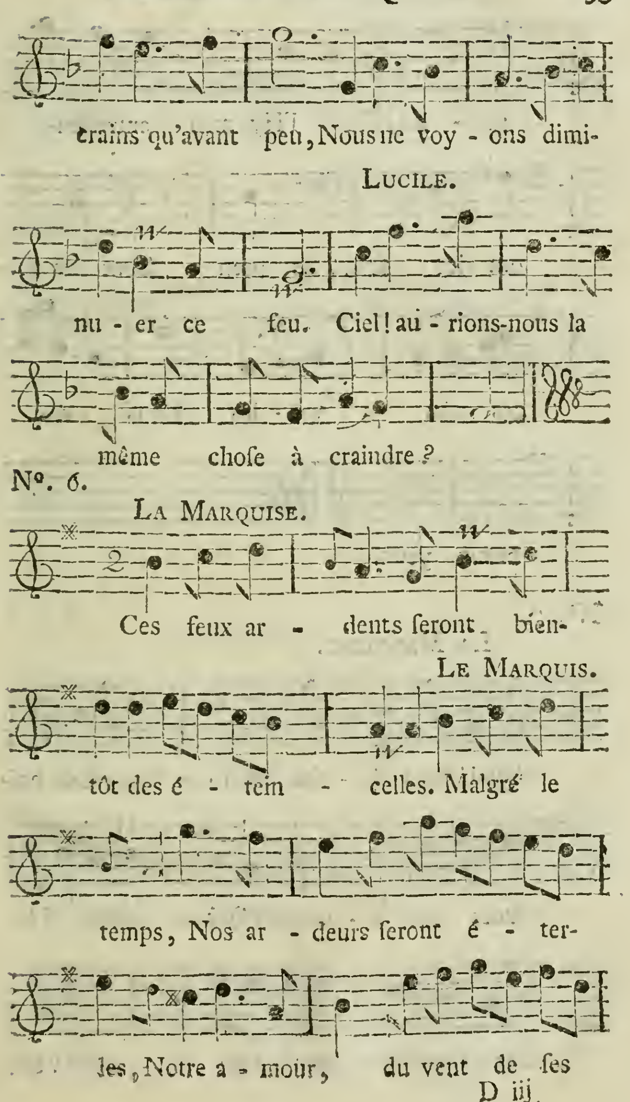


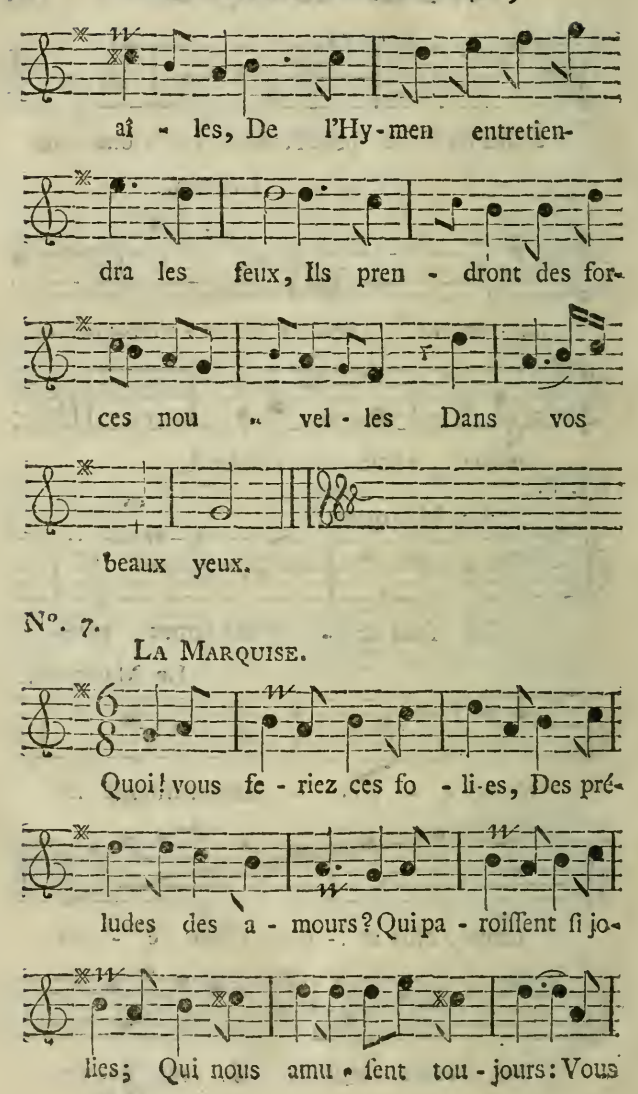
D


Tout semble ex - citer mon cour-roux: Ma gou-
ver - nante M'impati - en - te, Je viens de
m'esqui - ver pour vous. Quand on est femme
On peut sans blâme Venir trouver son
cher E - poux.
Nº. 3.
2
De mon â-me, Mon cher E - poux,
J'ai fait a - vec vous Un é-change qui m'en-

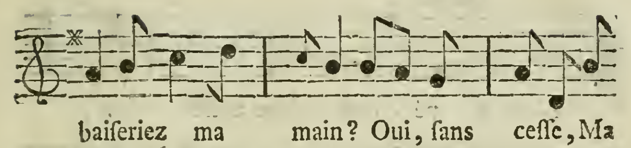

flamme; Sans qu'on blâme Ma tendre ar-
deur, Je puis plonger mon cœur Au ſein
du bonheur.
Nº 4.
Mon a - mour ne doit plus ſe tai-
re Trop long - temps j'en ai fait myſte-
re; Mon a-mour ne doit plus ſe
tai - re. Cher E - poux Sur un


ti-tre si doux, Mon feu contraint jusqu'à
pré - sent. Est deve - nu plus vi-
o - lent, Non, non, non, vous ne pou-
grez gue - re M'en témoi-
ner au - tant.
N°. 5.
La Marquise.
De votre a - mour je n'ai point à me
plaindre, Mon cher E - poux, mais je

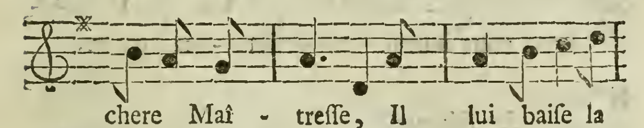

trains qu'avant peu, Nous ne voy - ons dimi-
LUCILE.
nu - er ce feu. Ciel! au - rions-nous la
même chose à craindre?
N°. 6.
LA MARQUISE.
Ces feux ar - dents feront bien-
LE MARQUIS.
tôt des é - tem - celles. Malgré le
temps, Nos ar - deurs feront é - ter-
les, Notre a - mour, du vent de fes


aî - les, De l'Hy-men entretien-
dra les feux, Ils pren - dront des for-
ces nou - vel - les Dans vos
beaux yeux.
N°. 7.
La Marquise.
Quoi! vous fe - riez ces fo - li-es, Des pré-
ludes des a - mours? Qui pa - roiſſent ſi jo-
lies; Qui nous amu - ſent tou - jours: Vous
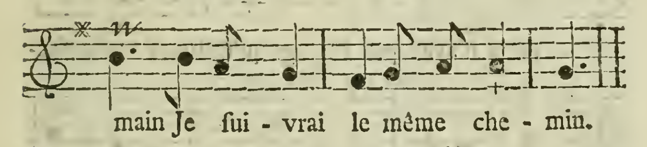




Lucile

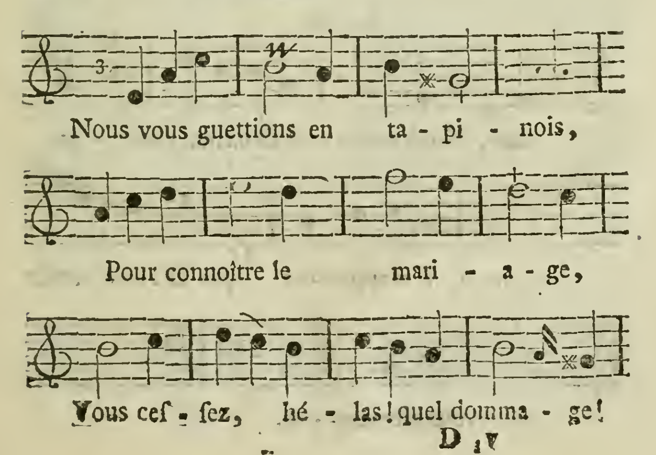


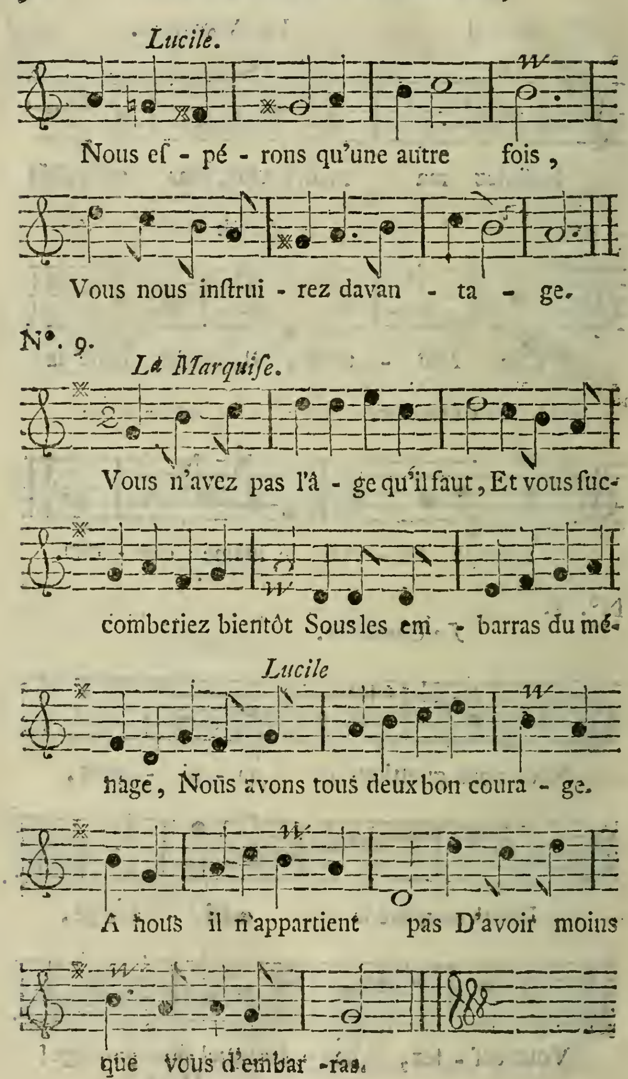
Le Chevalier.
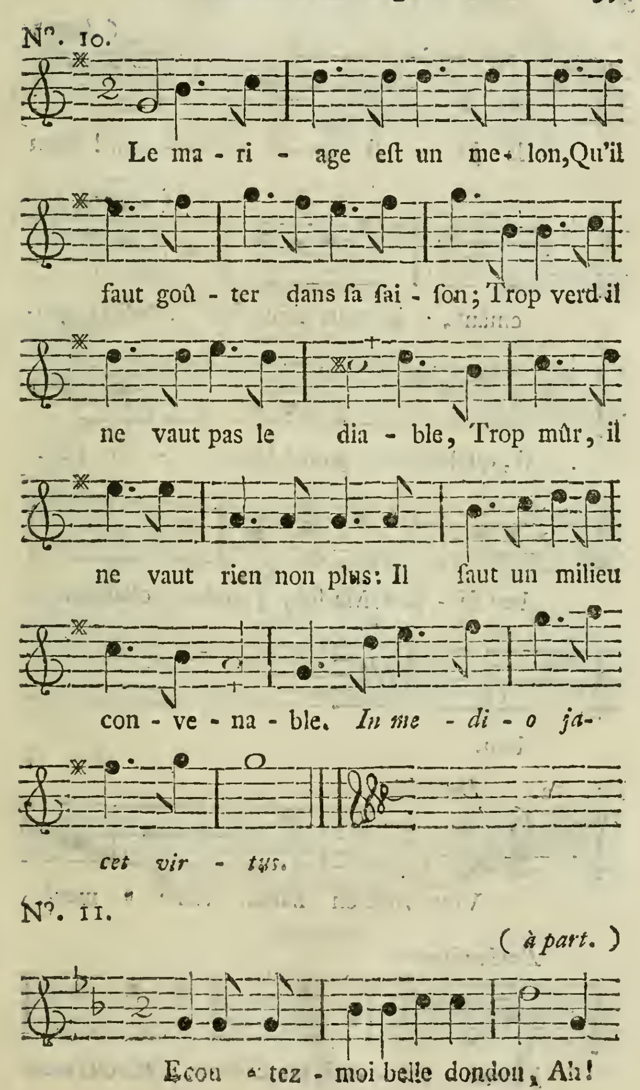


N°. 8.
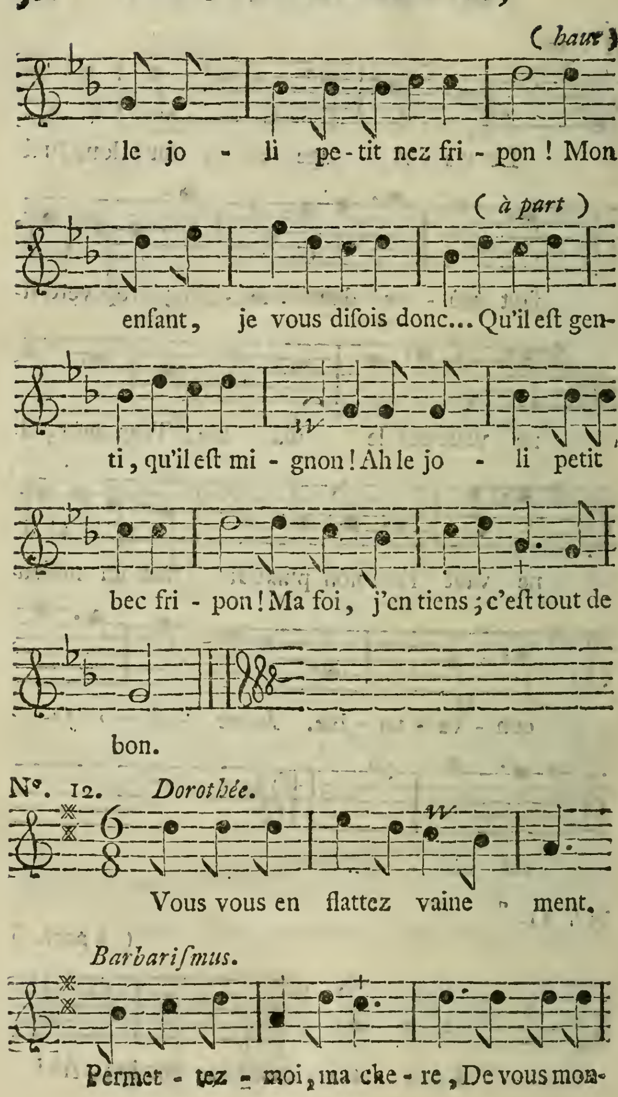
Le Chevalier.
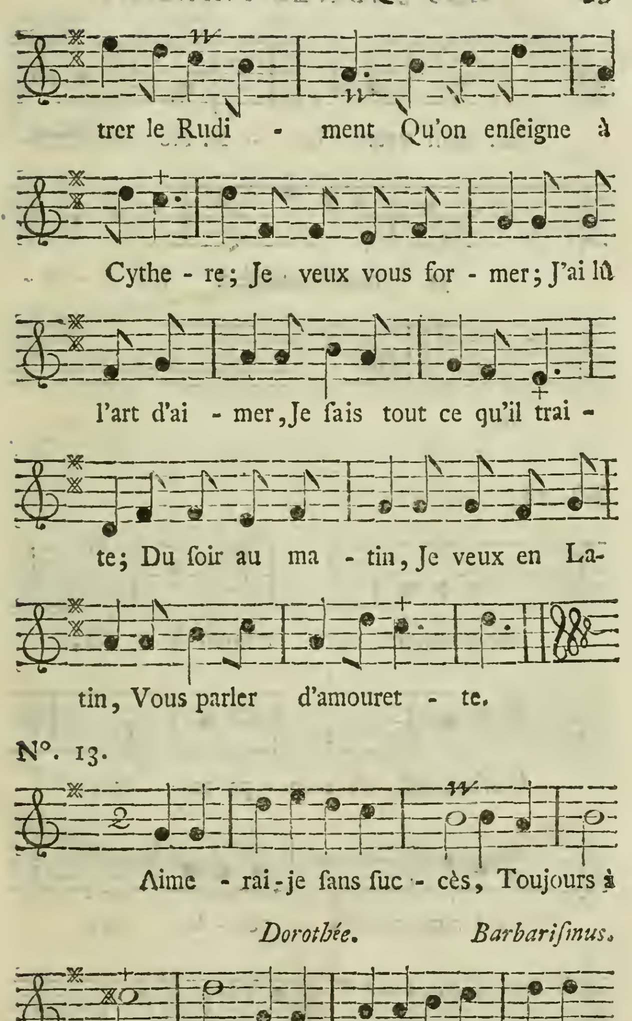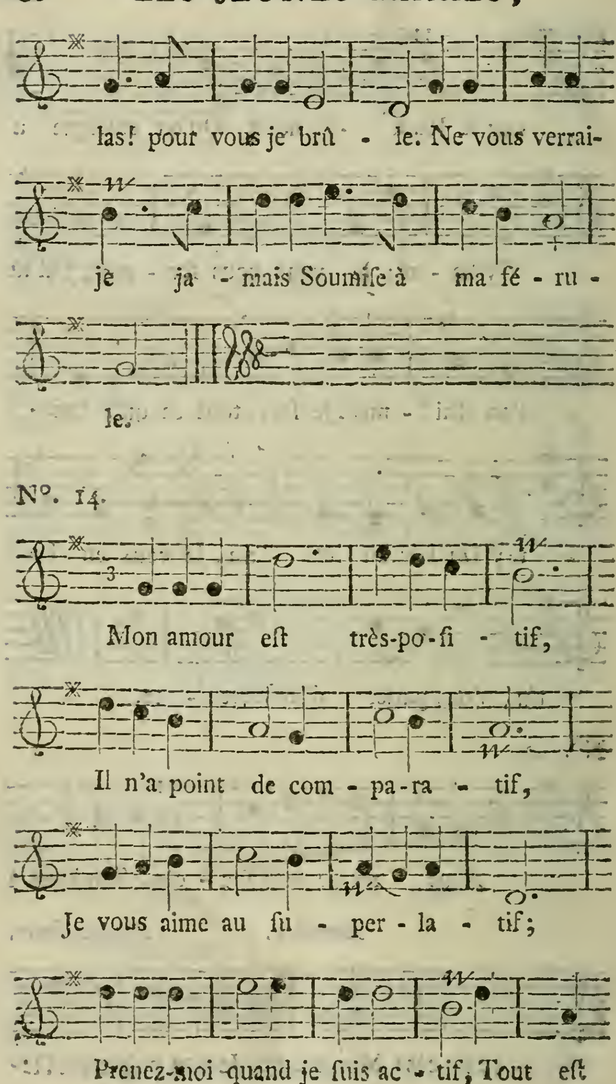



Lucile.
Nous eſ - pé - rons qu'une autre fois,
Vous nous inſtrui - rez davan - ta - ge.
N°. 9.
La Marquiſe.
Vous n'avez pas l'â - ge qu'il faut, Et vous ſuc-
comberiez bientôt Sous les em - barras du mé-
Lucile
nage, Nous avons tous deux bon coura - ge.
A nous il n'appartient pas D'avoir moins
que vous d'embar - ras.
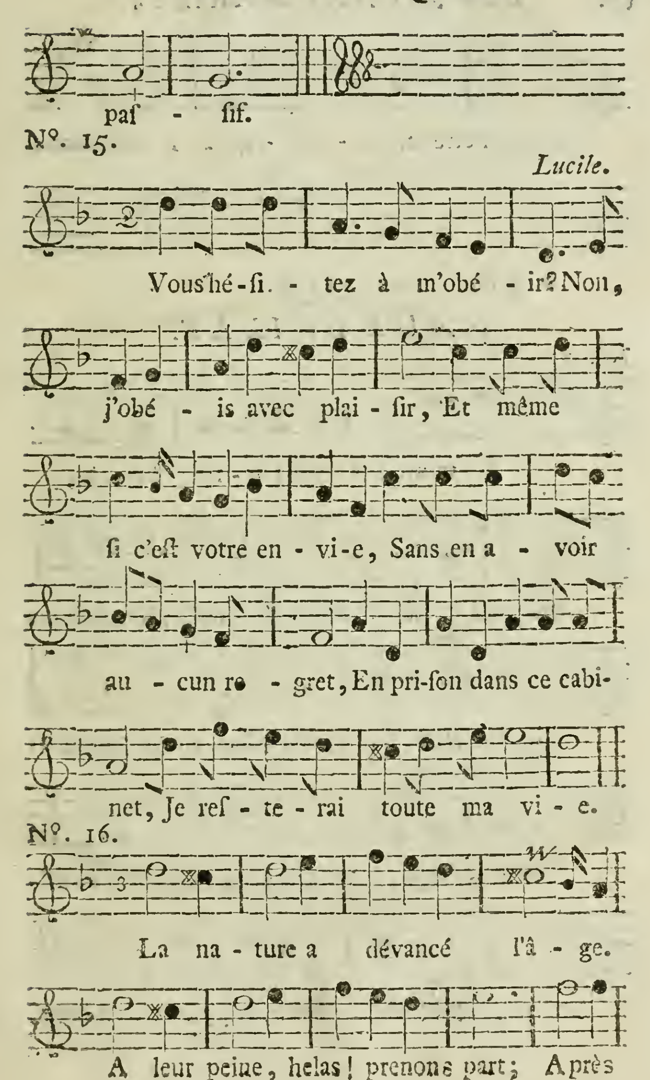
N°. 10.
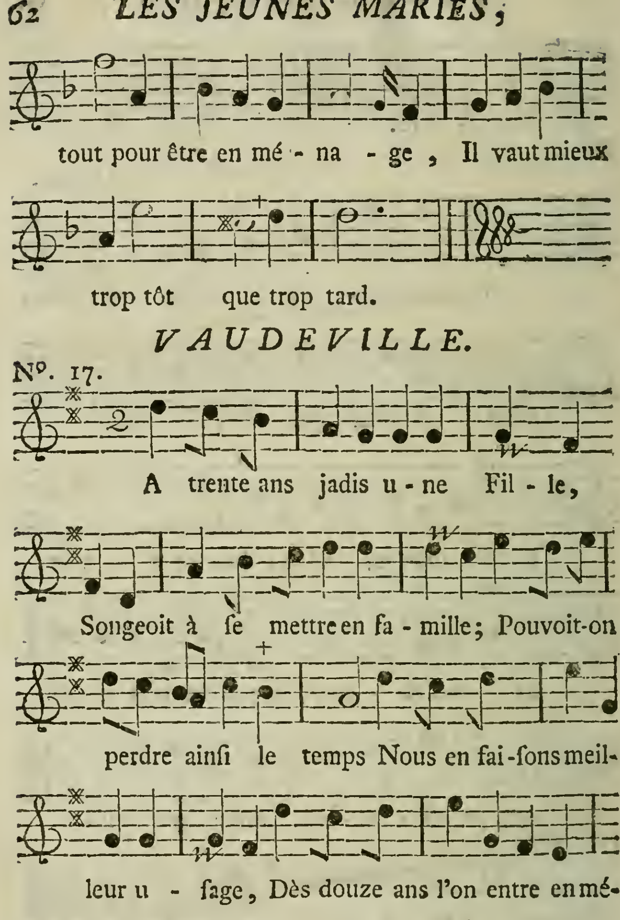

Le ma - ri - age eſt un me - lon, Qu'il
faut goû - ter dans ſa ſai - ſon; Trop verd il
ne vaut pas le dia - ble, Trop mûr, il
ne vaut rien non plus: Il faut un milieu
con - ve - na - ble. *In me - di - o ja-*
cet vir - tus.
N°. 11.
(*à part.*)
Ecou - tez - moi belle dondon, Ah!


(haut)
le jo - li pe-tit nez fri - pon ! Mon
(à part)
enfant, je vous disois donc... Qu'il est gen-
ti, qu'il est mi - gnon ! Ah le jo - li petit
bec fri - pon ! Ma foi, j'en tiens ; c'est tout de
bon.
N°. 12. Dorothée.
Vous vous en flattez vaine - ment.
Barbarismus.
Permet - tez - moi, ma chere - re, De vous mon-


trer le Rudi - ment Qu'on enseigne à
Cythe - re; Je veux vous for - mer; J'ai lû
l'art d'ai - mer, Je sais tout ce qu'il trai -
te; Du soir au ma - tin, Je veux en La-
tin, Vous parler d'amouret - te.
N°. 13.
Aime - rai-je sans suc - cès, Toujours à
Dorothée. *Barbarissimus.*
l'ex - cès? Mon enfant, Je n'en puis mais. Hé-


las! pour vous je brû - le: Ne vous verrai-
je ja - mais Soumise à ma fé - ru -
le.
N°. 14.
Mon amour est très-po-si - tif,
Il n'a point de com - pa-ra - tif,
Je vous aime au su - per - la - tif;
Prenez-moi quand je suis ac - tif, Tout est


paſ - ſif.
Nº. 15.
Lucile.
Vous hé-ſi. - tez à m'obé - ir? Non,
j'obé - is avec plai - ſir, Et même
ſi c'eſt votre en - vi-e, Sans en a - voir
au - cun re - gret, En pri-ſon dans ce cabi-
net, Je reſ - te - rai toute ma vi - e.
Nº. 16.
La na - ture a dévancé l'â - ge.
A leur peine, helas! prenons part; Après


tout pour être en mé - na - ge , Il vaut mieux
trop tôt que trop tard.
VAUDEVILLE.
N°. 17.
A trente ans jadis u - ne Fil - le,
Songeoit à se mettre en fa - mille; Pouvoit-on
perdre ainsi le temps Nous en fai-sons meil-
leur u - sage, Dès douze ans l'on entre en mé-
na - ge, N'y a plus d'en-fants, N'y a plus d'en-fants.

Nos vieux Ayeux, froides Idoles,
A vingt ans alloient aux écoles ;
Ils voyoient tard leurs descendants.
Qu'ils étoient sots ! pour moi j'espere,
Qu'à quinze ans, je me verrai Pere.
N'y a plus d'enfants,
N'y a plus d'enfants.

Aimer sans perdre l'innocence,
Sécher dans la persévérance ;
C'étoit l'usage au bon vieux temps.
A présent on n'est plus si dupe,
A languir, bien fou qui s'occupe.
N'y a plus d'enfants,
N'y a plus d'enfants.

Du temps que vivoit mon grand Pere,
Dans l'excès on ne donnoit guere ;
On étoit jeune à soixante ans.
A présent dès l'adolescence,
L'affreuse vieillesse commence.
N'y a plus d'enfants,
N'y a plus d'enfants.

Avant de savoir l'art profane,
Qu'au Palais on nomme chicane,
Un Procureur passoit trente ans ;
Aujourd'hui fort jeune on y brille,
Le moindre petit Clerc nous pille,
N'y a plus d'enfants,
N'y a plus d'enfants.

Qu'une fille étoit étonnée,
Le premier jour de l'hymenée ;
Pour l'instruire, il falloit du temps.
A présent, de peines on est quitte :
On trouve femme toute instruite.

N'y a plus d'enfants,
N'y a plus d'enfants.

Le Gascon vante sa naissance,
Le parvenu son opulence;
Chacun se met au rang des Grands.
Le Breteur fait l'homme de guerre,
Plus d'une fille fait la mere,
N'y a plus d'enfants, *bis.*

C'est bien vainement que ma Mere,
De l'Amour me fait un mystere.
Je n'ai qu'onze ans, mais je me sens;
Et quand mon petit cœur soupire,
J'entends bien ce qu'il me veut dire.
N'y a plus d'enfants, *bis.*

Au temps de ma bonne grand'Mere,
On ne dansoit que terre à terre;
L'on ne sautoit pas à vingt ans.
A présent, la mode est plus drôle:
Avant douze ans on cabriole.
N'y a plus d'enfants, *bis.*

Jadis l'ignorante jeunesse,
N'osoit décider d'une piece;
C'étoit l'emploi des vieux Savants.
A présent le goût prévient l'âge;
Chacun veut juger d'un ouvrage.
N'y a plus d'enfants,
N'y a plus d'enfants.

FIN.





